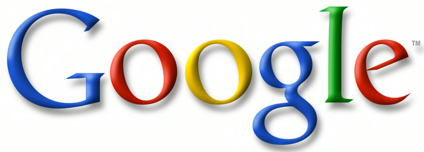
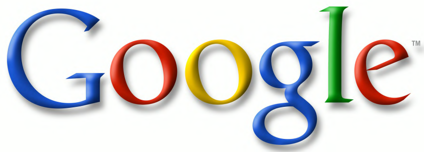



Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583468 3

LE CHATEAU

DE

LA REYNE BLANCHE

LÉGENDES ET CHRONIQUES DU LANGUEDOC

LE CHATEAU
DE
LA REYNE BLANCHE

Par

L^{CE} DESTREMX DE S^{T}-CHRISTOL

PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE DU VICOMTE HENRI DE BORNIER



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
Société anonyme
33, Rue de Seine, 33

1888

A MONSIEUR

Le Vicomte Henri de BORNIER

AUTEUR DE LA « FILLE DE ROLLAND »

ANCIEN PRÉSIDENT

PRÉSIDENT D'HONNEUR DE « LA CIGALE »



CHER MAITRE,

La *Fille de Roland* m'a fait admirer votre talent d'écrivain, de poète et de penseur.

Le Président de *La Cigale*, m'a permis d'apprécier l'homme de cœur, affable, indulgent et sympathique.

A l'Auteur, j'ai voué une profonde admiration.

Au Président, une respectueuse et inaltérable amitié.

C'est à ce double titre que je vous prie d'accepter l'hommage de ce modeste ouvrage.

Vous y retrouverez le souvenir de notre pays commun, à l'époque où florissait, dans cette belle et malheureuse province de Languedoc, cette poétique langue romane, que nos Félibres, dignes successeurs des Troubadours, ont fait revivre avec tant d'éclat.

Mais je ne puis oublier, et je suis heureux de pouvoir le constater ici, que c'est par vous, président de *La Cigale*, que s'est accomplie l'union de nos deux littératures rivales.

Et cette union a été indissolublement cimentée par ces

magnifiques vers que vous avez adressés à ces glorieux Félibres en leur souhaitant la bienvenue.

> Vous, vous êtes la muse antique et jamais vieille,
> Sans cesse rajeunie en ses fortes amours,
> Qui se souvient d'Homère en enfantant Mireille,
> Et berce l'avenir aux chants des anciens jours.

Oui, vous avez été, cher Maître, le fondateur de notre grande famille littéraire, et c'est à vous que la France devra, par l'union de ces deux langues sœurs, l'accroissement de son patrimoine intellectuel et de sa gloire littéraire.

Recevez, cher Maître, le sincère témoignage d'estime et d'admiration,

De votre affectionné,

DESTREMX DE SAINT-CHRISTOL.



LETTRE DU VICOMTE HENRI DE BORNIER

Paris, 29 octobre 1887.

Mon cher Confrère Cigalier,

Je suis bien reconnaissant et bien flatté de l'idée que vous avez eue de mettre mon nom en tête de votre beau roman, le *Château de la Reyne Blanche*. Oui, c'est un beau roman et d'un genre difficile, un roman historique ; on n'en fait plus guère, et c'est grand dommage.

Vous avez eu l'art de placer une action dramatique dans un cadre admirable, de mêler l'érudition la plus exacte, la plus variée, à un intérêt puissant ; il y a en vous un poète, témoin le chapitre sur les cours d'amour, et un peintre, je veux dire un paysagiste ; j'ai retrouvé dans ces pages brillantes tout notre admirable Languedoc, le pays cévenol, ma chère rivière de Vidourle, que nous pourrions appeler un fleuve, puisqu'il se jette dans la mer. Votre roman ressemble à ce Vidourle ; il commence sur les hauteurs de la poésie et se jette dans la mer grandiose de l'histoire.

Agréez, mon cher Confrère Cigalier, la nouvelle expression de toutes mes sympathies et de mes sentiments les plus distingués.

Henri de BORNIER.

PREMIÈRE PARTIE



PIERRE BERMOND





LE CHATEAU

DE LA

REYNE BLANCHE

PREMIÈRE PARTIE

PIERRE BERMOND

I

1226

Non loin de la petite ville de Sauve, dans le diocèse de Nimes, en Languedoc, en aval et sur la rive opposée de la rivière du Vidourle, qui baigne de ses limpides eaux ce qui reste encore de ses remparts démantelés, s'élève, en face de l'inaccessible forêt de Coutha, un rocher qui domine la vaste plaine parsemée de collines boisées, qui s'étend à l'est vers le grand fleuve Rhodanien.

Au sommet de ce rocher dénudé, se dressent encore quelques pans de murs lézardés, rongés par le temps, derniers vestiges d'un orgueilleux château féodal.

C'est le château de Roque-Haulte, connu dans le pays sous le nom légendaire de Château de la Reine Blanche.

C'est tout ce qu'on sait de son histoire, et l'obscurité la plus complète règne autour de ces ruines muettes.

On dit bien, dans le pays, que la mère de saint Louis est venue l'habiter, mais aucune chronique ne relate les évènements qui ont pu motiver ce séjour, lequel doit être cependant intimement lié à l'histoire de l'illustre maison de Sauve, si puissante à cette époque.

Par suite de consciencieuses recherches, j'espère avoir réussi à projeter un peu de lumière dans cette obscurité.

Pendant le cours de ce récit, je me suis efforcé, tout en groupant les évènements historiques et en mettant en scène les grandes figures de cette époque, de rechercher la cause de ces évènements, en y ajoutant l'intérêt dramatique pour en atténuer l'aridité, sans néanmoins altérer la vérité des faits.



II

Adossé aux premiers contreforts des montagnes des Cévennes, le château de Roque-Haulte était, comme l'indique son nom, solidement bâti sur un rocher qui dominait tout le pays compris dans un quadrilatère, dont les quatre sommets étaient les importantes cités de Sauve, d'Anduze, d'Alais et de Sommières, qui dépendaient de la baronnie de Sauve, c'était la sentinelle avancée et vigilante qui défendait ces quatre seigneuries, dont Pierre Bermond, septième du nom, était, en l'an 1226, le haut et puissant seigneur.

Il était baron satrape de Sauve, marquis d'Anduze, seigneur de Lucques, Saint-Bonnet, Montpezat, Madières, Pouzins, Argentières, co-seigneur d'Alais et de Sommières ; petit-fils par son père, de Bernard VII, d'Anduze, et

par sa mère de Raymond VI, comte de Toulouse ; parent des rois de France par sa grand'mère, qui était fille de Louis VI, dit le Gros.

La Maison de Sauve était, à cette époque, par ses alliances et ses seigneuries, l'une des plus anciennes et des plus illustres du Languedoc, et Pierre Bermond, un des plus hauts seigneurs, ne relevant que du roi de France, son suzerain, ayant droit d'alberge et de régale dans ses quatre cités, faisant battre monnaie à Anduze et à Sauve, portant pour légende, d'un côté un B avec le mot *Salviensis*, et de l'autre *Andusiensis*, valant sept sols melgoriens, soit environ cinquante livres tournois.

Les plus hauts seigneurs, ainsi que les nobles et une quinzaine de châtelains dans l'enclave de la viguerie de Sauve, étaient tenus de faire à leur baron hommage et serment de fidélité, et de le suivre avec quatre gens d'armes bien équipés, lorsque nécessité de guerre en la dite viguerie le requerrait.

Sauve était chef de Baronnie, portant d'argent à deux tours crenelées d'or, maçonnées de même, soutenant un rocher de sable, d'où sortait une plante de sauge de Sinople, accostée de ces mots : *Sal. Sal.*, qui signifiaient : *Salvia*, *Salviatrix*, qu'on peut traduire par « sauge sauveuse », « sauge bienfaisante », car, d'après une ancienne chronique, une terrible épidémie qui sévissait dans cette ville, ne put être arrêtée que par l'emploi de cette plante aromatique, et c'est en souvenir de ceux qui eurent la vie *sauve* que ce nom lui est resté.

Le château de Roque-Haulte était la véritable place de guerre de la baronnie ; par sa position, il passait pour être imprenable, et d'abondants approvisionnements lui permettaient de soutenir un long siège ; on le désignait par le nom de Castelas, grand château.

Du côté de la plaine, qu'il dominait à pic de plus de trois cents pieds, il était inabordable ; du côté des monta-

gnes, il était défendu par elles, aucune armée n'aurait osé s'y aventurer, et d'ailleurs il était gardé par la ville de Sauve, la rivière du Vidourle et par une double enceinte qui s'avançait sur le contrefort étroit de la montagne, seul point praticable.

La porte principale de cette double enceinte crénelée, qui existe encore en partie, était surmontée d'une herse et séparée du col étroit et pentueux qui seul pouvait y conduire, par un large fossé qu'on ne pouvait franchir qu'au moyen d'un pont-levis flanqué de deux tours garnies de créneaux et de meurtrières.

Ce pont-levis ne s'abaissait que sur l'ordre du maître, et une garde nombreuse et fidèle veillait nuit et jour, car en ces temps de troubles et de surprises, on avait d'autant plus de peine à reconnaître un ami d'un ennemi, que l'ami de la veille était souvent l'ennemi du lendemain.

Le donjon s'élevait au milieu du château, et du haut de sa plate-forme on pouvait apercevoir les signaux des quatre cités, qui étaient ainsi en communication directe et constante avec lui.

Comme des sentinelles avancées, formant un demi-cercle du côté de la plaine, étaient : la cité de Sauve, l'abbaye de Tornac de l'ordre de Cluny, les châteaux de Durfort, de la Rouvière, de Vibrac, de Florian, de Puechredon, qui formaient une seconde ligne de défense qui s'appuyait d'un côté sur la cité d'Anduze, de l'autre sur celle de Sommières ; au nord la rivière du Gardon, au sud le Vidourle, derrière lui la chaîne des montagnes des Cévennes, rempart infranchissable ; aussi pendant la croisade contre les Albigeois, nul n'avait songé à s'engager dans cette contrée qui, sans être précisément sur la route des armées, n'en aurait cependant pas été suffisamment éloignée pour ne pas en ressentir le contre-coup.

Les seigneurs de ces pays accidentés, montagneux, d'un accès souvent difficile, avaient pris une part plus ou moins

active à cette guerre d'extermination, et tantôt dépossédés ou réintégrés, selon les revers ou les succès des croisés et du comte de Toulouse, ils restaient en définitive possesseurs de leurs fiefs qu'on n'osait pas venir leur enlever.

Les routiers eux-mêmes qui dévastaient la plus grande partie du Languedoc, à cette époque, n'osaient s'y aventurer.

Mais avant d'entrer dans le cœur même du récit que nous allons faire des évènements qui vont se dérouler devant nous, et pour lui apporter une plus grande clarté, il est nécessaire de faire un rapide retour vers le passé et d'examiner quelle était la situation du pays du Languedoc au commencement du mois de juin de l'année 1226.



III

La bataille de Muret qui eut lieu en 1213, dans laquelle périt le roi d'Aragon, dernier défenseur de Raymond VI, assura au chef de la Croisade contre les Albigeois, Simon de Montfort, tous les domaines du comte de Toulouse avec le titre de prince et monarque de tout le pays compris entre le Rhône et les limites du diocèse de Toulouse, qui prit dès lors le nom de Languedoc.

La paix semblait enfin renaître dans ce malheureux pays ravagé de fond en comble par une guerre religieuse qui durait depuis cinq années, guerre d'extermination, qui avait eu pour chefs, le pape Innocent III et Simon de Monfort.

La croisade contre les Albigeois était terminée, les croisés s'étaient retirés, mais cette paix devait être de courte durée et la guerre reprit bientôt et de guerre religieuse se

transforma en guerre de conquête ; les évènements les plus dramatiques se succédèrent sans interruption dans ce malheureux pays jusqu'à la victoire de Taillebourg, remportée en 1242 par saint Louis, qui amena une pacification générale.

Ce n'était donc que le premier acte de ce long drame sanglant qui allait se terminer par la mort des principaux acteurs : le pape Innocent III, Simon de Montfort, Raymond VI et Philippe Auguste. Leurs successeurs, le pape Honorius, Amaury, Raymond VII, Louis VIII, moins cruels et moins acharnés peut-être, allaient donc entrer en scène et ne devaient figurer dans l'histoire que comme leurs pâles doublures.

En 1215, le quatrième concile de Latran se réunit à Rome, Raymond VI et son fils s'y présentèrent, ainsi que Pierre Bermond, baron de Sauve, son gendre.

Le comte de Toulouse, vaincu, dépouillé de ses états, venait implorer la clémence du pape pour obtenir sa réintégration, mais Pierre Bermond, qui avait abandonné la cause de son beau-père en refusant de signer la honteuse repentance que le comte avait lâchement acceptée après la bataille de Muret, demandait au Saint-Père sa déchéance, comme hérétique, en s'appuyant sur la décision des conciles et faisait valoir ses droits au comté de Toulouse, qu'il tenait de sa femme Constance, issue du premier mariage de Raymond, lequel n'avait jamais été cassé par le pape et était, par conséquent, le seul valable.

Le fils de Raymond était donc, par suite, illégitime et, comme tel, devait être frappé de deshérence.

Voici un extrait de la supplique qu'il avait adressée au pape Innocent III :

« Moi et mes ancêtres étant spécialement vassaux de l'Eglise Romaine, de laquelle nous tenons une partie de nos domaines, sous un certain cens, et lui ayant été obéis-

sants et dévoués, je ne doute nullement que votre sainteté ne me conserve tous mes droits.

» J'ai épousé une fille du comte de Toulouse laquelle est le seul enfant légitime qu'il a ; ainsi les domaines de ce prince m'appartiennent à plus juste titre qu'à tout autre.

» Je prie donc Votre Sainteté de ne pas instituer Raymond, fils du comte de Toulouse, supposé qu'il vous en prie ou quelqu'autre pour lui et de ne pas le regarder comme légitime, car il ne l'est pas, étant né d'une femme qui était parente du comte son père au 3e degré, et que ce comte a épousé durant la vie de sa femme légitime, qui est la mère de mon épouse.

» Si le jeune comte de Toulouse était institué héritier, non seulement notre droit serait anéanti, mais tous les soins que les croisés se sont donnés pour rétablir la foi dans la province de Narbonne deviendraient inutiles. »......

Pierre Bermond ajoutait qu'il se soumettait à tout ce que le pape jugerait à propos d'ordonner et qu'il était prêt à lui obéir de toutes façons.

L'attitude de Pierre Bermond ne pouvait que lui attirer la haine du comte et provoquer sa vengeance. En effet, alors que le pape Innocent III paraissait disposé à reconnaître ses droits, Pierre Bermond mourut subitement.

Cette mort si prompte fit grand bruit à Rome et en Languedoc et ne pût être attribuée qu'à ses ennemis.

Le Saint-Père maintint néanmoins l'excommunication et la déchéance de Raymond, mais par une décision souveraine il donna à son jeune fils, Raymond VII, la partie du haut Languedoc, située sur la rive gauche du Rhône, qui reçut le nom de Provence, avec le titre de comte et marquis de Provence.

La France proprement dite, restait donc au nord, séparée par la Loire et le Rhône de l'Aquitaine, du Languedoc et de la Provence.

Mais le jeune Raymond ne voulut rien accepter en de-

hors de l'héritage paternel, et voyant son père dépouillé de tout, il refusa le Comtat Venaissin en disant au Saint-Père : « Je ne demande rien que la permission de conquérir ma terre. » Et Innocent III touché de cette mâle fierté dans un enfant âgé seulement de treize ans, lui répondit : «Hé bien! quoique tu fasses, que Dieu te permette de bien commencer et de mieux finir. »

Sept mois après, en 1216, Innocent III mourait laissant le trône pontifical à Honorius, moins habile et moins influent que lui et la guerre recommença prenant de plus en plus le caractère d'une guerre de conquête, tout aussi acharnée, car la question se posait entre le nord et le midi c'est-à-dire entre deux races, deux civilisations et deux langues différentes.

Raymond VI et son fils retrouvèrent dès lors de nouvelles forces et des chances plus grandes, leurs anciens alliés reprirent courage, Toulouse tomba alternativement entre diverses mains jusqu'à la mort de Simon de Montfort, qui fut tué en 1218 sous les murs de cette ville.

La lutte dura encore cinq années, pendant lesquelles Raymond put reconquérir presque toutes ses anciennes possessions, et, à sa mort, en 1222, mort subite et mystérieuse, son fils lui succéda âgé de vingt ans, entouré de la faveur populaire, qui acclamait en lui le chevalier le plus accompli de son temps.

Philippe Auguste qui n'avait jamais voulu intervenir dans ces luttes sanglantes et qui, pendant son règne glorieux, avait toujours conservé son indépendance vis-à-vis de la papauté, mourait la même année que Raymond et clôturait ainsi un règne qui occupe une grande place dans l'histoire.

Raymond VII conclut avec Amaury de Monfort, un traité signé le 14 janvier 1224, d'après lequel ce dernier devait sortir de Carcassonne avec tous les Français et quitter le pays.

Il sortit en effet ce même jour et abandonna à tout jamais

cette contrée que sa maison avait possédée pendant près de quatorze années.

Mais à peine arrivé à la cour de Louis VIII, qui venait de succéder à son père Philippe Auguste, il céda à ce monarque ses droits sur les domaines conquis par les croisés, par un acte authentique dont la teneur suit: « Sachez que nous quittons à notre seigneur Louis, illustre roi de France et à ses héritiers à perpétuité, pour en disposer à sa volonté, tous les privilèges et dons que l'Eglise Romaine a accordés à Simon, notre père, de pieuse mémoire, au sujet du comté de Toulouse et des autres pays d'Albigeois. »

Louis VIII, cédant à la sollicitation du pape Honorius, accepta la session d'Amaury et commit la faute prévue par son père qui avait dit à son lit de mort: « Les clercs feront tous les efforts pour que mon fils Louis se mêle de l'affaire des Albigeois ; mais il est faible et débile de santé, il ne pourra supporter cette fatigue ; il mourra bientôt et alors le royaume restera aux mains d'une femme et d'enfants, si bien qu'il ne chômera pas de dangers. »

Ces paroles furent une véritable prophétie qui devait s'accomplir de point en point.



IV

Par une belle journée du mois de juin de l'année 1226, deux hommes étaient dans la grande salle du château de Roque-Haulte, un radieux et vivifiant soleil de printemps pénétrait dans cette pièce par une fenêtre à croisière toute grande ouverte, de laquelle on voyait un vaste et grandiose panorama.

A l'horizon lointain on apercevait la chaîne des Alpes avec ses pics neigeux, les montagnes du Dauphiné, le mont Ventoux, la chaîne des Cévennes et du Gévaudan ; au-dessous la vaste plaine parsemée de mamelons couverts de bois de yeuse, traversée par le Gardon, et serpentant au bas du château, la rivière du Vidourle aux rives ombragées et verdoyantes, dont les eaux transparentes s'en allaient en murmurant se perdre dans les étangs vaseux de la cité d'Aigues-Mortes.

L'un des deux personnages était assis dans un massif fauteuil de chêne armorié, devant une table chargée de parchemins épars; ses cheveux et sa barbe grisonnaient, son regard était vif et pénétrant; sa parole était claire, nette, sobre et précise ; il portait une longue robe brune serrée à la taille par un large ceinturon de cuir auquel était appendu une lourde épée, en un mot c'était le type accompli du gentilhomme et de l'homme de guerre.

Cet homme était le comte de Brassac, l'ami, le conseiller de Pierre Bermond, le tuteur de son jeune fils.

Compagnon d'armes du baron de Sauve, il avait avec lui suivi la fortune du comte de Toulouse jusqu'à sa lâche défection et accompagné à Rome son ami.

A la mort de Pierre Bermond, il recueillit ses dernières recommandations, lui promit de veiller sur son fils, d'être un second père pour lui et il revint au château de Roque-Haulte en qualité de tuteur du jeune Pierre Bermond, alors âgé de dix ans avec deux pensées dans le cœur: venger son ami et grandir la maison de Sauve ; il rêvait pour son fils d'adoption les plus larges horizons, il le voyait dans l'avenir sur le trône comtal de Toulouse, le plus puissant seigneur de France, après le roi.

L'autre personnage se tenait respectueusement debout devant lui, il était armé de pied en cap, couvert de poussière et ses traits hâlés et fatigués indiquaient qu'il revenait d'un long voyage.

Il s'appelait Richard et était l'écuyer du comte ; le même lait les avait nourris et c'était non seulement un loyal serviteur, mais un fidèle ami, qui avait nombre de fois exposé sa vie pour protéger celle du sire de Brassac, dans les nombreux combats de cette sanglante croisade albigeoise.

L'intérêt avec lequel son maître l'interrogeait et l'écoutait, prouvait qu'il était porteur d'importantes nouvelles.

— Te voilà enfin de retour, mon cher Richard, disait le

comte, tu as donc pu accomplir l'importante et difficile mission que je t'avais donnée ?

— J'ai fait de mon mieux, messire comte, j'ai pénétré dans le camp des croisés à Avignon, je me suis présenté au roi Louis VIII, et, mettant un genou en terre, je lui ai donné votre message.

— Et que t'a-t-il répondu ?

— Il l'a remis à l'un des seigneurs qui l'accompagnaient, en m'enjoignant de me présenter devant la tente royale, une heure avant la tombée de la nuit.

— Et pendant ces quelques heures, qu'as-tu fait ? qu'as-tu vu ?

— J'ai pu circuler librement dans le camp, et je me suis assuré que les préparatifs du siège d'Avignon étaient terminés.

— Continue, ajouta le comte, en se rapprochant de lui.

— Je n'ai pas tardé à rencontrer d'anciens compagnons d'armes et le hasard m'a bien servi, par eux j'ai pu bientôt recueillir les renseignements les plus précis et pénétrer partout pour m'assurer par moi-même de leur exactitude ; aussi puis-je vous assurer, messire comte, que les récits qui vous avaient été faits des forces dont dispose le roi de France, ne sont nullement exagérés.

— Ainsi, dit le comte, c'est bien cinquante mille chevaliers qui se sont croisés, à la voix du Saint-Père, pour mériter les indulgences de l'Eglise !

— Pas un seul n'a manqué au rendez-vous.

— Et cela sur la seule accusation portée contre Raymond VII de laisser revivre la secte des hérétiques ?

— Oui, sire comte, mais comme il fallait des preuves pour justifier cette prise d'armes...

— Hé bien !

— On en a trouvé.

— Comment cela ?

— Pour prouver qu'il restait encore, dans les domaines

du comte, des hérétiques, on a découvert à force de recherches, dans le diocèse de Narbonne, un de leurs anciens prédicants,un vieillard nommé Pierre Isarn,qui vivait dans une obscure retraite, et après l'avoir promené la corde au cou pour le montrer au peuple, on l'a brûlé solennellement sur un bûcher.

— Et cet exemple a suffi pour tranquilliser la conscience des croisés?

— Mais, sire comte, ce n'est un mystère pour personne dans l'armée, que la croisade n'est qu'un prétexte, et que le but est la conquête du Languedoc.

— Je comprends, en effet, que chacun espère emporter un lambeau de ce malheureux pays. Mais dis-moi vite, le nom des principaux seigneurs qui accompagnent le roi.

— D'abord, le frère du roi Philippe comte de Boulogne; le comte de Bretagne ; Robert, comte de Dreux ; les comtes de Chartres, de Saint-Paul, de Vendôme ; le connétable de Montmorency ; Robert de Courtenay ; Thomas, Robert et Enguerrand de Couci ; le maréchal d'Anjou ; Jean de Nesle ; les vicomtes de Sainte-Suzanne et de Châteaudun ; Savari de Mauleon ; le sire de Beaujeu ; Thibaut, comte de Champagne.

— Assez, assez, mon cher Richard, la reine accompagne donc le roi, puisque le comte Thibaut est au nombre des croisés.

— La reyne Blanche, dit-on, n'approuve pas cette croisade dont elle redoute les conséquences et c'est pour contrebalancer certaines influences qu'elle a voulu accompagner le roi.

— Maintenant. cite-moi les principaux prélats, car, certainement, comme dans la dernière croisade, le premier rôle doit leur être réservé.

— D'abord le légat du pape, cardinal de Saint-Ange ; les archevêques de Bourges et de Sens ; les évêques de Beaune, de Noyon et de Chartres.

— Cela me suffit, passe les autres. Depuis quand l'armée est-elle réunie ? Quelle direction a-t-elle suivie ?

— Le rendez-vous a été donné à Bourges le quatrième dimanche d'après Pâques, l'armée a traversé le Nivernais et le jour de l'Ascension elle arrivait à Lyon, de là elle a suivi le Rhône, mais Avignon ayant refusé d'ouvrir ses portes, sauf au roi seul, on a mis le siège devant cette ville.

— Quelles sont les forces dont peut disposer le comte de Toulouse, pour résister à une pareille invasion ; on doit être fixé sur ce point au camp des croisés?

— On est certain que rien ne pourra résister au roi de France ainsi accompagné ; et que peuvent faire malgré leur vaillance, Raymond Béranger, Rastoing, Sabran, Raymond Gaucelin, Héracle de Montlaur, Bernard VI comte de Comminge, contre tous les grands vassaux de France?

— Mon cher Richard, il ne faut rien préjuger, en tout ceci voilà quel est mon avis. Le comte de Toulouse est irrévocablement perdu, si cette armée arrive jusqu'à lui, mais il peut y avoir des retards imprévus, et qui gagne temps, dit un proverbe, gagne tout. Le salut de Raymond dépend des obstacles qui peuvent arrêter l'armée ; ainsi, le siège d'Avignon, malgré toutes les forces dont dispose le roi peut être plus long qu'on ne pense, la chaleur de notre climat peut être fatale à des soldats venus du Nord ; la désunion se mettra infailliblement parmi les chefs qui ont tous des ambitions diverses à satisfaire ; la faiblesse et l'irrésolution du pape Honorius ne peut d'ailleurs inspirer aux croisés la foi ardente et fanatique qui animait les armées de Simon de Montfort.

— En effet, sire comte, et chacun le dit tout bas, la guerre religieuse pompeusement annoncée sous le nom de croisade n'est, en réalité, qu'une guerre de conquête.

— Et c'est là précisément, interrompit le comte, ce qui sauvera Raymond, car on oublie la part du roi, qui sera certainement la part du lion, et qui n'a pas d'autre but que

l'annexion du comté de Toulouse à la couronne de France. Ce sera la première cause de découragement et de désunion, mais la seconde, qui n'est pas moins certaine : l'immixtion des dignitaires de l'Eglise, car les hauts et puissants seigneurs ne voudront pas se courber devant eux et reconnaître leur autorité et leur infaillibilité en tactique militaire.

— Que Dieu vous entende, messire comte, car après le comte de Toulouse, ils viendraient certainement jusqu'à nous. Et devant le roi, notre suzerain, notre position deviendrait difficile.

— Mais arrivons à ta réception par Louis VIII.

— A l'heure indiquée, je fus introduit dans la tente du roi, qui me reçut avec bienveillance. « Relevez-vous, sire écuyer, » me dit-il, « j'aime les hommes fidèles et dévoués, et ils sont rares au temps où nous vivons ; dites à votre maître qu'il sera le bienvenu auprès de nous et qu'il recevra à ma cour bon accueil et les honneurs dus à son rang, mais qu'il se hâte, car malgré sa résistance imprévue, la cité d'Avignon tombera bientôt en mon pouvoir, et nous reprendrons notre marche victorieuse sur Toulouse. »

— Après quelques questions peu importantes auxquelles je répondis de mon mieux, le roi me congédia. Et je vous assure, messire comte, que je n'ai pas perdu une seule minute en route, sachant combien vous aviez hâte de connaître la réponse du roi à votre message et les renseignements sur l'armée des croisés.

— Merci, mon vaillant compagnon, grâce à ton zèle et à ton intelligence, me voilà fixé sur la ligne de conduite que nous devons tenir, et maintenant va te reposer, car dans peu de temps nous aurons une autre mission à accomplir et de grands évènements se préparent peut-être pour la maison de Sauve.

— Sire comte, mon épée est toujours prête, et le jour où

elle pourra contribuer à défendre la cause que vous embrasserez, sera un jour de fête pour moi.

— La guerre a sa gloire, mais elle a ses horreurs aussi, et avant de l'entreprendre, il faut épuiser tous les autres moyens, mais ce qu'il faut surtout éviter, c'est qu'elle envahisse notre territoire, il faut détourner l'orage qui gronde encore dans le lointain, de nos chères cités, et pour qu'on ne vienne pas à nous, allons à eux, rappelons-nous les horribles massacres de cette impitoyable guerre religieuse, l'égorgement de ces populations inoffensives; ces monceaux de cadavres d'enfants, de femmes et de vieillards entassés dans cette malheureuse cité de Béziers; ces champs ravagés, ces maisons brûlées, c'est une calamité que nous devons nous efforcer de conjurer et j'espère que nous y réussirons.

Richard était à peine sorti, que le comte, calmant son excitation par la force de sa puissante volonté, frappa sur un timbre avec le pommeau de son poignard. Aussitôt une tapisserie se souleva et un esclave noir parut.

C'était un homme de petite taille, musculeux et souple comme un serpent, au teint bronzé, aux pommettes saillantes, à la barbe noire et peu fournie. Ses yeux petits et ronds enfoncés dans leur orbite, brillaient parfois d'une lueur étrange, mais son regard qui semblait fuir les regards, devenait aussitôt terne, indifférent; il restait dans une immobilité contemplative, à demi-couché sur sa natte, étranger, en apparence du moins, à tout ce qui était ou se passait autour de lui, mais prêt à obéir sur le moindre signe et à exécuter les ordres qu'il recevait, avec une intelligence véritablement extraordinaire. Pierre Bermond l'avait recueilli sur un champ de bataille, alors qu'il guerroyait en Terre-Sainte, blessé et presque mourant, et depuis lors, il était resté comme un chien fidèle attaché à la maison.

A cette époque, la plupart des seigneurs étaient servis par des esclaves ainsi ramenés de la Palestine, auxquels

ils avaient sauvé la vie et qui, reconnaissants, les servaient avec un dévouement sans borne et un courage à toute épreuve.

— Hussan, dit le comte, votre seigneur Pierre Bermond est-il au château ?

— Maître, il vient d'y rentrer à l'instant.

— Va l'avertir que je désire lui parler et que je l'attends ici.

— Il suffit, maître. Et il sortit.



V

Quelques instants après, Pierre entra, souriant et gai; c'était un beau jeune homme de vingt-un ans, grand, bien découplé, plein de noblesse et de distinction, sa physionomie était douce et sympathique, son front sur lequel rayonnait l'intelligence, était large et découvert, une blonde chevelure tombait sur son cou, une fine moustache ombrageait sa lèvre, la franchise, le courage et la résolution se peignaient sur ses traits. Ajoutons à ce portrait qu'il était robuste et fort, adroit à manier une épée, une lance et un cheval, il rappelait en tout son malheureux cousin Roger, vicomte de Béziers.

— Bonjour père, dit-il en embrassant le comte, qui le serra tendrement dans ses bras, Hussan vient de me dire,

comme je rentrais d'une promenade à cheval dans la plaine, que vous me demandiez, et j'accours.

— Oui, mon fils, je dois avoir avec vous aujourd'hui un important et sérieux entretien, asseyez-vous là, près de moi et causons.

— Je vous écoute, mon père.

— Vous ne pouvez avoir oublié, Pierre, que le jour de votre majorité est arrivé et que c'est demain que vous aurez atteint votre vingt-et-unième année.

— Déjà, fit Pierre, me voilà donc un homme, mais alors je pourrai vous aider et partager avec vous vos travaux et vos dangers, s'il s'en présentait.

— Demain, en présence des seigneurs de la baronnie de Sauve et des consuls de vos quatre cités, je déposerai mes pouvoirs et rendrai compte de ma tutelle, vous y recevrez l'investiture et le serment de fidélité de vos vassaux, comme seigneur suzerain de vos quatre comtés.

— Mais vous ne m'abandonnerez pas au moins, j'ai besoin des conseils de votre expérience, de votre affection, de votre amour de père et d'ami.

— Soyez tranquille, mon fils, ma vie est à vous, je n'ai d'autre désir et d'autre ambition que votre bonheur et la grandeur de votre maison. J'ai travaillé jusqu'ici à faire de vous un homme accompli et je crois avoir réussi; dans ces temps de guerres et d'intrigues, nous avons besoin d'un chef vaillant et respecté et nul plus que vous n'est capable de marcher à notre tête.

Mais les évènements se précipitent, les nouvelles que je reçois exigent que, sans plus de retard, nous soyons prêts à y prendre part, afin d'en tirer profit pour la sûreté de vos comtés et pour ajouter un plus grand éclat à la maison dont vous êtes le chef. Je dois vous mettre au courant de la situation qui nous est faite par ces évènements et vous faire entrevoir les vastes horizons qui s'ouvrent devant vous. Mais pour vous faire comprendre l'importance du

rôle qui peut vous être réservé, je dois faire un retour vers le passé. Vous étiez bien jeune, Pierre, quand vous avez perdu votre père.

— Mon père, mon pauvre père, s'écria Pierre la poitrine gonflée, qui fut si rapidement enlevé à mon affection, je n'avais que dix ans alors, mais ses traits sont toujours restés gravés dans ma mémoire et son souvenir est religieusement conservé dans mon cœur.

— Hé bien ! votre père, il est nécessaire que vous le sachiez aujourd'hui, est mort empoisonné.

— Serait-il vrai ? oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mais quel était le coupable ? a-t-il était puni au moins ?

Et Pierre se dressa, en proie à une violente émotion, attendant la réponse de son tuteur.

— Calmez-vous, mon fils, soyez fort et courageux, car je dois vous dire que j'avais toujours pensé que l'instigateur du crime était le comte de Toulouse, Raymond VI, votre aïeul.

— Mon grand-père, mais ce n'est pas possible.

— Tout est possible, mon fils, quand l'ambition s'est emparée du cœur d'un homme. Quant à la main qui a versé le poison, je l'ai jusqu'ici vainement cherchée. Ecoutez-moi, Pierre, et rappelez-vous que ce n'est plus à l'enfant, mais à l'homme auquel je m'adresse, qui doit tout entendre et tout savoir aujourd'hui, il est donc nécessaire de remonter aux causes des évènements qui sont venus se mettre au travers de votre route.

Vous connaissez les droits de votre père à la succession de votre aïeul, votre mère était issue du premier mariage du comte de Toulouse, lequel n'a jamais été cassé, ces droits venaient d'être reconnus par le pape Innocent III, votre grand-père avait été déclaré déchu comme hérétique après sa défaite à Muret, et au moment où Pierre Bermond, votre père, allait monter sur le trône comtal de Toulouse, il est mort subitement. J'étais près de lui quand il a ressenti les premières atteintes du mal, aucun doute n'était

possible, je l'ai reçu dans mes bras, j'ai recueilli ses dernières volontés sur ses lèvres blêmies, sa seule préoccupation, sa seule pensée, étaient pour vous, Pierre, qu'il laissait si jeune, entouré de dangers, au milieu de ceux qui avaient intérêt à votre mort. C'est alors que voyant sa fin approcher je lui ai dit dans un dernier adieu : « Dors en paix, noble et malheureux ami, car ton fils sera mon fils et ta mort sera vengée. »

Pierre sanglottait et serrait fiévreusement les mains du comte, puis faisant un suprême effort sur lui-même, il se releva, le front calme et résolu, la transformation était complète, l'enfant avait disparu, l'homme énergique et fort restait seul. Le comte fut étonné lui-même de ce changement.

— Et maintenant, dit-il, qu'avez-vous fait ? Non-seulement vous m'avez aimé comme votre fils, vous avez écarté de moi le fer ou le poison de mes ennemis, mais encore vous avez administré mes comtés avec la pensée constante de me les remettre agrandis et fortifiés, eh ! bien, merci encore une fois, mais promettez-moi de ne plus me quitter, car j'ai besoin plus que jamais maintenant de votre amitié, de vos conseils, de votre expérience.

— Mon fils, bras, tête et cœur tout est à vous, et c'est ma joie et ma consolation, d'avoir pu remplir jusqu'au bout la première partie du serment que j'ai fait à votre père à son lit de mort.

— Mais la seconde, ajouta Pierre avec résolution ?

— Le résultat de mes recherches dirigées par ce dicton : *Is fecit cui prodest,* fut que c'était Raymond VI qui devait être l'instigateur du crime, mais il n'en était certainement pas l'exécuteur ; l'ambition chez le comte dominait tout, pour lui la fin justifiait les moyens, mais il était prudent, timide et tortueux, il devait y avoir d'autres intérêts en jeu et mes soupçons m'ont fait suivre une voie qui m'a donné à penser que le coup venait de plus haut.

J'en étais là, lorsque la mort subite de Raymond est venue fortifier mes nouveaux soupçons. Oui, mon fils, il y a quelque part une main puissante et cachée qui pèse sur nos destinées, qui va droit à l'obstacle, quel qu'il soit, qui barre son chemin et le supprime par le fer ou le poison, pour l'accomplissement de ses projets mystérieux, malheur à qui se trouve sur sa voie, quelle que soit sa puissance, rien ne peut le sauver.

Après votre père, le comte de Toulouse, après eux,... Dieu seul le sait encore, et, soyez en certain, d'autres victimes sont désignées.

— Mais ce que vous dites là est effrayant, quel est donc le but qu'on poursuit par de pareils moyens?

— C'est là qu'est encore le mystère, mais ce but me paraît être d'empêcher le calme et la paix de revenir en France. Et quand nous aurons trouvé quel est l'intérêt qu'on a de maintenir ainsi le désordre et le trouble, que nous saurons à qui il profite, nous connaîtrons la tête qui ordonne et la main qui exécute, mais il faut procéder lentement, avec la plus grande prudence, dans cette voie pleine de dangers.

— Quels que soient les dangers, s'écria Pierre, j'ai le droit de réclamer ma part dans votre entreprise, car je veux aussi pouvoir venger la mort de mon père.

— Vous pouvez y compter, mon fils, quand l'heure sera venue je vous appellerai, mais viendra-t-elle cette heure que j'attends encore depuis des années, car nous avons à faire, j'en ai la presque certitude, à un adversaire redoutable et si haut placé qu'il sera bien difficile à atteindre.

Mais continuons, car il me reste bien des choses à vous dire encore. Après une courte pose le comte continua :

— Ainsi demain, devant les seigneurs et consuls de vos quatre comtés, je pourrai déposer mes pouvoirs avec la conscience de les avoir bien remplis et ce sera avec une grande satisfaction et un légitime orgueil que je vous ver-

rai acclamer par eux comme leur suzerain et le chef d'un domaine qui, dans mes mains, ne s'est pas amoindri.

— Vous aviez promis à mon père de m'aimer comme un fils et vous n'avez cessé de m'entourer de la plus tendre affection, vous m'avez rendu l'âme forte, le cœur vaillant, la main adroite à manier un cheval et une épée.

— Vous aimer était facile, mon cher enfant, mais plus difficile était d'atteindre le but que je m'étais proposé, de faire de vous le plus puissant seigneur après votre oncle de Toulouse. C'est bien en effet ce que vous êtes aujourd'hui, mais mon ambition est plus grande encore, car, l'heure de la reconnaissance de vos droits au comté de Toulouse par le roi de France, comme elle l'a été par le pape, est proche, si j'en crois mes pressentiments.

— Mais la prudence ne commande-t-elle pas de borner notre ambition à conserver intact ce que vous avez si péniblement relevé?

— C'est parler sagement, Pierre, il faut consolider la maison avant de l'agrandir, mais elle est forte et solide cette maison, et il faut savoir profiter des évènements qui s'accomplissent; la bonne politique consiste à prévoir ces évènements, à les diriger pour les faire tourner à notre avantage. Rappelez-vous que lorsque votre grand-père, non par intérêt pour vous, mais dans un but politique,vous donna,en 1218, la souveraineté et la domination sur les terres de Raymond-Pelet, co-seigneur d'Alais, et sur celles de votre aïeul paternel, Bernard d'Anduze, sous le prétexte qu'ils avaient été tous deux au siège de Toulouse contre lui, il vous fit promettre par acte authentique de le servir envers et contre tous; mais comme vous étiez mineur, il vous fallait un répondant et je ne consentis à apposer mon sceau sur cet acte, qu'à la condition qu'il y serait ajouté ; sauf le pape et le roi de France, à moins qu'ils ne refusassent de vous faire justice, afin qu'il ne put comme c'était

son but, vous entraîner dans une nouvelle rébellion contre eux.

— Ce qui cependant n'empêcha pas, deux ans après, Amaury, de m'enlever ces fiefs et de les donner à mon grand-père, Bernard d'Anduze.

— Ce qui était injustifiable, vu que vous n'aviez pris aucune part à cette dernière levée de boucliers contre lui, mais la mort de Raymond VI, qui arriva en 1722, ne permit pas de les reprendre. Heureusement que votre grand-père, Bernard, le suivit de près dans la tombe et qu'il laissa son héritage à son fils qui se retira dans un couvent et vous désigna pour son légitime successeur, au détriment de ses frères, vos oncles.

— Et c'est grâce à vous, qu'une guerre entre nous fut évitée et que sur vos conseils et votre iffluence, une sentence arbitrale fut rendue en ma faveur par les évêques de Nimes et Lodève, auxquels s'étaient adjoints mes oncles paternels : Bernard, évêque de Viviers, et Bernard, moine de l'abbaye de Mazan.

C'est donc, grâce à vous que, depuis trois ans, je suis le chef incontesté des quatre comtés de Sauve, d'Anduze et de partie d'Alais et de Sommières.

— Ecoutez-moi, Pierre, avec la plus grande attention, car de la conclusion de ce long entretien dépendra peut-être la réalisation de notre légitime ambition. Le roi de France est à la tête d'une nouvelle croisade, Raymond VII, votre oncle, est excommunié, toute la France est debout et réunie aux nombreux ennemis du comte de Toulouse ; l'Eglise marche en tête, avec la croix, contre l'hérésie, c'est une nouvelle et terrible invasion qui se prépare, car tous les intérêts sont en jeu, tous les appétits sont éveillés, toutes les vengeances préparées.

— Raymond est donc perdu ?

— Oui, le comte de Toulouse ne peut résister à un si terrible choc, à moins d'un retard imprévu qui désorganise

l'armée, en jetant la désunion dans ses rangs. Mais dans tous les cas notre ligne de conduite est toute tracée. Il faut aller au plus tôt à Avignon faire hommage-lige de vos seigneuries au roi de France votre suzerain, comme vous le devez, pour recevoir du roi Louis VIII l'investiture de vos comtés, à l'occasion de votre majorité.

— Pierre comprit que c'était en effet son devoir, et il s'inclina silencieusement devant cette décision de son tuteur.

— Nous partirons donc, dans deux jours, pour Avignon, et d'après l'accueil que nous recevrons du roi, nous verrons ce que nous devons espérer. Si le roi est vainqueur, nul doute qu'il ne veuille annexer le Languedoc à la couronne de France, c'est le but qu'il poursuit, mais il ne prévoit pas les résistances qui se produiront autour de lui, car chacun de ses grands vassaux compte emporter un lambeau de ce riche comté et aucun d'eux ne voudra renoncer au droit qu'il croit avoir acquis, et d'ailleurs, les vaincus eux-mêmes n'accepteraient pas pour maître un étranger, ils se souviennent trop de Simon de Montfort. Il faudra donc choisir un nouveau comte de Toulouse, car la restauration de Raymond VII n'est plus possible, en vertu de ce qui a été admis par le concile de Latran, que tant que cette dynastie serait maîtresse du Languedoc, la foi catholique ne pourrait subsister; or, depuis la première croisade la paix n'a pu s'établir, et l'hérésie est toujours protégée. Vous seul, entendez-vous bien, vous seul, pouvez accomplir cette pacification ; vos droits incontestés, votre nationalité, votre parenté et votre haute situation réuniront toutes les conditions et tous les suffrages. Mais si, par cas, cette solution trouvait de sérieux empêchements, si on recevait Raymond à repentance, si on faisait un traité avec lui, la paix pourrait encore renaître par votre union avec la fille du comte, qui serait un gage suffisant pour éteindre ces rivalités.

A cette conclusion inattendue, Pierre pâlit, et sans bien

s'en rendre compte, il sentit comme une instinctive répulsion dans son âme et il ne put s'empêcher de répondre :

— Mon père, n'allons pas si vite et si loin, je ne suis pas de ceux qui mettent leur cœur comme enjeu dans la balance politique, pour la faire pencher du côté de leurs intérêts.

— Vous oubliez Pierre, que dans votre situation élevée vous avez avant tout des devoirs à remplir, devant lesquels votre personnalité doit s'effacer. Quand il s'agit du bonheur d'un peuple, de la grandeur d'un Etat, les sacrifices sont doux à accomplir, et vous devez avoir la noble ambition de travailler au bien-être de vos sujets, de rendre à ce malheureux pays du Languedoc la prospérité qu'il a perdue, de panser ses blessures, de raviver ses forces épuisées, et de mériter enfin les bénédictions des populations et le renom d'un haut et puissant seigneur, qui aura trouvé sa gloire dans la paix, dans la reconstitution des forces vives de son pays et non dans le sang, comme l'ont fait bien d'autres hauts barons. Et maintenant, mon fils, je vous laisse à vos réflexions, je vous embrasse une dernière fois comme mon enfant, demain je retrouverai en vous un homme, mon souverain, et je m'inclinerai devant lui.

Et Pierre se jeta dans ses bras avec la plus vive émotion.

— Mon père, mon père, m'aimerez-vous toujours ainsi?

— Pouvez-vous en douter, Pierre, car j'en suis certain, vous suivrez toujours le chemin de l'honneur et resterez digne, au faîte des grandeurs qui vous attendent, de votre père et de votre tuteur. Et maintenant allez, mon fils, et à demain les affaires sérieuses.

— A demain, père, mais laissez-moi encore cette journée de liberté, car ma tête est en feu, mon cœur bouillonne, et j'ai besoin du grand air, pour me préparer à cette nouvelle vie qui va commencer pour moi.

Et, sur l'assentiment du comte, il sortit.

VI

Dans une autre salle du château dépendante de l'appartement de la comtesse de Brassac, Etiennette et sa mère causaient en travaillant à des ouvrages de tapisserie.

La comtesse était encore jeune, elle avait à peine trente-cinq ans et paraissait être dans toute la plénitude de sa beauté; sa fille lui ressemblait, et son angélique visage sur lequel se peignaient son cœur, son esprit et son intelligence, la faisaient aimer de tous ceux qui l'approchaient.

Elle réunissait à la beauté de sa mère les qualités solides de son père; nature frêle et délicate, en apparence, elle était néanmoins douée d'une énergie peu commune et d'un courage à toute épreuve; douce, affable, affectueuse, elle savait à l'occasion montrer une sûreté de jugement, une fermeté et une volonté d'exécution qui ne laissaient pas que d'étonner; et, vive, alerte, enjouée, aimante, elle était bien la

jeune fille la plus accomplie de cette époque pleine d'alarmes et de réels dangers. Etiennette avait seize ans.

— Que cette matinée est belle, chère mère, et qu'il serait bon de faire une longue chevauchée dans la plaine, voilà bien des jours que ma pauvre haquenée Calipso languit dans son écurie.

— Ma chère enfant, tu sais combien ton père paraît depuis quelque temps préoccupé et soucieux, hélas ! je ne prévois que trop la venue de tristes évènements.

— La guerre encore, s'écria Etiennette, mon Dieu que les hommes sont méchants, on dirait qu'ils n'ont de plaisir qu'a s'entregorger, alors qu'on devrait être si heureux de jouir paisiblement de ce bonheur, auquel tout nous convie autour de nous. Mais voyez-donc, mère chérie, quel radieux soleil, quel ciel pur et sans nuages, comme les bords de la rivière sont ombreux et verdoyants, et les rayons de lumière qui se jouent au travers du feuillage des arbres et vont argenter l'azur de ses limpides eaux ; allons un petit effort, méchante petite mère, et votre fille vous embrassera. Et gracieusement, avec une calînerie toute enfantine, elle entourait le cou de sa mère avec ses deux jolis bras.

— Ton père est en affaires ce matin ; Richard lui rend compte de sa mission et je ne puis aller le déranger.

— Eh bien! mère, priez Pierre de nous accompagner, il n'a rien à vous refuser, il vous aime tant.

— Pierre, tu le sais ma fille, est tout absorbé depuis quelques jours, par les soins et l'éducation de ces beaux faucons qu'il a reçu de Hollande et qu'il est fort désireux d'essayer en plaine.

Mais la porte s'ouvrit et Pierre entra sans être annoncé ; il avait repris sa physionomie ordinaire, sa gaieté et son entrain, il tenait à faire bonne contenance pour la dernière journée.

— Bonjour, mère, fit-il en embrassant la comtesse, bonjour

petite sœur et il lui serra la main affectueusement avec la familiarité d'un enfant. Je viens vous demander cette bonne journée à toutes deux, car demain, vous ne vous en doutez pas peut-être en me voyant si gai, demain je serai vraiment un homme, et un homme sérieux ; aujourd'hui, encore la joie, la douce gaieté, demain, les réceptions officielles, les préoccupations, les responsabilités...

— Mais pourquoi ce changement ? dit la comtesse.

— Vous voyez bien, mère. que Pierre plaisante.

— Plût au ciel qu'il en fût ainsi, mais tout a une fin et mon enfance est finie, et comme moi, je vois que vous l'aviez oublié, demain, j'ai vingt-un ans, et je suis majeur.

— Tiens, c'est vrai, dit Etiennette, mais ce n'est pas une raison pour motiver un changement si radical.

— Malheureusement, et c'est ce que nous ignorions, c'est que de graves évènements se préparent, une nouvelle croisade est dirigée contre mon oncle de Toulouse, et le comte, en toute hâte, a convoqué pour demain les seigneurs et consuls des comtés pour déposer sa tutelle et me donner l'investiture.

— Ah ! mon Dieu, dit Etiennette en pâlissant, et vous partirez ?

— Très prochainement, petite sœur, mais n'assombrissons pas ce beau jour, qui est encore à nous, car mes fonctions et les devoirs que j'ai à remplir ne commenceront que demain, et je viens vous demander de profiter de cette belle journée pour aller voler un héron dans la plaine et essayer mes magnifiques faucons hollandais.

— Mon Dieu, Pierre, vous ne pouviez plus à propos offrir un plus grand plaisir à Etiennette qui désirait faire une chevauchée.

Pendant ce temps, Etiennette s'était remise, et rappelant à elle toute sa force de volonté, elle répondit souriante à Pierre :

— Vous avez raison, frère, le jour qui précèdera une

prochaine séparation, ne doit pas être un jour de tristesse, et nous aurons le temps après ce départ de pleurer ma mère et moi, et de prier pour vous, afin que Dieu vous préserve de tout danger.

— Comme vous venez de le dire, Pierre, ajouta la comtesse, vous avez des obligations à remplir, et dans les temps que nous traversons, le premier devoir d'un noble chevalier est de servir son pays et de faire ses preuves dans les combats.

— Merci de ces affectueuses paroles, elles seront pour moi un précieux encouragement et je reviendrai digne de vous.

— Dieu est bon, il vous bénira, et ma mère et moi le prierons soir et matin pour vous.

En prononçant ces paroles, elle tendit la main à Pierre qui la serra affectueusement dans les siennes ; un triste sourire effleura ses lèvres, sa résolution était prise, et la femme courageuse et forte venait de remplacer la jeune fille insouciante et rieuse.

—A bientôt, dit Pierre en sortant, à trois heures nous serons à cheval, et je vais donner les ordres et faire les préparatifs nécessaires pour le vol au faucon.

Etiennette avait besoin d'être seule et elle se retira dans sa chambre pour laisser couler ses dernières larmes et se raffermir dans ses viriles résolutions.



VII

L'art noble de la fauconnerie, si répandu dans les états du Nord et principalement dans les plaines marécageuses de la Hollande était en grand honneur dans certaines parties des provinces méridionales, mais il était seulement réservé aux plus hauts et puissants seigneurs, car il nécessitait des dépenses considérables. Ainsi, en outre de l'établissement d'une héronnière dans une plaine traversée par un cours d'eau, suffisamment humide et marécageuse, il fallait pour pouvoir voler tous les jours, pendant les deux mois que durait la chasse, deux compagnies de quatre fauconniers chacune, bien montées, ce qui nécessitait huit chevaux et cinquante faucons dressés. Les fauconniers étaient des hommes spéciaux, difficiles à trouver, et la conservation des faucons et leur dressage nécessitaient de grands soins et de fortes dépenses.

Comme trois heures sonnaient à l'horloge du château, Pierre fit prévenir, par Hussan, la comtesse et sa fille. La comtesse revêtue d'un élégant costume d'amazone parut suivie d'Etiennette qui était charmante sous sa toque de velours surmontée d'une plume flottante, ses cheveux étaient retenus par une résille de perles, son corsage collant faisait ressortir la richesse de sa taille, et s'approchant de sa blanche cavale: «Hé bien! Calipso, lui dit-elle en passant la main sous sa crinière argentée, voici pour nous un beau jour de fête, n'est-ce pas ?» bien triste hélas! ajouta-t-elle tout bas, car c'est la fête des adieux. La cavale hennit, joyeuse et impatiente, répondant ainsi à ses caresses. Pendant ce temps, Pierre fléchissait le genou, et faisait ainsi, un marchepied à la comtesse qui s'élança sur sa belle haquenée; elle semblait la sœur aînée de sa fille, puis, vint le tour d'Etiennette, qui, effleurant à peine le genou de Pierre, se mit en selle avec une aisance et une grâce charmante, elle paraissait heureuse et enjouée, mais Pierre ne s'y laissa pas prendre et son coup d'œil pénétrant lui apporta la conviction que cette joie apparente cachait la profonde tristesse de son âme. Pierre, monté sur son beau cheval noir, donna le signal du départ et le cortège se mit en marche et sortit du château dans l'ordre voulu par les règles de la fauconnerie.

Le maître fauconnier ouvrait la marche suivi de ses trois aides fauconniers, puis, venaient à la suite les piqueurs et les porte-cages où étaient les précieux faucons.

Puis la comtesse et sa fille, escortées par Pierre suivi d'Hussan et de piusieurs domestiques, tous admirablement montés et équipés.

Des piqueurs fermaient le cortège, tenant en laisse les chiens de quête.

Une heure après, on entrait en chasse, avançant sous le vent, dans la plaine couverte de bruyères, en suivant le cours de la rivière du Vidourle.

L'un des aides fauconniers se porta rapidement en avant et fut se placer sur une éminence d'où il pouvait voir au loin le départ du héron, deux autres s'avancèrent en même temps le faucon au poing, à deux cents mètres des chasseurs, qui firent halte près du bois.

Alors les piqueurs lâchèrent les chiens, fouillèrent les bruyères et les parties humides ou marécageuses du bord de l'eau.

— Quelle admirable journée, dit Etiennette, jusques-là silencieuse, si, comme vous venez de nous le dire, Pierre, il faut pour cette chasse un temps calme et un ciel pur, sans le moindre vent, nous aurons certainement un beau vol, et regardant avec intérêt les faucons de réserve qui étaient dans leur cage, comme ils sont beaux et fiers ces nouveaux venus, il y a là une variété d'espèce que je n'avais pas encore vue dans les volières du château.

— En effet, dit Pierre, il y a là trois espèces nouvelles; voici un couple de faucons nobles, c'est le faucon originaire d'Islande, il se distingue des autres par sa couleur blanche ; à côté le faucon pélerin très estimé en Hollande, et celui-ci plus répandu peut-être, mais non moins vaillant est l'émerillon. Parmi les huit espèces de faucons nobles pour la chasse de haut-vol, ce sont les mieux réputés, nous allons aujourd'hui les déchaperonner pour la première fois depuis leur arrivée, et voir s'ils justifient leur haute réputation.

Les autres espèces, comme l'épervier et l'autour, sont dressés seulement, affaités devrai-je dire, pour me servir du mot technique, pour la chasse du bas-vol.

— Mais comment les distinguez-vous entre eux, dit la comtesse, car il me semble que la plupart de ceux que vous avez dans les volières se ressemblent beaucoup.

— Rien n'est plus facile, répondit Pierre, car les premiers ont les ailes longues et les yeux de couleur foncée, ceux-là seuls sont chaperonnés, ces nobles oiseaux peuvent-être af-

faités à toute sorte de gibier depuis le lièvre jusqu'à la pie; les autres ont les ailes courtes et les yeux jaunes, ils ne s'emploient que pour le petit gibier.

Mais attention, mesdames, la quête ne peut tarder à faire lever quelque héron, car les piqueurs approchent de la meilleure héronnière, et nous continuerons plus tard ces explications, si toutefois elle vous intéressent.

— Oh ! oui, beaucoup, dit Etiennette.

Les trois chevaux partirent au galop et se rapprochèrent un instant des quêteurs, il était temps, en effet, car un magnifique héron s'éleva lourdement du milieu des bruyères et aussitôt le cri : à la vol, à la vol, sortit de toutes les poitrines et chacun se dirigea vers le point qui lui paraissait devoir se trouver le plus rapproché de la prise du héron.

Alors les fauconniers enlevèrent le chaperon à leurs deux faucons, qui secouèrent leur tête, un moment éblouis par la clarté du jour, mais leur œil perçant ne tarda pas à voir le héron qui s'élevait en allongeant le cou et qui dégorgeant les poissons qu'il avait dans son estomac pour s'alléger, piqua le vent et chercha à gagner le bois afin de se dérober à ses ennemis.

Les faucons lancés, volèrent d'abord en rasant le sol, semblèrent s'éloigner du héron et prirent leur essor en tournoyant.

Le héron au centre de ces cercles concentriques, s'élevait toujours pour leur échapper, car il savait par instinct que les faucons ne pouvaient le saisir qu'en fondant sur lui de haut en bas.

Mais se sentant bientôt comme emprisonné dans ce double cercle qui se resserrait et se rapprochait de plus en plus de lui, il monta encore pour prendre le vent, et bientôt il ne parut plus qu'un point perdu dans la nue.

L'émotion grandissait de plus en plus, dans le camp des chasseurs, la comtesse et sa fille si impressionnables toutes deux, regardaient palpitantes ce pauvre oiseau affolé,

qui défendait si bien sa vie contre deux adversaires implacables, et tantôt, ô mobilité humaine ! faisaient des vœux pour lui, et tantôt, voyant ses chances de salut augmenter excitaient les faucons au combat.

Mais pendant ce temps l'un des faucons avait pris le dessus et, ployant ses ailes, se laissa tomber comme un plomb sur le héron, qui fut assez heureux pour l'éviter par un habile crochet ; le second se lança à son tour et plus adroit sans doute lia le héron à l'aile, l'autre venait sur lui, et les trois oiseaux ne faisant qu'un seul et même corps, descendirent avec une vitesse vertigineuse, mais avant de toucher le sol, les faucons lâchèrent leur proie pour éviter le choc et mieux la reprendre sur le terrain.

Ce drame palpitant d'émotion était fini, alors les fauconniers, accourus à fond de train, leurèrent les faucons, et pour les récompenser, leur donnèrent un pigeon sur le héron même.

Pendant ce temps, nos trois chasseurs arrivaient de points différents de toute la vitesse de leurs chevaux, car c'est là le point d'honneur et le stimulant de cette chasse, d'arriver premier pour mériter la récompense suprême : le droit d'arracher les belles plumes noires qui pendent au cou du héron, pour en orner son chapeau comme un trophée.

Etiennette, la plus éloignée, franchissait avec une hardiesse étonnante tous les obstacles qu'elle rencontrait, sa jument Calipso s'en faisait un véritable jeu et semblait voler en traversant avec une effrayante rapidité la lande couverte de bruyère, de joncs, de flaques d'eau et de larges fossés. Tout à coup à cent mètres du but la haquenée se déroba sous elle et s'affaissa dans une fondrière. La comtesse qui se rapprochait poussa un cri terrible, mais Pierre, prompt comme l'éclair, s'élança et sautant bas de son cheval, saisit la jeune fille qui se débattait dans l'eau vaseuse et s'enfonçait de plus en plus. Mais Pierre ne pouvait trouver un point d'appui solide et il s'enfonçait également dans cette

mare sans fond, qu'on désigne dans le Midi sous le nom de *leuron* et dans le Nord sous celui de *morte*.

Le danger augmentait de seconde en seconde, la comtesse se tordait les bras de désespoir, lorsqu'un des saules du rivage, à demi-coupé par Hussan, vint s'abattre sur l'eau à côté de Pierre, qui put saisir ses branches flexibles et qui bientôt, avec l'aide du sarrasin, parvint à retirer Etiennette évanouie.

Les soins les plus actifs lui furent donnés; couchée sur un lit de mousse recouvert d'un manteau, devant un feu ardent, réchauffée à l'intérieur par un puissant cordial, Etiennette reprit bientôt l'usage de ses sens. En ouvrant les yeux, elle vit près d'elle sa mère éplorée et Pierre agenouillé près de sa couche.

— Oh! mon Dieu, fit-elle, où suis-je donc?

Sa mère folle de joie en la voyant renaître à la vie, la serra dans ses bras avec effusion.

— Sauvée, sauvée, ma fille, oh! mon Dieu! sois béni.

Pierre s'était éloigné de quelques pas pour ne pas troubler l'effusion de la comtesse.

— Mais qu'est-il donc arrivé, ma mère? je me sens si bien, une douce chaleur pénètre mon corps glacé tout à l'heure. Ah! je me souviens maintenant, la chasse, une course effrénée et puis plus rien.

En quelques mots la comtesse fit comprendre à sa fille le danger qu'elle avait couru, et comment elle avait été sauvée. Pierre qui s'était tenu à l'écart, s'approcha alors et présentant à Etiennette une de ces belles plumes noires du héron lui dit avec une émotion mal contenue :

— Etiennette, voici votre récompense, elle a été chèrement conquise, elle sera un souvenir ineffaçable de cette chasse et de cette journée.

Etiennette l'accepta avec joie et reconnaissance.

— Merci, frère, dit-elle, je la garderai religieusement, elle me rappellera, si jamais j'étais tentée de l'oublier,

ce dont Dieu me garde, que je vous dois la vie, et elle tendit sa main à Pierre qui la couvrit de baisers.

La lumière venait de se faire dans leurs cœurs, ils s'aimaient, et ces deux enfants qui, jusque-là, n'avaient rien soupçonné au-delà de cette affection fraternelle qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, virent en un instant s'entr'ouvrir le ciel devant eux.

La plume fut placée sur la toque d'Etiennette qui était à son côté sur le brancard sur lequel on allait la transporter au château, et comme on se mettait en marche, promenant autour d'elle son regard flottant sur cet océan de bonheur qui venait de se révéler à elle, ses yeux s'arrêtèrent sur la plume du héron : « C'est ma plume de fiancée », pensa-t-elle en souriant, mais tout à coup elle pâlit : « Mon Dieu, fit-elle avec terreur, elle est noire, serait-ce un présage ? » Et portant la main à son cœur : « Oui, je le sens là, le symbole de mes fiançailles est un symbole de deuil, et c'est peut-être ma plume de veuve. » Puis joignant les mains avec un sentiment de ferveur, elle s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu ! s'il te faut une victime, prends ma vie en échange de la sienne ! ! ! »



VIII

Le lendemain, le comte de Brassac ayant à ses côtés Pierre Bermond suivi de toute sa maison, chevauchait vers la cité de Sauve.

L'antique cité de Sauve, était déjà importante pendant l'occupation romaine, sous Tonance Féréol, préfet des Gaules, pendant le règne de l'empereur Valentinien.

Depuis plusieurs siècles elle appartenait à l'illustre maison d'Anduze, qui descendait des anciens rois d'Oviedo, ville considérable d'Espagne, capitale de l'ancien royaume d'Asturie. Certains seigneurs de cette famille avaient pris les titres de princes et de satrapes, pour montrer qu'ils ne reconnaissaient d'autres suzerains que le roi. Le titre de marquis d'Anduze était motivé par la situation de cette cité qui se trouvait sur les limites ou marches

du comté de Melgueil ; quant à celui de satraqe de Sauve, il est difficile d'en connaître l'origine, tout ce que l'on en sait, c'est qu'il donnait une grande importance au seigneur ainsi qu'à la ville où il fixait sa résidence.

Sauve comptait, comme toutes les villes du moyen-âge, un grand nombre de couvents et d'abbayes, entre autres le monastère de l'ordre de Saint-Benoit et l'abbaye des Bénédictins, dont on retrouve encore les traces.

Le château qui couronnait la ville était très vaste et bien défendu par sa position élevée et ses fortications; la ville dont le bas touchait à la rivière du Vidourle, était bien close, l'on retrouve encore aujourd'hui quelques traces des vieux remparts et une des deux tours qui existaient alors se voit encore aujourd'hui au centre de la ville, on la nom, me : la Tour du Môle.

La ville était administrée, par des Consuls et un Conseil politique. Les consuls portaient dans toutes les cérémonies un chaperon municipal, c'est-à-dire un manteau de laine-aux armes de la ville.

Un viguier rendait la justice, percevait les impôts, assistait et contrôlait les délibérations municipales au nom du seigneur et sa juridiction s'étendait sur quarante-huit bourgs, villages et châteaux ; c'était donc un personnage très important.

A la porte du château qui dominait la ville, le comte fut reçu par le viguier et les consuls revêtus de leurs chaperons et conduit avec son cortège dans la grande salle des états où l'attendaient les chevaliers et seigneurs des quatre comtés dépendant de la baronnie de Sauve.

Les seigneurs se levèrent avec respect, le comte leur présenta Pierre, qui eut une parole obligeante ou flatteuse pour la plupart d'entre eux. C'est qu'en effet Pierre Bermond était un des chevaliers les plus accomplis de son temps, il était aimable, gracieux, enjoué et très sympathique, il fut acclamé par eux et ce fut avec un légitime orgueil

qu'ils se rangèrent derrière lui, selon l'ordre des préséances, pour former le cortège qui devait l'accompagner à l'église.

Le cortège se mit donc en marche, au son des cloches qui allaient à toute volée, la cité était pavoisée, et le populaire endimanché, grossi d'un grand nombre de serfs ou tenanciers des environs, se pressait sur son passage, encombrant les places et les rues étroites et pentueuses de la bonne ville de Sauve, pour acclamer par ses vivats leur jeune baron.

Le comte et son pupile furent harangués sous le porche de l'église par le clergé de la cité auquel s'étaient joints les dignitaires des autres villes de la seigneurie.

Chacun prit place dans l'église, les nobles chevaliers selon leurs rangs et leurs prérogatives, autour du banc seigneurial qu'occupait le comte et sa famille; derrière étaient le viguier, les consuls et le Conseil politique.

Le populaire était entassé dans l'église. Aussitôt la cérémonie religieuse terminée, le comte se leva, et un grand silence se fit dans l'assemblée.

« Messires, dit-il d'une voix pleine, forte et sonore, je viens au milieu de vous déposer respectueusement les pouvoirs que j'ai reçus il y a onze années, de votre noble seigneur suzerain, Pierre Bermond, baron de Sauve, marquis d'Anduze, co-seigneur d'Alais et de Sommières. Il m'avait en mourant confié son fils et je vous le rends aujourd'hui, jour de sa majorité, digne de son père, digne de vous. »

Des applaudissements partis de tous les côtés de l'église, interrompirent le comte, qui reprit bientôt :

« J'ai la conscience, messires, d'en avoir fait un homme accompli, capable de marcher à votre tête dans la paix comme dans la guerre, et je dois ajouter que pendant mon administration je n'ai pas laissé dépérir le domaine seigneurial qui m'avait été confié. J'ai dû, alors que la guerre ruinait et ensanglantait la plus grande partie du Langue-

doc, préserver nos comtés de ses horreurs et de ses dévastations. La politique que nous avons suivie et qui a mérité votre assentiment, a certainement contribué à amener ce résultat, et si nous avons la plupart d'entre nous payé de nos personnes, nous avons su éviter les maux de la guerre à nos féaux sujets.

« C'est avec la certitude que cette politique de sagesse et de prudence sera suivie que je remets mes pouvoirs entre les mains de votre jeune seigneur, au moment où une nouvelle croisade envahit encore les états du comte de Toulouse.

» Vous allez donc, messires, prêter le serment de fidélité selon l'usage, entre les mains de votre suzerain et soyez certains qu'il saura tout en sauvegardant vos seigneuries, vous conduire si le cas échéait dans le chemin de l'honneur. Je remets donc à Pierre Bermond, septième du nom, seigneur suzerain de Sauve et d'Anduze, co-seigneur d'Alais et de Sommières et autres seigneuries, les pouvoirs qu'il tient de ses aïeux, dont j'ai été le fidèle dépositaire pendant sa minorité, et sur ce je prie Dieu de le tenir en sa bonne et sainte garde. »

De nombreuses acclamations s'élevèrent de tous les rangs des seigneurs, le comte présentant Pierre Bermond à l'assemblée debout et enthousiaste lui donna l'accolade au nom de tous, et chacun défila devant lui en prononçant devant l'autel et le clergé rangé autour, la formule du serment. Quand chacun eut repris sa place, le jeune baron, surmontant son émotion, leur dit :

« Maintenant, messires, vous qui m'avez été fidèles, recevez mon remerciement. J'étais encore un enfant lorsque vous me rendîtes foi et hommage, jurant de me protéger de votre autorité ; aujourd'hui que je suis un homme, je vous rends serment pour serment.

» Sur mon âme et N.-S. Jésus-Christ, je vous jure qu'il ne sera fait aucun tort à aucun de vous que ce tort ne de-

vienne mien ; aucune offense qui ne devienne mon offense, et je vous jure que, tant qu'il me restera un champ au soleil, un sou en mon trésor, une épée au poing, une goutte de sang dans mes veines, vous pourrez les demander pour réparer vos torts ou venger vos offenses. Par ainsi me tenez-vous pour votre ami et votre suzerain ?

— Pour notre suzerain et notre ami, s'écrièrent tous les chevaliers.

Le cortège seigneurial, sortit de l'église dans le même ordre et se dirigea vers le château, où une magnifique collation les attendait. Avant de se séparer, Pierre annonça aux seigneurs que son intention était de partir pour Avignon où était le roi de France, afin de lui faire hommage lige de ses comtés,comme le devoir l'y obligeait, et fixa un rendez-vous à ceux qui voudraient se joindre à son escorte.

Les seigneurs furent traités et hébergés royalement à Sauve et chacun s'en revint heureux d'avoir assisté à une aussi belle cérémonie.

Quant au peuple, largesse lui fut faite et pendant trois jours, le vin coula dans les fontaines de la cité.



IX

Le jour qui suivit fut employé aux préparatifs du départ pour Avignon.

Pierre Bermond et le comte de Brassac consacrèrent toute la matinée aux affaires du comté, il fallait pendant leur absence assurer la marche régulière de son administration et pourvoir à sa sûreté.

Le repas de famille fut triste, quoique cette séparation dut être de courte durée, on ne pouvait prévoir quelle en serait l'issue, et un vague pressentiment étreignait le cœur d'Etiennette.

Elle était entièrement remise de son accident de l'avant-veille, mais elle avait toujours devant les yeux cette plume noire du héron qu'elle regardait comme un

présage de malheur, et que, malgré cela, elle voulait précieusement conserver comme un souvenir et un gage de l'amour de Pierre.

Etiennette souffrait parce qu'elle aimait ; Pierre de son côté avait senti son cœur bondir dans sa poitrine, lorsque, emportant la jeune fille dans ses bras, froide et inanimée, il l'avait cru morte ; puis, lorsqu'elle était revenue à elle, son premier regard, qu'il épiait avec anxiété, il l'avait recueilli, empreint de reconnaissance et d'amour ; enfin ce serrement de main qu'ils avaient échangé, avait scellé l'union de leurs deux cœurs bien plus qu'aucune parole n'eût pu le faire.

Après le repas, la comtesse, Etiennette et Pierre montèrent sur la plate-forme du donjon ; cet air frais et pur qui régnait à cette hauteur, cette vue si grandiose et si riante à la fois, rien ne pouvait ramener la joie sur ces visages assombris, dans ces cœurs gonflés par cette prochaine séparation.

Mais peu d'instants après, le comte de Brassac fit prier la comtesse de se rendre auprès de lui, pour recevoir ses instructions et l'aider à faire ses derniers préparatifs.

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

Leur embarras fut grand tout d'abord, ils ne trouvaient rien à se dire, et cependant ils allaient se séparer, et se quitter ainsi était impossible. Pierre s'approcha.

— Vous êtes triste et silencieuse, Etiennette, lui dit-il en lui prenant une main qu'elle ne chercha pas à retirer, est-ce le départ de votre père qui vous préoccupe à ce point ?

— Mon père, oh! oui, répondit-elle.... l'absence est bien cruelle et les dangers du voyage bien grands dans les temps où nous sommes.

— Mais son absence sera de courte durée, et dans quelques jours il sera de retour auprès de vous.

— Mais la vôtre, Pierre ? reviendrez-vous avec lui ? A la cour de France on voudra certainement vous retenir, et

vous serez obligé d'y rester pour guerroyer aussi, et dans cette nouvelle existence pleine d'aventures et de dangers, vous oublierez vite, peut-être,le château de Roque-Haulte et ceux que vous y avez laissés.

— Oublier, Etiennette ! oh ! vous ne le pensez pas ?

— Non, mon ami, je sais bien que vous ne pouvez oublier ceux que vous aimez, mon père, ma mère, votre petite sœur.

— Ma sœur..... répéta Pierre, et pour la première fois ce nom familier, malgré l'habitude qu'il avait de le prononcer, s'arrêta sur ses lèvres, il ne répondait plus à l'état présent de son cœur.

— Vous hésitez à me donner ce nom, depuis que vous êtes un homme, ajouta Etiennette, en essayant de sourire ?

— Hé bien, oui, répondit Pierre, j'hésite, il est vrai, car c'est d'un autre nom que je voudrais vous appeler, et le doux nom de sœur qui faisait mon bonheur ne suffit plus aujourd'hui pour exprimer les nouveaux sentiments que j'éprouve pour vous.

Le pâle visage d'Etiennette se colora d'une vive rougeur et elle regretta un instant d'avoir provoqué cette explication, cependant elle sentait bien qu'une séparation ne pouvait arriver ainsi, après les graves évènements de l'avant-veille, sans une explication quelle redoutait et désirait en même temps.

Pierre continua avec sa voix caressante et douce qui s'animait de plus en plus à mesure qu'il parlait.

— La lumière s'est faite dans mon âme et cette affection fraternelle que je ressentais pour vous, Etiennette, que je prenais pour de l'amitié, n'était autre qu'un amour naissant, et aujourd'hui, je le sens aux battements de mon cœur, au sang qui bout dans mes veines, c'est d'un amour profond que je vous aime.

Etiennette l'écoutait ravie et palpitante.

— A l'heure du départ, continua Pierre, d'une séparation dont je ne puis fixer le terme, je dois vous ouvrir mon âme, car avant-hier, Etiennette, au moment où vous repreniez vos sens, j'ai senti votre main trembler dans la mienne, votre regard pénétrer le mien et tout mon sang refluer à mon cœur, ce n'était pas seulement de la reconnaissance, mais bien un sentiment plus doux, n'est-ce pas ?

— Je ne sais comment vous répondre, Pierre, car je m'ignore encore moi-même, mais ce que je puis vous dire, c'est que je vous aime, est-ce de l'amitié ? est-ce de l'amour ? il me semble seulement que je vous aime plus qu'on ne doit aimer un frère et qu'au trouble de mes sens, quelque chose de nouveau a surgi en moi, qui me rend bien heureuse et pourtant je me sens pleurer.

— Oh! c'est bien de l'amour cela, chère Etiennette, je le vois, je le sens ! Oui, nous nous aimions de toute la force de notre être, notre amour était comme imprégné et sanctifié par l'habitude de nous aimer comme frère et sœur, mais aujourd'hui des horizons nouveaux s'ouvrent devant nous. N'est-ce pas que nos deux cœurs battent à l'unisson et que comme moi vous vous sentez heureuse ?

— Oh! oui, Pierre, bien heureuse, surtout en voyant votre bonheur.

— Et maintenant, Etiennette, je partirai la joie au cœur.

— Mais vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas ? ajouta la douce jeune fille en laissant tomber sa tête sur l'épaule de Pierre.

— Mon retour, ma chère fiancée, sera le plus ardent de mes vœux, mais votre amour m'a transfiguré et je sens que pour vous appartenir il faut être digne de vous, je sens naître en moi une légitime ambition, j'ai des devoirs à remplir, et en cela je suis certain d'avoir votre assentiment, je dois faire avant tout ce que commandera mon honneur.

La comtesse remontait l'escalier tournant du donjon, elle appela Etiennette en la grondant amicalement de l'avoir si longtemps laissé travailler seule aux préparatifs du départ, mais au trouble qui se manifestait sur le visage des deux jeunes gens, elle tressaillit, car elle venait de pénétrer leur secret.



X

Le lendemain, au point du jour, après de tendres adieux, Pierre Bermond et le comte de Brassac suivis d'un grand nombre de seigneurs formant avec leur suite un brillant et magnifique cortège sortirent du château et se dirigèrent vers la cité d'Avignon.

Le voyage s'accomplit sans incidents dignes d'être racontés et, le troisième jour, ils arrivaient au camp des Croisés, où les attendait un officier du roi qui les conduisit et les installa dans les logis qui leur avaient été préparés.

Le siège continuait lentement, la résistance imprévue de la cité d'Avignon commençait à décourager les croisés, la chaleur devenait insupportable et des germes de maladie étaient déjà dans l'armée.

Le lendemain de l'arrivée du comte une trêve avait été convenue, et le roi profita de ce répit pour recevoir en grande cérémonie, devant tous les grands vassaux de la couronne, l'hommage du baron de Sauve.

A l'heure fixée, les tambours et trompettes sonnèrent au camp, une enceinte avait été préparée au-devant de la tente du roi, des places avaient été réservées aux grands dignitaires de l'Eglise et aux seigneurs,qui prirent bientôt séance au premier rang, sous leurs bannières flottantes. Le roi, accompagné de la reine parut recouvert d'une riche armure, et vint s'asseoir sur le trône élevé qui dominait l'assemblée, la reine Blanche de Castille, toujours charmante, gracieuse et majestueuse, s'assit à ses côtés.

Les trompettes sonnèrent et les massiers entrèrent dans l'enceinte suivis de Pierre Bermond, du comte de Brassac et des seigneurs de sa suite.

A sa vue, un murmure flatteur parcourut l'assemblée, car Pierre, nous l'avons déjà dit, était fort bien de sa personne.

Pierre s'avança et s'agenouillant devant le roi, nue tête, sans ceinture, épée, ni éperons, mit ses mains jointes dans celles de son souverain et lui dit : « Sire, je deviens votre homme de bouche et de mains et vous jure et vous promets féauté, dorénavant comme à mon seigneur, envers tous hommes qui puissent vivre ni mourir, en telle redevance comme le fief la porte et promets de vous servir envers et contre tous, et d'après les lois féodales à remettre entre vos mains, moi vassal, mes châteaux et forteresses, si j'en étais requis», et se levant, il déposa un baiser sur la joue du roi, qui le lui rendit sur la bouche (1), selon les règles et coutu-

---

(1) Ce baiser, qui ne se donnait qu'aux nobles, était nommé *osculum fidei*. On dit la bouche et les mains pour exprimer la foi et hommage — au roi seul on prêtait ainsi le serment de fidélité.

mes qu'exigent la cérémonie de l'hommage lige, en lui octroyant l'investiture, c'est-à-dire en remettant comme suzerain, son vassal en possession de son fief.

Alors le roi le prit par la main et le présenta à la reine, puis aux chevaliers, après quoi il le retint à sa table pour la collation du soir.

La reine, qui connaissait l'importance de cet hommage d'un des plus puissants seigneurs du Languedoc, comprit tout le parti qu'elle en pouvait tirer pour le triomphe de sa politique, aussi lui fit-elle l'accueil le plus aimable.

Quoique âgée de 40 ans, Blanche de Castille était belle, élégante, attrayante, pleine de ressources et de grâce dans la conversation comme dans sa conduite ; elle était non seulement douée de tous les moyens de plaire, mais encore habile à s'en servir, et quand il le fallait, sa coquetterie devenait quelquefois plus active que prudente.

Pierre avait, quoique jeune, un grand sens, une intelligence supérieure, sa conversation était intéressante, semée de fines réparties, et la reine en fut charmée, aussi à la fin du repas, avant de se retirer, elle dit au roi :

— Sire, pour bien terminer cette heureuse journée, qui nous a donné un noble et galant chevalier de plus, et pour qu'il soit un seigneur accompli, je réclame de vous, sire, une faveur pour lui, en échange de son hommage.

— Quelle qu'elle soit, madame, demandée par vous, elle est accordée d'avance.

— Sire, je vous demande l'honneur de l'armer chevalier, c'est le don que les hauts et puissants seigneurs reçoivent à leur majorité et le seigneur des quatre comtés qui appartient à la maison de France doit marcher de pair avec la plus haute noblesse de votre royaume.

Un murmure d'assentiment s'éleva tout au tour de la table.

Et le roi vida son hannap à la santé, à l'avènement et

à la réception prochaine dans l'ordre de la Chevalerie du jeune baron de Sauve.

La reine se retira satisfaite, car elle venait de conquérir un puissant seigneur, qui devait entrer dans le jeu compliqué de sa politique.



XI

La reine Blanche était une femme d'une intelligence supérieure, tous les historiens s'accordent pour en faire la personne la plus accomplie des temps passés ; fille du roi Alphonse de Castille, elle était fort appréciée de son beau-père Philippe-Auguste, qui l'admettait dans ses conseils ; Louis VIII, esprit étroit, homme médiocre, imprévoyant, léger dans ses résolutions, faible et mobile dans leur exécution, avait grande confiance en elle, et quoiqu'elle ne quitta jamais son mari, elle n'avait pas sur lui une influence directe suffisante pour le plier à sa volonté, aussi était-elle forcée d'agir avec finesse et prudence pour le faire entrer dans la voie qu'elle avait tracée et souvent péniblement préparée.

L'un était un soldat, qui voulait tout dénouer par l'épée ; l'autre douée d'un grand sens politique, préférait remporter les grands succès par d'habiles négociations que par la force brutale.

La reine Blanche, au dire des historiens les plus accrédités, avait un bon sens admirable, quoique fière et ambitieuse, elle savait s'effacer devant son mari comme plus tard devant son fils. Croyante et pieuse, froide et maîtresse d'elle-même, sans enthousiasme, prudente et politique, quand elle marchait vers un but, elle l'atteignait sûrement.

Pierre Bermond, par sa haute position et ses droits au comté de Toulouse, pouvait aider à l'accomplissement de ses projets, et elle déployait tous ses moyens de séduction, pour lui faire jouer le rôle qu'elle lui réservait.

Le jour de la cérémonie avait été fixé et, en temps de guerre, les nombreuses formalités exigées étaient ordinairement fort simplifiées, ainsi la préparation, les jeûnes austères, les nuits passées en prières dans les églises avec un prêtre et des parrains, les confessions étaient supprimées, il suffisait quand on était de haute noblesse d'avoir vingt-un ans.

Les trompettes du camp sonnèrent, le clergé en grande pompe attendait devant le vaste autel du Camp, où l'on célébrait la messe du St-Esprit. Le roi et la reine vinrent s'asseoir sur le trône qui leur avait été dressé dans le chœur, et tous les grands vassaux se rangèrent selon leur rang de préséance.

Pierre fit son entrée dans l'enceinte accompagné de ses deux parrains, le sire de Beaujeu et le comte de Brassac, habillé de blanc, son épée passée en écharpe à son cou, et s'approchant du prêtre officiant, il la lui remit, celui-ci la bénit et la lui rendit, puis les mains jointes, il fut s'agenouiller devant la reine qui devait l'armer et fit le serment de n'épargner ni vie, ni biens, à défendre la religion, à faire

la guerre aux infidèles, à protéger l'orphelin, les veuves et les indéfendus.

Alors la reine le relevant lui donna un coup de la paume de la main sur la joue et passa à son doigt l'anneau armorié qui devait lui servir de sceau ; le roi devant lequel il venait de mettre un genou à terre, lui donna trois coups du plat de son épée nue sur l'épaule en disant : « De par Dieu, Notre-Dame et monseigneur St-Denis, je te fais chevalier », puis il lui donna l'accolade.

On apporta alors le heaume et l'écu qui lui furent remis par le roi et la reine, aussitôt les seigneurs les plus qualifiés lui attachèrent les éperons dorés en commençant par la gauche, le hautbert ou la cotte de maille, la cuirasse, les brassards, les gantelets; pendant ce temps les chants sacrés se faisaient entendre, et quand il fut complètement armé, on lui amena un cheval richement caparaçonné sur lequel il monta sans le secours de l'étrier, il fit alors brandir sa lance, flamboyer sonépée et montra à la cour et à la foule assemblée son adresse pour manier son cheval, selon la coutume et les règles de la chevalerie.

Pierre eut le plus grand succès, car il était beau cavalier et maniait les armes et les chevaux avec une surprenante dextérité.



XII

Après la cérémonie, la reine retint le comte de Brassac et le pria de l'accompagner dans ses appartements, ayant à causer avec lui.

— Comte, dit-elle, je dois d'abord vous adresser de sincères félicitations sur votre pupille, c'est bien certainement le plus accompli de nos chevaliers, et c'est à vous qu'il le doit, je connais votre dévouement pour lui, je sais que vous en avez fait votre fils, et je sais encore que vous avez toujours eu la noble ambition d'agrandir sa fortune et d'en faire un haut et puissant seigneur. Je connais votre prudence, la profondeur de vos vues et je veux vous faire part du but que je veux atteindre et des projets que j'ai formés pour lui.

— Votre confiance m'honore, madame, votre bienveillance me touche et vous trouverez en moi un homme fidèle,

dévoué à la maison de France, prêt à vous servir et à entrer dans la voie qui devra être profitable à Pierre Bermond, mon seigneur et maître.

— Vous voyez, comte, qu'elle est notre situation, le roi cédant aux sollicitations du pape Honorius a consenti à faire cette croisade contre le jeune comte Raymond, non pas qu'il fût persuadé qu'il protégeait comme son père les hérétiques, et qu'il eût mérité par ce fait l'excommunication sous le coup de laquelle il se trouve, mais parce que cette guerre sainte doit servir son ambition ; vous savez que la cession qu'Amaury lui a consenti des biens dont il avait hérité de son père Simon de Montfort dans le Languedoc, lui donne des droits sur le comté de Toulouse.

Louis VIII est un vaillant guerrier, prompt dans ses décisions, âpre et tenace, prêt à résoudre toutes les difficultés par l'épée et il compte vaincre facilement toutes les résistances dans une campagne où il a le droit pour lui et l'appui de l'Eglise.

— Malgré tout cela, madame, le roi rencontrera des obstacles imprévus, car cette guerre, dont le but apparent est la répression de l'hérésie, n'est au fond qu'une guerre de conquête, et les habitants du Languedoc se lèveront avec une énergie que le roi ne soupçonne peut-être pas contre une invasion des races du Nord.

— Vous dites vrai, comte, et c'est là ce qui m'effraie, car le pape Honorius est un esprit faible, mobile, impressionnable, et il abandonnera le roi avant la fin de la croisade. Déjà même les chevaliers croisés sont en mésintelligence, la résistance d'Avignon arrête l'élan de l'armée et fait perdre un temps précieux ; les maladies contagieuses, sous l'influence de ces chaleurs torrides, déciment déjà ces guerriers du Nord, les quarante jours d'engagement des chevaliers croisés expireront bientôt et le roi livré à ses

propres forces, n'ayant plus même le prétexte de l'hérésie ne pourra continuer la conquête du Languedoc.

— Mais l'influence que vous avez, madame, sur le roi, peut encore détourner les malheurs qu'avec juste raison vous prévoyez dans un avenir prochain.

— Mon influence ,messire comte, n'est pas aussi grande que vous pouvez le penser, le roi Louis a foi dans son épée et non dans les intrigues politiques, et j'ai été impuissante à l'empêcher d'entreprendre cette folle croisade; dont le pape Honorius a été l'instigateur; la cession d'Amaury avait éveillé son ambition, et il a tout quitté au moment où, victorieux, il allait chasser les Anglais de la Guyenne pour venir se mettre à la tête de cette fatale entreprise.

Elevée à l'école politique de Philippe-Auguste, je n'ai jamais oublié ses dernières et prophétiques paroles, que je crains toujours, de voir se réaliser, quoique je fasse pour conjurer les malheurs que je prévois, et j'espère en votre expérience, comte, pour m'aider à accomplir mon œuvre.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Pour que les fruits de cette campagne ne soient pas perdus, ajouta la reine, il faut qu'une paix durable renaisse dans ce malheureux pays ; il faut donc trouver des garanties sérieuses de sa durée. Les comtes de Toulouse toujours turbulents et entachés d'hérésie, ne peuvent nous donner ces garanties, nous devons donc examiner les deux seules solutions qui me semblent devoir se détacher des prochains évènements.

La reine fit une pause, comme pour se recueillir, et le comte admirant l'esprit politique de cette femme, la profondeur de ses vues, s'applaudissait de la voir entrer résolument dans une voie qui était la sienne, et qui devait amener la réalisation de ses rêves ambitieux pour la maison de Sauve.

La reine continua :

— Si le roi, que Dieu protège, sort victorieux de cette guerre, c'est la déchéance de Raymond VII, et la solution qu'il croit trouver dans l'annexion du comté de Toulouse à la couronne de France n'est pas actuellement possible, tel n'est-il pas votre avis,comte ?

—Certes,madame,cette annexion serait, après cetteguerre, un asservissement, les habitants du Languedoc, comme j'avais l'honneur de vous le dire, sont trop fiers et trop patriotiques pour reconnaître d'autre maître que le comte de Toulouse ou son héritier.

— Je suis heureux, dit la reine, de voir que votre opinion est en tout conforme à la mienne, ainsi donc la déchéance de Raymond, prononcée par le concile de Latran et confirmée par le pape devient force de loi, et le successeur de Raymond ne peut être dans une si grave question de nationalité que Pierre Bermond,et les populations du Languedoc ne refuseront certainement pas obéissance et fidélité à votre pupille, héritier légitime du comte de Toulouse, Raymond VI.

Le comte attendait avec anxiété cette conclusion, et il en exprima sa joie et sa reconnaissance à la reine, mais Blanche lui dit :

— Attendez donc, comte, que nous ayons examiné, la seconde solution et malheureusement celle que je crois devoir être la plus probable. Dans le cas où les armées du roi ne seraient pas victorieuses, les négociations devraient intervenir sans attendre que le résultat des armes fut devenu définitif, un traité de paix pourrait être fait aux conditions suivantes : Le roi s'engagerait à reconnaître les droits de Raymond VII, se portant fort de l'assentiment du pape Honorius, et comme garantie de cette paix, Jeanne, fille du comte de Toulouse serait fiancée à Pierre Bermond, qui renoncerait à ses droits légitimes, en faveur de leurs héritiers directs, issus de ce mariage.

— Je m'incline, madame, devant votre génie politique, et vous comblez mes vœux; la pacification de notre cher pays doit être ainsi assurée, et mes vœux les plus chers seront ainsi exaucés en voyant l'avenir qui est réservé à celui que j'aime comme mon fils.

— Tout cela paraît fort simple et tout naturel, messire comte, mais en politique il faut tout prévoir, et j'entrevois encore bien des obstacles à la réalisation de ces projets, et d'abord le roi ne sera pas facile à convaincre, vous le savez, il a foi plutôt en son épée que dans les combinaisons les plus certaines de la politique, il renoncera difficilement à ses projets d'annexion, mais ceci me regarde, quant à vous, c'est sur le jeune comte de Toulouse et sur Pierre Bermond que vous devez agir.

— Madame, je ne prévois pas d'obstacles sérieux du côté de Pierre et j'irai trouver le comte dans sa cité de Toulouse dès que le moment vous paraîtra propice.

— Le siège d'Avignon peut durer encore, nous avons du temps devant nous, et je m'éloignerai de la cour, afin que nous puissions conduire ces négociations plus secrètement; j'ai comme vous le savez une excellente raison pour motiver mon départ et justifier ma retraite, pendant que je laisserai le roi continuer le siège d'Avignon.

Je vais demander à mon seigneur et maître d'aller, en son nom, remplir la formalité d'usage de la prise de possession des domaines dont Pierre Bermond vient de lui faire hommage lige, et en même temps je prolongerai mon séjour auprès de la comtesse et de votre charmante fille. J'ai besoin de prendre quelque repos, les chaleurs torrides me fatiguent et m'accablent, le calme, le repos et la fraîcheur de vos montagnes hâteront d'ailleurs mon rétablissement, après ma délivrance, dont le moment est proche.

La reine, en effet, était enceinte de son onzième enfant, mais intrépide et vaillante, elle avait conservé la même activité et sa robuste santé lui faisait négliger les précautions

que son état aurait certainement exigé de la plupart des autres femmes.

— Madame, dit le comte, je ne m'attendais pas à cet insigne honneur, et n'aurais pas osé vous proposer notre château de Roque-Haulte — mais vous y serez la bienvenue, entourée d'honneurs, de respect et de soins.

— Non, comte, ce que je désire y trouver, c'est un accueil simple, affectueux, je désire y vivre retirée, au sein de votre famille, avec vous pour conseiller intime, car vous me serez de la plus grande utilité pour mener à bien nos projets politiques.

— Madame, vous serez chez vous, nous suivrons fidèlement vos ordres et tâcherons de prévenir vos désirs, dans tous les cas vous pouvez compter sur notre respectueuse affection.

Deux jours après, avec l'assentiment du roi, tout était prêt pour le départ.



XIII

Mais depuis le départ de Pierre et du comte, que s'était-il passé au château de Roque-Haulte?

Avant de faire ses adieux à son époux, la comtesse avait eu le temps de le mettre au courant de la découverte qu'elle venait de faire de l'amour mutuel de leurs enfants, et le comte avait répondu que c'était là un grand malheur, si cet amour avait déjà de profondes racines dans leurs cœurs, car jamais il ne pourrait consentir à leur union.

La raison de son refus absolu était toute simple et détruisait à tout jamais l'espérance de le voir revenir sur sa décision, car son honneur était en jeu, on n'aurait certes pas manqué de croire qu'il avait favorisé cet amour pour satisfaire son ambition, d'ailleurs, comme nous l'avons déjà vu, il rêvait un tout autre avenir de grandeur pour son pu-

pile, et n'avait en réalité qu'une seule préoccupation, celle de voir un jour son jeune seigneur marcher en tête des plus puissants chevaliers du royaume de France.

Mais il n'était pas homme à s'effrayer outre mesure, de cet amour naissant qui s'ignorait encore la veille, qui n'était même pour lui qu'un amour fraternel, il pensait que l'absence, ou l'occupation des affaires de ses comtés, feraient prendre facilement une autre direction aux sentiments de Pierre, surtout lorsqu'il serait convaincu qu'une pareille union était impossible.

Il chargea donc la comtesse d'avertir Etiennette d'une situation qu'elle comprendrait facilement, et d'arrêter son inclination alors qu'il en était temps encore.

Aussi, dès que les dernières larmes des adieux furent essuyées, la comtesse attirant sa fille auprès d'elle, lui prit la main et lui dit.

— Maintenant que nous sommes seules, après ce départ douloureux, n'as-tu rien à me confier, mon enfant?

— Que voulez-vous dire, ma mère?

— Il me semble, ma chère Etiennette, que depuis lors tes yeux paraissent fatigués par les larmes ou par l'insomnie, tu sembles triste et préoccupée, tes joues si fraîches d'habitude deviennent pâles, et parfois des rougeurs subites remplacent cette paleur? Le départ de ton père ne peut être la seule cause d'un aussi profond chagrin et Pierre...

Etiennette était de celles dont l'esprit fort ne demande qu'à marcher en pleine lumière et à aborder de front toutes les difficultés pour les résoudre. Cette contrainte lui pesait d'ailleurs, elle n'avait pas l'habitude de rien cacher à sa mère. Mais à peine ce nom était-il prononcé qu'elle se jeta dans ses bras en sanglottant.

— Eh bien! oui, mère, je l'aime!...

— Comme un frère, oui, n'est-ce pas?

— Non, ma mère, bien plus qu'un frère.

— Et lui, t'aime-t-il aussi de cette même affection ?

— C'est un trop noble cœur pour mentir, il m'a dit qu'il m'aimait et je le crois, comment m'aime-t-il ? Je l'ignore, mais j'ai foi en lui.

— Alors tu es heureuse ?

— Heureuse ! Non, car je le prévois, cette union, qui nous donnerait tant de joie, ne se fera pas, le présage ne peut mentir.

— Quel présage ?

— La plume noire du héron, qu'il m'a présentée comme un gage d'amour.

— Eh bien ! ma fille, il en est temps encore, étouffe cet amour dans ton cœur, n'attends pas qu'il y ait fait de plus grands progrès, car fille chérie, et elle la serra tendrement dans ses bras mêlant ses larmes aux siennes, car cette union ne peut avoir lieu. Ton père, malgré tout son amour pour toi, ne saurait y consentir et laisser croire que c'est le résultat d'un calcul ambitieux, son honneur en serait gravement atteint. D'ailleurs tu sais que la véritable ambition de ton père, le but qu'il poursuit avec ardeur et persévérance est d'agrandir toujours la puissance de la maison de Sauve par une haute alliance, qu'il a toujours rêvé pour Pierre.

— Oh ! ma mère, dès qu'il s'agit de l'honneur de mon père, de l'avenir de Pierre, puisque je pourrais être un obstacle à cet avenir de grandeur, je vous le jure, ma mère, l'amour que j'ai pour lui, restera enseveli au fond de mon cœur, dussé-je en mourir, et le bonheur que j'aurai en me dévouant pour lui adoucira la grandeur de mon sacrifice. Je l'aime assez, ma mère, pour puiser dans cet amour la force et le courage non pas d'éteindre, mais de renfermer en moi cette flamme qui me consumera.

— Ma pauvre enfant, espère, il faut chercher à étouffer la passion et non chercher à la faire vivre en toi, car là est le danger.

— Oublier, ma mère, oh ! non, mon sacrifice ne peut aller jusque-là.

Et maintenant que je vois clairement le chemin du devoir, ma résolution est prise, permettez-moi, ma mère, de me recueillir et d'aller prier Dieu qu'il me donne la force de l'accomplir.

— Va, mon enfant, que Dieu te fortifie et te console, et elle pressa la pauvre et courageuse Etiennette sur son cœur.



XIV

La reine se mit en route dans une litière, escortée par Pierre Bermond et le comte de Brassac. Des courriers avaient été envoyés sur tout le parcours pour préparer les relais, les haltes et les couchées, car, par suite de l'état de la reine et les chaleurs du mois de juillet, le cortège royal devait aller lentement et à petites journées.

Le voyage ainsi organisé fut charmant, sans aucune fatigue, on causait, on riait ; Pierre avec son esprit vif et enjoué, enchantait de plus en plus la reine, qui semblait avoir laissé au camp du roi ses préoccupations politiques.

Enfin le soir du troisième jour on arriva au château de Roque-Haulte, le site était grandiose et sévère, le soleil s'abaissait vers les montagnes des Cévennes, en projetant ses dernières lueurs sur les hautes tours du manoir, qui

paraissait, lui aussi radieux, de voir entrer sa noble souveraine dans ses murs.

Pierre et le comte de Brassac avaient rapidement pris les devants, et quand la litière de la reine parut sur le seuil, le pont-levis s'abaissa, la garnison du château était sous les armes, et les trompettes sonnèrent, aussitôt l'étendard royal fleurdelysé fut hissé au sommet des tours.

Dans la cour d'honneur, Pierre, le comte, la comtesse et Etiennette, attendaient leur souveraine, Pierre lui offrit la main pour l'aider à descendre de sa litière et humblement, genou en terre, il lui remit les clefs du château ; alors les trompettes sonnèrent, les étendards, les oriflammes s'agitèrent et les écuyers crièrent à diverses reprises : « Montjoie et Saint-Denis, pour Messsire le Roi Louis VIII. » Telles étaient les formalités de la prise de possession de toutes seigneuries, qui devaient avoir lieu à la suite de l'hommage-lige du fief. Dès lors la reine était chez elle, pouvant user de tous les droits qui y étaient attachés, et maîtresse absolue elle devait même y exercer tous actes de justice.

Mais Blanche n'était nullement jalouse de réclamer ses privilèges seigneuriaux, elle comptait passer le temps de sa délivrance auprès d'amis fidèles et dévoués, pour jouir du repos dans le calme de la retraite, et elle répondit à Pierre Bermond :

— Relevez-vous cher et féal sujet, reprenez ces clefs, je ne veux être ici ni reine ni maîtresse, je veux vivre au milieu de vous comme un hôte et vous rendre amitié pour amitié, et s'avançant vers la comtesse :

— Embrassez-moi, madame, j'ose espérer que vous partagerez avec le comte les sentiments d'affection qu'il m'a déjà vouée et dont je lui suis bien reconnaissante.

Et vous, ma chère enfant, ne m'embrasserez-vous pas aussi, et se tournant vers le comte : Mais elle est charmante votre fille, savez-vous ?

Etiennette confuse n'osait répondre à la reine, qui

s'adressant à Pierre ajouta : Et maintenant, seigneur baron de Sauve : Vous êtes chez vous comme devant, la reine de France n'est plus que votre hôte et se confie à votre loyauté ; les formalités de prise de possession de vos comtés sont terminées, faites ouvrir les portes et hisser votre oriflamme sur votre donjon.

Cette cérémonie, quoique relativement courte, avait fatigué la reine, et après une légère collation elle se retira dans ses appartements.

Le lendemain elle ne put se dispenser de recevoir les principaux seigneurs vassaux du baron de Sauve ; c'étaient les sires de Vibrac, de Puech-Reddon, de l'Ogrian, de Florian, de Fressac, de Mirabel, Raymond Bernard comte de Durfort, le prieur de l'Abbaye de Tornac, et tant d'autres venus des cités d'Anduze, d'Alais et de Sommières.

La reine Blanche était belle, aimable, séduisante, elle eut un mot charmant pour chacun d'eux, et ils s'en retournèrent enchantés de l'accueil qu'ils venaient de recevoir de leur gracieuse souveraine.

Pierre Bermond saisit cette occasion pour recevoir magnifiquement les nombreux et fidèles seigneurs de ses comtés, et les traita pendant deux jours royalement. Une grande chasse eut lieu en leur honneur, et la reine reposée des fatigues de la route, malgré son état, voulut y assister, on fut voler un héron dans la plaine, la pauvre Etiennette toute à ses souvenirs ne quitta pas sa mère et sa souveraine, elle rentra tristement et fit ce soir-là, de plus grands efforts encore pour paraître gaie et enjouée.

XV

La comtesse était pleine d'attention pour la reine, Etiennette, simple et charmante, avait su tout d'abord conquérir son amitié ; les journées se passaient dans une douce intimité, Pierre et le comte étaient empressés à prévoir et à satisfaire les moindres désirs de leur souveraine, ils organisaient des promenades dans les environs, souvent pleines d'agréables surprises, on allait collationner sur les rives boisées de la rivière du Vidourle ; le plus souvent on s'enfonçait dans les bois, on suivait le petit ruisseau de Crieulon, on remontait son cours jusqu'à une fontaine qui sortait des grands rochers de la montagne, dont les abords recouverts d'un épais tapis de mousse et de gazon formaient une véritable oasis, on l'appelait la fontaine de la Verrerie, à cause de la limpidité et la transparence de ses eaux, on

s'asseyait simplement sur l'herbe sans plus de façon, on causait, on riait, on collationnait, et la reine y paraissait contente et heureuse.

Le ruisseau était difficile à franchir, surtout pour la reine qui s'alourdissait chaque jour, Pierre y fit construire un petit pont et ce fut une surprise et une attention dont elle lui sut gré. Ce petit pont, qui existe encore aujourd'hui, a gardé jusqu'à ce jour le nom de Pont-de-la-Reine.

D'autres fois, c'étaient des courses lointaines,que les longues journées de la saison permettaient de faire.

Malgré sa grossesse avancée, la reine était infatigable, elle aimait à visiter cette belle contrée des Cévennes et ne cessait d'admirer cette pittoresque nature, ces verdoyantes prairies qui encadraient de hautes montagnes couvertes de yeuses et surtout de châtaigners, ces limpides eaux qui tombaient en cascades du haut des rochers de granit et animaient par leur murmure ces grandioses solitudes.

Aussi plus d'une fois s'arrêtait-elle dans quelque château pour laisser tomber la chaleur du jour et, captivée par l'accueil qu'elle y recevait, elle s'y attardait et rentrait à Roque-Haulte par une belle nuit éclairée par un ciel pur, radieux, couvert d'étoiles scintillantes, distançant souvent son escorte, pour s'entretenir avec le comte de Brassac des affaires politiques, dont elle ne se désintéressait jamais, même au milieu de ses plaisirs.

Un jour, où l'air était plus embrasé que de coutume, dans une excursion lointaine, le cortège royal fut surpris par un de ces terribles orages, assez fréquents dans cettre contrée montagneuse, le château de Fressac, non loin de Durfort, était heureusement à petite distance, et la reine put y trouver un abri.

Le sire de Fressac fut heureux de l'honneur que lui faisait la reine en lui demandant l'hospitalité, et en consentant à passer la nuit sous son toit seigneurial.

Cette visite, dont le châtelain se trouva si grandement

honoré, fut un souvenir précieux qu'il voulut perpétuer, et aujourd'hui même, après la destruction du dit château, la légende a survécu et, augmentée et dramatisée, plane encore sur ses ruines solitaires.

Le sire de Mirabel, beau-frère de Pierre Bermond, avait été des premiers parmi les seigneurs qui étaient venus présenter leurs hommages à la reine pendant son séjour à Roque-Haulte, et la reine qui tenait à explorer la partie des Cévennes où se trouvait le château de Mirabel, admirablement placé sur un monticule qui s'élève au-dessus du village de Pompignan, et porte le nom de Mont Saint-Jean, lui avait manisfesté le désir de le visiter.

Le terroir de Pompignan sépare les Cévennes des plateaux calcaires qu'on appelle Causses, sur lesquels se trouvent des pâturages où l'on pratique l'élevage des bestiaux, c'est un pays pauvre, où, par suite de son élévation, le climat est excessivement rigoureux; la reine qui aimait à voir et à s'instruire, voulut faire une excursion dans cette contrée, et le comte de Mirabel eut l'honneur de la recevoir dans son château.

La venue de la reine de France dans ces diverses localités, causait un grand émoi, la curiosité de ces rustiques populations était surexcitée au plus haut point. Chacun voulait la voir, mais comme elle s'arrêtait rarement dans ses excursions, quand les curieux arrivaient, elle était le plus souvent repartie, laissant par ses libéralités des traces certaines de son passage; ces apparitions si rapides, son arrivée si inattendue, son départ si prompt, souvent nuitamment accompli, frappaient l'imagination de ces populations ignorantes et superstitieuses et on comprend combien ces souvenirs ont pu donner lieu à nombre de légendes, qui sont encore racontées sous le manteau de la cheminée cévenole, pendant les longues veillées d'hiver.

Le temps, ainsi partagé entre le travail du matin avec le comte de Brassac, les promenades de l'après-midi et les

excursions lointaines, s'écoulait rapidement, la reine s'intéressait à tout ce qu'elle voyait, elle aimait à s'instruire des mœurs du pays, de la situation des vassaux ét des cerfs; quand elle rencontrait un pauvre bûcheron, elle le faisait causer, s'amusait de ses reparties naïves et le bonhomme était loin de reconnaître dans cette simplicité, cette affabilité, la reine de France, mais en le quittant elle lui laissait toujours un témoignage de sa bonté et le bûcheron,d'abord ébahi de la générosité de cette belle dame, reconnaissait alors la reine et s'en retournait chez lui troublé et confus, mais le cœur plein de reconnaissance et d'amour pour elle.

Pendant que Blanche se laissait aller à cette vie nouvelle et pleine de charmes, elle ne négligeait pas les affaires sérieuses, et son esprit, toujours en éveil, suivait les évènements qui s'accomplissaient et auxquels, quoique éloignée, elle ne restait pas étrangère.

Toujours calme et souriante en apparence, heureuse en réalité, elle ne pouvait se rassasier de contempler cette belle nature, de respirer à pleins poumons cet air pur et vivifiant des Cévennes, de jouir de cette liberté qu'elle n'avait pas connue jusque-là, et quoiqu'elle ne fut point portée à la poésie, par tempérament, la partie délicate et passionnée de son âme trouvait un bien-être et un contentement infinis dans cette émanation de la nature, dont elle ne se rendait pas compte.

L'époque de la délivrance approchait, les nouvelles qu'elle recevait du roi étaient loin d'être satisfaisantes, le siège n'avançait pas, on se préparait à tenter un dernier assaut, pour mettre un terme à un retard qui compremettait le succès de la croisade.

Le comte de Brassac recevait les messagers qui se succédaient sans cesse et les introduisait chez la reine, il rompait sous son ordre les sceaux, lui donnait lecture des dépêches et écrivait sous sa dictée les réponses.

XVI

Mais nous devons faire un retour en arrière et revenir à l'arrivée de Pierre au château de Roque-Haulte.

Son cœur bondissait dans sa poitrine d'amour et d'impatience de revoir Etiennette. Après avoir embrassé affectueusement sa mère adoptive, il prit la main de sa bien-aimée, mais cette main resta glacée dans la sienne, son regard qui plongea dans le sien n'y rencontra que celui d'nue sœur, l'amante n'existait plus, et au froid qui lui montait au cœur, il pressentit un malheur.

Une explication était nécessaire et l'intention de la jeune fille n'était pas de s'y dérober, c'était une triste épreuve qui l'attendait, elle l'aborda avec un grand courage, et dès qu'ils furent seuls elle lui dit sans hésitation;

— Mon accueil, Pierre, vous a paru froid et réservé, mais je dois être franche avec vous, depuis notre séparation, j'ai beaucoup réfléchi, mon plus doux espoir eût été de devenir votre femme, vous n'en doutez pas, n'est-ce pas? Votre amour eût été pour moi le suprême bonheur de ma vie !

— Eh! bien, dit Pierre tremblant, qu'est-il donc survenu, quel obstacle imprévu a pu en si peu de temps renverser nos rêves d'espérance?

— Vous venez de le dire, ce céleste bonheur ne pouvait être en effet qu'un rêve, car j'avais oublié que vous devez avoir une plus haute ambition.

— Comment! Et vous avez pu croire un seul instant Etiennette, qu'une pensée ambitieuse pourrait altérer mon amour; ma seule, mon unique ambition est de vous rendre heureuse, de vous aimer, de vous chérir, que m'importe le reste.

— Pierre, vous ne parlez pas en homme qui, dans la position élevée où il se trouve, a de graves obligations à remplir, non pas pour satisfaire une personnelle et mesquine ambition, mais parce qu'il est le seigneur de plusieurs comtés, et qu'en augmentant sa puissance, il travaille au bien-être, à la prospérité des peuples qu'il a reçu la mission de gouverner.

— Mais pour vous, j'abandonnerais tout.

— Et voilà précisément ce que je dois empêcher, c'est à moi, à vous montrer le chemin du devoir et je ne puis être un obstacle dans l'avenir qui vous est réservé.

— Mais vous ne m'aimez donc plus, vous qui pouvez ainsi raisonner froidement les conséquences de notre amour.

— C'est parce que je vous aime, Pierre, que je vous parle ainsi, prête à me sacrifier pour vous, car la mort serait la bienvenue, si elle pouvait ajouter encore à votre grandeur. Pierre, mon ami, rendez-moi votre amour d'autrefois, aimons-nous comme frère et sœur.

— Est-ce que cela est possible, Etiennette? Cet amour fraternel ne peut pas nous suffire aujourd'hui ; comme moi vous avez senti battre votre cœur comme il ne battait pas alors; votre pensée a pris une autre direction, notre horizon s'est agrandi, et aux sentiments d'une amitié calme et douce, a succédé une fièvre qui brûle, une tempête qui gronde, et vous perdre en ce moment serait pire que le désespoir, ce serait la mort.

— Mon ami, mon frère, écoutez-moi, par pitié, n'affaiblissez pas mon courage, car, croyez-le bien, pour vous parler ainsi, il faut que ma résolution soit irrévocablement prise, et pour qu'il en soit ainsi, il faut de puissantes raisons.

— Et quelles sont donc ces raisons ?

— Avez-vous pu espérer, Pierre, que mon père put jamais donner son consentement à une union qui ferait obstacle à l'avenir de grandeur qu'il a toujours rêvé pour vous ? Mais ne comprenez-vous pas qu'il serait accusé d'avoir voulu jeter sa fille dans vos bras pour satisfaire son ambition personnelle, et que cette accusation ainsi justifiée par notre union, serait une tâche à son honneur.

— Mon Dieu, mon Dieu, dit Pierre, tout est donc perdu, puisque l'honneur de votre père se dresse entre nous deux.

— Vous voyez bien, mon ami, qu'un obstacle infranchissable nous sépare à jamais, et que ne pouvant pas m'élever jusqu'à vous, je ne dois pas vous faire descendre jusqu'à moi.

— Mais que faire, mon Dieu! que faire, s'écria Pierre, en proie au plus profond désespoir, car le gouffre qui s'ouvrait devant lui lui paraissait insondable.

— Notre conduite, mon ami, est toute tracée, et si je vous parle avec calme, c'est que depuis que j'ai compris notre situation je n'ai pendant mes longues nuits sans sommeil, pu trouver qu'une solution.

— Oh! parlez, et quelque terrible qu'elle soit, je m'y confor-

merai, car mon courage ne peut être moindre que le vôtre, et je dois agir en homme, et en homme loyal et reconnaissant, votre père est mon père et je ne l'oublierai jamais.

— Eh! bien, Pierre, c'est là qu'est peut-être le salut pour nous, mais en tous cas, c'est là qu'est le devoir. Nous devons étouffer notre passion réciproque et ne nous rappeler que de notre affection de frère et de sœur.

— Mais ce sacrifice est au-dessus de mes forces !

— Je vous en donnerai l'exemple mon ami, et si je me sentais faillir, si je voyais que vous ne pouvez aussi maîtriser cette fatale passion, eh! bien, j'irais m'ensevelir au fond d'un cloître, et je l'eusse fait déjà, si ce n'était ma pauvre mère qui ne survivrait pas à cette séparation. Ainsi Pierre, ajouta-t-elle en essayant de sourire, donnez-moi votre main, voyez, la mienne ne tremble pas, c'est celle d'une sœur, et promettez-moi de m'aimer comme un frère.

— Eh! bien, dit Pierre avec un grand effort, je vous promets, Etiennette, de ne voir en vous qu'une sœur — et j'attendrai !...

— Attendre quoi ?

— Que nous soyons libres tous deux.

— Et il sortit, le désespoir dans le cœur.

Etiennette tomba sur un siège, ses forces l'abandonnaient.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle en sanglottant, soutiens-moi dans ma douleur, et si cet amour doit rester dans mon cœur et le brûler, si je dois en mourir, au moins qu'il ignore ma souffrance.

A partir de ce moment tous ses efforts tendirent à cacher sa désespérance, à paraître gaie et enjouée, au point que la comtesse en parut toute heureuse et que la reine, si perspicace, ne se douta de rien.

XVII

Le comte de Brassac devançant l'heure où il avait l'habitude d'entrer chez la reine pour travailler avec elle, se fit annoncer ; il était radieux.

— Bonne nouvelle, madame, s'écria-t-il, bonne nouvelle. Avignon est pris et voici la dépêche qu'un courrier vous apporte du camp des croisés.

La reine enleva rapidement le sceau royal, la lettre affirmait, en effet, le succès, elle était écrite de la main du roi, et voici quels en étaient les termes :

« Madame,

» Ce message est daté d'Avignon où nous sommes enfin entré. Nous avons pressé si vivement les attaques, que les assiégés réduits aux dernières extrémités, se sont enfin rendus à composition, les fossés ont été comblés,

les murailles démolies et nous avons abattu les nombreux hôtels de la noblesse qui étaient autant de forteresses intérieures.

» Ce siège nous a coûté plus de vingt mille français, dont deux cents chevaliers portant bannières. Ainsi Guy, comte de Saint-Pol et l'évêque de Limoges ; mais par sa longueur il a découragé une partie des croisés qui parlent de se retirer et de quitter l'armée dès que le quarantième jour de leur engagement sera expiré..... Le feront-ils ? Je l'ignore encore, mais dussé-je rester seul, je ne reculerai pas d'un pouce et cette défection ne me découragera pas davantage que la résistance d'Avignon que j'ai surmontée et que les chaleurs excessives d'un climat brûlant que j'ai supportées jusqu'ici.

» Ces nouvelles réjouiront votre cœur de reine, madame, et espère bientôt vous revoir bien portante et remise de vos couches. Que Dieu vous garde, madame, de toute crainte, maladie ou malifice. »

» LOUIS ».

— Eh ! bien ! comte, que vous dirais-je : rien n'arrêtera le roi, il marche et marche toujours, sans savoir ce qu'il veut et où il va. Sa politique est toujours à la pointe de son épée.

Le siège d'Avignon avait coûté, en effet, plus de vingt mille soldats, et fait perdre un temps précieux qui devait arrêter les succès de la croisade. La chaleur exceptionnelle au plus fort de l'été engendra des maladies contagieuses, les munitions et les engins de siège manquaient, la discorde était au camp, le roi et le légat de pape étaient impatients d'en finir. Les assiégés se défendaient héroïquement, ils surprirent un jour les français à table, envahirent le camp et leur tuèrent deux mille hommes ; une autre fois ce fut un pont qui s'écroula et trois mille soldats trouvèrent la mort dans le Rhône.

— Voici, madame, une seconde dépêche, elle est du pape Honorius.

— Ouvrez-la vous-même, comte, voyons ce qu'il dit enfin.

« Très chère reine en Jésus-Christ,

» Les raisons que vous me mandez m'ont profondément touché et éclairé, la croisade doit durer quarante jours, mais les croisés sont découragés, la maladie décime les troupes sous l'empire d'une chaleur torride et aucun chevalier ne voudra prendre un autre engagement. J'exhorte donc le roi, votre auguste époux, à recevoir Raymond à repentance, comme je suis disposé à le faire, et à prendre ses garanties selon les moyens que vous m'indiquez et que j'approuve fort, afin d'assurer à cette province du Languedoc une paix solide et durable. Que Dieu vous ait en sa sainte garde, madame, et recevez ma bénédiction apostolique.

» Honorius. »

— Très bien, mais je connais trop le roi, pour espérer qu'il consente à revenir sur ses pas. Est-ce là tout ?

— Non, madame, voici un dernier message, il est aux armes du comte de Toulouse.

— La journée est bonne, comte, voyons ce que dit notre beau cousin Raymond ?

« Madame la reine,

» Votre très humble et très dévoué serviteur et féal accepte vos conditions et se tient prêt à les ratifier dans leur ensemble et détails. Prions donc votre majesté d'être auprès du sire roi, l'interprète de mes dispositions à une pacification, consentant à lui donner les gages de sa durée et de ma sincère soumission, par le mariage de mon neveu Pierre Bermond avec ma fille bien-aimée. »

— Très bien, s'écria la reine joyeuse, vous voyez messire comte que nous approchons du terme de nos négociations. — Veuillez donc, je vous prie, écrire au roi mon époux la réponse que je vais vous dicter.

Le comte prit la plume et attendit :

« Sire roi et tendre époux,

» Je veux avant tout vous exprimer la joie que m'inspire votre nouveau et grand succès de la prise d'Avignon, et en même temps vous faire part des dispositions dans lesquelles sont vos alliés et vos adversaires.

» Le Saint-Père, le pape Honorius, me fait savoir que la croisade touche à son terme, que l'engagement de quarante jours pris par les chevaliers ne sera pas renouvelé, qu'ils se préparent même à quitter le camp et que vous allez être abandonné à vos propres forces.

» D'un autre côté j'apprends de source certaine que Raymond VII ne demande qu'à être reçu à repentance et à signer une paix pour la durée de laquelle il offre de donner des gages.

» Par l'union de sa fille à Pierre Bermond, il anéantit cette menace, toujours suspendue sur sa tête, d'une déchéance en faveur de l'héritier légitime du comté de Toulouse.

» Et la paix renaîtra dans le Languedoc où vous aurez un vassal soumis et fidèle.

» Vous me dîtes que rien ne vous découragera, et que vous continuerez cette guerre seul et contre tous, s'il le faut ; mais veuillez en examiner les conséquences, dont la principale est que, dès que Raymond n'aura plus devant lui et contre lui, l'Eglise, lorsque, lassé de cette accusation d'hérésie, il aura à lutter contre vous pour une cause de nationalité et de conquête, tout le Languedoc sera avec lui, la guerre reprendra plus acharnée que jamais entre le Nord et le Midi, c'est-à-dire entre deux races, deux civilisations

6

et deux langues différentes, Raymond retrouvera donc des forces et des chances plus grandes, ses alliés reprendront courage et leur nombre s'accroîtra. Mais si, malgré cela, par votre courage vous étiez vainqueur, il faudrait de bien longues années pour soumettre ces fières populations à une domination qu'elles considèreraient comme étrangère.

» Et d'un autre côté, vous avez une noble mission à accomplir. Mieux vaut chasser les Anglais du royaume de France que de faire la guerre à ceux qui ne demandent qu'à être vos sujets, sous le comte Raymond, votre vassal.

» Sur ce, que Dieu garde et éclaire mon Seigneur et maître.

» Blanche de Castille,

» Reine de France. »



XVIII

Dès que le comte fut sorti, la reine fit prier Pierre de passer chez elle, et quelques minutes après il entrait et baisait la main que lui tendait sa gracieuse souveraine.

— Bonjour, Pierre, lui dit-elle amicalement, j'ai à vous entretenir aujourd'hui d'affaires graves, mais rassurez-vous, et ne prenez pas d'abord cet air sérieux qui sied mal à votre jeune et beau visage, car il s'agit de vous marier.

— Me marier, madame !

Et le sourire qui effleurait ses lèvres s'évanouit à cette conclusion inattendue.

— Ce mot de mariage vous effrayerait-il ?

— Je vous l'avoue, madame, j'étais si loin de penser qu'il put être question de mariage et que votre Majesté eùt

la bonté de s'en préoccuper pour moi, que je n'ai pu réprimer un mouvement. . .

— D'étonnement, ajouta la reine, voyant Pierre embarrassé de trouver une expression qui rendit fidèlement sa pensée. Allons, écoutez-moi, mon ami, et puisque ce mot éveille en vous quelque surprise, n'y étant pas préparé et vous trouvant peut-être bien jeune encore, nous allons causer sérieusement.

— Je vous écoute respectueusement, madame, répondit Pierre, qui devenait de plus en plus préoccupé de l'ouverture que la reine allait lui faire.

— Le mariage est souvent, continua la reine, une affaire politique, son but peut être un agrandissement de patrimoine, de puissance et d'hônneur.

— Mais, madame, je ne suis pas ambitieux et, satisfait du rang que j'occupe, je n'aspire pas à m'élever davantage.

— Vous vous trompez, Pierre, vous êtes jeune, de haute lignée, vous devez monter encore et devenir par une grande alliance, le gage de paix qui assurera la prospérité du Languedoc.

Le pape Honorius va mettre fin à la croisade et Raymond sera relevé du crime d'hérésie ; le roi de France acceptera les conditions de paix déjà offertes par Raymond et par la signature de votre contrat avec Jeanne sa fille, la paix et une paix durable, sera proclamée.

Ce sera un grand titre de gloire pour vous, mon jeune chevalier, d'avoir joué un rôle si important.

— Mais, madame, la fille du comte est encore trop jeune pour pouvoir être mariée.

— Comment, trop jeune, et vous oubliez qu'il n'est point d'âge, quand il s'agit d'un mariage politique qui doit surtout amener un si grand résultat, vous oubliez que je n'avais que quatorze ans lorsque je fus mariée au roi de France qui n'en avait que treize ; et, si d'autres exemples

étaient nécessaires pour vous décider, ils ne me manqueraient pas.

— Madame, dit Pierre, là n'est pas la raison que je pourrais vous opposer, mais je dois vous le dire avec tout le respect qui est dû à ma souveraine et avec le profond regret de ne pouvoir seconder ses vues et reconnaître sa bienveillance et son affection pour moi, *j'ai fait un serment et ce serment est de ne pas me marier.*

— Serment de jeune homme, dit la reine en souriant, qui ne peut être sérieux.

— Serment solennel, madame, et que je tiendrai.

— Vous oubliez que vous devez à vos comtés, un héritier.

— Dieu y pourvoira, madame.

— Allons Pierre, vous y réfléchirez, car, si pour vous ce mariage est un sacrifice, il n'est rien, je le sais, que vous ne fassiez pour accomplir un devoir.

— Aucune puissance, madame, ne pourrait actuellement me faire manquer à ma parole de chevalier.

— Actuellement, avez-vous dit ; mais plus tard ?

— Je ne sais madame, car l'avenir n'est pas à nous.

— Vous êtes jeune, mon enfant, et tout passe à votre âge. Nous tâcherons d'attendre... ajouta-t-elle en contenant un vif mouvement de dépit, car la reine n'aimait pas à être contrariée dans ses combinaisons politiques.

Le comte fut annoncé, c'était l'heure à laquelle il venait travailler avec la reine et Pierre sortit.

— Vous ne savez pas, comte, l'obstacle imprévu qui vient retarder nos projets ; Pierre refuse de se marier.

— Même avec sa cousine Jeanne de Toulouse ?

— Même avec elle, il est trop jeune encore paraît-il, pour avoir de l'ambition et pour consentir à une alliance politique, et puis, dit-il : J'ai fait un serment ! Quelque amourette, sans doute, qui passera certainement, mais ce retard peut tout compromettre.

— Le comte avait pâli à ce mot de serment, depuis son retour, il avait observé les deux jeunes gens et il avait été rassuré, il était resté convaincu que devant l'impossibilité de cette union, la raison avait pris le dessus sur un amour qui ne pouvait encore avoir de profondes racines.

— Mais vous devez savoir, comte, ce qu'il peut y avoir de sérieux dans cette violente passion, et si celle qui a su la lui inspirer, a de tels attraits qu'elle puisse être durable.

— Madame, cette passion que je croyais éteinte, je le vois bien par la réponse que Pierre vient de faire à votre Majesté, vit encore dans toute sa force, dans son cœur, et cet amour est d'autant plus dangereux qu'il est sans espoir.

— Mais alors ceci devient plus grave que je ne l'avais d'abord pensé. Quel est donc l'objet de cet amour ?

— Celle qu'il aime, madame, c'est ma fille!

— Etiennette, mais en êtes-vous bien sûr ? Je n'ai rien vu en eux qui put me donner le moindre soupçon, et cependant je les ai beaucoup observés, ils sont vos enfants et se considèrent comme frère et sœur.

— Hélas! madame, c'est là ce qui a été la cause de mon fatal aveuglement, ils ont grandi ensemble, j'aurais dû prévoir qu'un jour viendrait où cet amour fraternel qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, se transformerait fatalement en une violente passion, et vous m'en voyez cruellement puni, car je ne puis à cet égard conserver aucune illusion, je connais assez Etiennette, un tel amour renfermé dans son cœur, la conduira sûrement au tombeau, car elle aime assez Pierre pour ne pas vouloir être un obstacle au brillant avenir qui lui est réservé, et d'ailleurs, elle a compris que l'honneur de son père s'y trouvait engagé.

— Et vous croyez que rien ne pourra faire revenir Pierre sur sa résolution, pas même le refus absolu d'Etiennette ?

— Madame, il est encore un moyen, que mieux que personne vous pouvez faire réussir.

— Lequel, parlez, comte.

— Pierre est jeune, l'absence affaiblirait peut-être le sentiment qu'il éprouve, et vous pourriez l'emmener à la cour de France, d'ailleurs sa présence ici n'est plus possible.

— Vous avez raison, comte, et dans quelques mois, au milieu des distractions qu'il y trouvera et des occupations que nous lui donnerons, nous réussirons certainement à détourner le cours de ses pensées, d'ailleurs on oublie vite à la Cour.

— Merci, madame, car pendant que vous le retiendrez, loin de celle qu'il aime, nous veillerons ici sur notre pauvre enfant et tâcherons de guérir son pauvre cœur ulcéré. Et maintenant, madame, je vais avoir avec Pierre un dernier entretien sur ce pénible sujet, afin de sonder la profondeur de sa blessure et de savoir si nous devons espérer une facile et prochaine guérison.

— Il salua profondément la reine et sortit.



XIX

— Mon cher enfant, dit le comte de Brassac à Pierre, dès qu'il l'eût rejoint, la reine vient de me faire part de votre refus d'entrer dans les projets qu'elle avait conçus par amitié pour vous, et dans lesquels elle vous réservait le rôle glorieux de pacificateur de ce pauvre Languedoc, que nous aimons tant.

— La reine est trop bonne pour moi, mon père, et je lui en suis profondément reconnaissant, mais je suis indigne de ses bontés.

— Vous lui avez répondu que vous ne pouviez accepter cette union, parce que vous aviez fait un serment ?

— Oh ! ne m'interrogez pas, mon père, car je ne pourrais vous répondre, mon cœur n'est pas libre et je ne me marierai pas.

— Mon fils, j'ai pénétré votre secret, vous aimez Etiennette et Etiennette vous aime !... Malheureux enfant, malheureux père !... j'aurais dû savoir qu'un jour, vos deux cœurs unis par l'amitié fraternelle, exigeraient un sentiment plus tendre, que l'amour serait d'autant plus violent qu'il se serait infiltré dans vos âmes goutte à goutte, lentement, sûrement, à votre insu, et j'avais oublié en vous confondant dans un même amour que le même sang ne coulait pas dans vos veines.

— Oh! pardonnez-moi, mon père, de vous avoir causé cette douleur, car Etiennette et moi ignorions de quel nom il fallait appeler l'amitié qui nous unissait.

— Je ne vous accuse pas, Pierre, je vous sais trop loyal, pour avoir cherché à faire naître dans le cœur de votre chère sœur une passion qui la tuera, car vous le savez comme elle, cette union est impossible, et je viens vous demander de chercher d'étouffer cette fatale flamme et de faire de votre côté ce que, j'en ai la certitude, fera la fille du comte de Brassac, ce sacrifice dût-il la conduire au tombeau.

— Oh oui, mon père, je le sais, c'est un mal dont on meurt; mais vous promettre d'oublier..... je ne le puis, ce que vous me demandez est au-dessus de mes forces... je puis mourir, mais non oublier... Et ses sanglots étouffèrent sa voix.

— Cher et malheureux enfant, vous ne pouvez douter que cet amour réciproque eût fait ma joie, votre union, le bonheur de mes dernières années, mais quand l'honneur commande, il faut obéir, et votre père lui-même qui nous voit et nous entend, m'accuserait aussi d'avoir voulu abuser de votre jeunesse pour satisfaire mon ambition personnelle.

— Vous avez eu toujours pour moi la plus vive affection, celle d'un tendre père, vous en êtes aujourd'hui bien mal récompensé, et c'est là ce qui cause mon désespoir,

s'il ne fallait que mourir pour vous prouver ma reconnaissance et racheter tout ce que je vous dois, ma mort me paraitraît douce et serait la bienvenue, mais oublier comme vous me le demandez, je ne le puis, me faire oublier est plus facile peut-être, et j'emploierai toutes mes forces à atteindre ce résultat, je partirai, j'irai aussi loin que possible, en Terre-Sainte combattre les infidèles et je tâcherai d'y trouver une mort glorieuse, mais vous, mon père, veillez sur elle... obtenez mon pardon de la reine, s'il est possible, et dites-lui que je ne demande qu'à la servir de loin ou de près et à mourir pour elle.



XX

Enfin par un beau jour d'été, alors qu'après une longue promenade dans la plaine il fallait remonter au château, la reine se sentit fatiguée.

On la transporta dans une petite maison de bûcheron, la seule qui fut loin à la ronde, située dans un lieu nommé Paparel et là elle mit au monde son onzième enfant, c'était une fille qui reçut le nom d'Isabelle et qui mourut à l'âge de 30 ans, comme une sainte.

Quelques jours après, on put transporter la reine au château et en souvenir du bon accueil qu'elle avait reçu elle fit largesse au pauvre bûcheron, qui se trouva ennobli par le seul fait d'avoir donné l'hospitalité à une reine de France ; malheureusement les événements qui suivirent le laissèrent dans l'oubli et aucun fief ne lui fut attribué. Ses

descendants qui habitent encore cette maison agrandie, où ils vivent dans une modeste aisance du travail de leurs bras.

La reine fut bientôt remise, elle suivait pas à pas les événements qui se produisaient à la suite du siège d'Avignon, les nouvelles faisaient prévoir l'orage qui allait bientôt éclater. Et malgré la soumission de Nimes, d'Arles, de Tarascon, de St-Gilles, Orange et Carcassonne, l'armée ne pouvait arriver à temps devant Toulouse pour en faire le siège avant l'hiver qui approchait.

Enfin un messager arriva, et, selon son habitude, le comte apporta les dépêches à la reine. Voici quel était le résumé des différentes lettres qui venaient d'Avignon où le roi était encore.

Le pape Honorius, comme il en avait écrit à la reine, en présence de la désunion qui régnait parmi les croisés, avait averti le roi de la fin prochaine de la croisade, et le roi lui avait fièrement répondu que, puisqu'il en était ainsi, il saurait bien faire ses affaires lui-même. En présence de cette déclaration, le but de la guerre était nettement défini et la foi qui avait animé les acteurs de la croisade ne pouvait être la même en présence d'une guerre qui, en réalité, n'était plus qu'une guerre de conquête.

Thibaut, comte de Champagne, avait donné le premier l'exemple de la défection et quitté l'armée malgré les ordres du roi. D'un caractère léger, turbulent et frondeur. il était allé se joindre à un groupe de seigneurs qui venaient d'organiser une ligue contre la royauté.

Le roi en recevant cette nouvelle, fortement irrité de cette rébellion du comte de Champagne, livré à lui-même, privé des conseils de la reine, malade et dégoûté, s'était mis en route pour aller faire face à cette ligue, laissant à Humbert de Beaulieu, le commandement de l'armée considérablement affaiblie, avec l'ordre de marcher sur Toulouse.

Par ce même courrier, la reine était prévenue de la formation de cette ligue, dont le comte de Champagne devait être le chef, mais connaissant son caractère mobile et l'influence qu'elle avait toujours eue sur lui, elle ne vit là rien de dangereux et même elle pensa que ce pouvait être une heureuse diversion qui arrêterait le roi dans cette fatale et inutile campagne qui avait pour but inavoué, mais réel, la conquête du Languedoc.

Ce ne fut donc pas sans une secrète joie, qu'elle vit le roi quitter l'armée, mais ces évènements devaient nécessairement retarder le traité qu'elle comptait faire accepter au comte de Toulouse, et il fallait attendre un succès d'Humbert de Beaulieu pour reprendre les négociations.

Ce retard dans l'exécution de ce projet, lui donnait d'ailleurs le temps de vaincre la résistance de Pierre, qu'elle comptait emmener à Paris pour l'éloigner d'Etiennette, espérant bien qu'au milieu des distractions de la cour il oublierait vite un amour qui ne pouvait avoir encore laissé de profondes traces dans son cœur.



XXI

Quelques jours se passèrent dans une fièvreuse attente, les messagers étaient plus rares, mais néanmoins le roi ne pouvait tarder à arriver à Paris.

Au milieu d'une nuit obscure un grand tumulte se produisit dans le château, une troupe de cavaliers sonnant du cor, demandaient à entrer au nom, du roi.

La garnison fut bientôt sur pied, et le comte, réveillé en sursaut, fit reconnaître les arrivants, avec toutes les précautions usitées à cette époque.

Un chevalier fut introduit, c'était le sire de Sancère qui apportait en toute hâte un message pour la reine, et ce message annonçait la mort du roi ! Il avait mission d'escorter la reine dont le retour était urgent, en présence de

la ligue qui s'organisait et à laquelle cet évènement aussi tragique qu'imprévu, allait donner une grande force.

Le comte de Brassac ne savait comment réveiller Sa Majesté pour lui apprendre un si grand malheur, cependant il fallait agir promptement; il se présenta donc à l'appartement de sa souveraine et la fit réveiller par une de ses femmes.

La reine reçut la fatale nouvelle avec un grand courage, mais pensant à son fils qui était à Paris, aux dangers qu'il pouvait courir, elle ordonna le départ immédiat.

Dès que le sire de Sancère fut introduit, elle descella le message, qu'il lui remit et le parcourant rapidement :

— La volonté de Dieu soit faite ! s'écria-t-elle, en levant les yeux au ciel, et qu'il protège mon fils !

Et maintenant messire, la femme n'existe plus, c'est la reine forte et courageuse qui est devant vous, la reine qui connaît ses devoirs et sa responsabilité, la reine qui veut et doit tout savoir, parlez donc et ne me cachez rien de cette mort subite, imprévue.

— Le roi, madame, était souffrant lors de son départ d'Avignon, mais il avait hâte de dissoudre cette ligue avant qu'elle ne fût complétement organisée, et malgré cela il voulut se mettre immédiatement en route.

Mais à son arrivée à Montpensier, en Auvergne, tremblant la fièvre, il ne pût aller plus loin, et malgré tous les secours qui lui furent donnés, il expira dans nos bras.

— Et quels étaient les seigneurs qui l'accompagnaient ?

— Messeigneurs les archevêques de Bourges et de Sens, les évêques de Noyon et de Chartres, le comte de Boulogne son frère, Gauthier d'Avène comte de Blois, Enguerand et Robert de Coucy, Archambaud de Bourbon, Jean de Nesle et votre humble serviteur.

Et voici, madame, l'acte authentique des dernières volontés du roi qu'ils ont recueillies, et consigné sur ce parchemin revêtu de leur sceau, et mettant un genou en terre, il remit

à la reine un pli scellé de noir, contenant les dernières recommandations du feu roi Louis VIII.

La reine en prit immédiatement connaissance, et ce ne fut pas sans une secrète joie, qu'elle lut la première phrase qui lui laissait la direction du royaume, non comme régente il est vrai, mais en sa qualité de tutrice de son fils Louis IX, alors âgé de douze ans, qu'il confiait à la garde du vaillant connétable de Montmorency. Il ne donnait aucun pouvoir au comte de Boulogne, son frère, dont la régence aurait pu être contestée, car il était fils d'Agnès de Méranie dont le mariage avec son père Philippe Auguste n'avait jamais été validé par la cour de Rome.

— Une dernière question, sire de Sancère, à quoi attribue-t-on la mort si prompte et si imprévue du roi ?

— Vous le dirai-je, madame, on parle de poison.

— Un crime, alors! et sur qui peuvent se porter les soupçons ?

— Je n'oserai jamais vous nommer celui qu'on accuse !

— Parlez, messire, je vous l'ordonne, car je vous l'ai dit : la reine doit tout savoir.

— Les soupçons se sont immédiatement portés sur le comte de Champagne, le chef de la ligue qui s'organise contre la royauté.

— Sur le comte Thibaut!... Oh! cela ne peut être, il est léger, d'un caractère mobile, inconstant, mais il est honnête et loyal, en somme incapable d'un si grand crime.

— Ce qui donne prise à cette accusation, madame, ce n'est pas seulement le seul fait de sa rébellion, ce n'est pas non plus l'amour respectueux qu'il affiche pour votre majesté, mais la jalousie, qu'il ne dissimulait même pas, envers le roi, votre époux.

— Oh ! je connaîtrai le vrai coupable, moi, car ce ne peut

être le comte de Champagne, il peut être jaloux et rebelle, mais je me porte garant de son honneur.

Le comte de Brassac entra pour prévenir la reine que tout était prêt pour le départ, il avait entendu la dernière phrase de la reine, il connaissait déjà les accusations portées contre Thibaut, il pressentait aussi que les ennemis de Blanche ne manqueraient pas de la signaler comme complice, et il ajouta à demi-voix, en conduisant la reine à la litière qui l'attendait : Rassurez-vous, madame, car je vous le jure, nous connaîtrons la main puissante et mystérieuse de celui qui arme des assassins pour diriger à son gré les destinées du royaume et si Dieu vient en aide, nous vengerons ceux qui, comme Bermond VI, Raymond VI et notre roi bien-aimé Louis VIII faisaient obstacle à sa ténébreuse politique.



XXII

Il n'y avait pas un instant à perdre, les préparatifs du départ avaient été faits en toute hâte, des courriers étaient déjà partis à franc étrier, pour organiser les relais, et le cortège royal se mit en marche, comme l'aube blanchissait les premières montagnes des Cévennes.

— Le comte de Brassac et Pierre Bermond accompagnaient la reine. Malgré ses préoccupations, ce ne fut pas sans un sentiment de regret, une vive émotion, un serrement de cœur, que Blanche de Castille quitta le château de Roque-Haulte ; elle qui n'avait pas versé une larme en apprenant la mort du roi, son époux, fut attendrie par les embrassements respectueux, mais pleins d'une vive affection, de la comtesse de Brassac et de sa fille Etiennette.

Il lui semblait qu'elle laissait dans ce château une partie de son cœur, elle y avait trouvé l'amitié, les soins, le calme et le repos ; loin du tumulte des camps, de l'étiquette de

la cour, des affaires de l'Etat, elle emportait le souvenir des plus belles journées de sa vie ; mais Blanche de Castille était avant tout ambitieuse, elle avait une grand mission à accomplir, elle allait diriger les destinées du royaume, elle ne se dissimulait pas que la tâche qu'elle allait entreprendre était pleine de difficultés, mais elle avait confiance dans son courage et son énergie pour surmonter tous les obstacles.

Son front s'assombrissait parfois en voyant tous ces nuages qui s'amoncelaient menaçants pour l'avenir de la royauté. La prophétie de Philippe-Auguste mourant lui revenait sans cesse à l'esprit :

« Les clercs feront tous leurs efforts pour que mon fils » Louis se mêle de l'affaire des Albigeois ; mais il est faible et » débile de santé, il ne pourra supporter cette fatigue ; il » mourra bientôt et alors le royaume restera aux mains d'une » femme et d'enfants, si bien qu'il ne chômera pas de dangers. »

Comme tout cela est vrai, disait-elle, mais je me sens la force et le courage de dominer les évènements, quels qu'ils soient, qui se préparent contre la royauté. Oui, je saurai défendre le jeune roi, mon fils, envers et contre tous. J'ai foi dans l'avenir de son règne, et j'aurai raison de tous ces grands vassaux de la couronne, orgueilleux et turbulents, je relèverai le prestige de la royauté et assurerai les bienfaits de la paix à ce pauvre royaume de France, toujours si tourmenté. En disant cela, son œil brillait et son front rayonnait déjà de l'auréole de génie qui devait l'éclairer plus tard.



XXIII

Le départ de la reine fut un véritable deuil public, le pays qu'elle quittait était plein d'elle, ses bienfaits, son amabilité l'avaient fait aimer de tous ceux qui l'avaient approchée et aujourd'hui encore, après tant de siècles écoulés, le souvenir confus de ce séjour est resté gravé sur les rochers des environs de Roque-Haulte; tout parle d'elle dans cette localité: la maison du bûcheron, alors que ressentant les premières douleurs de l'enfantement, elle fut recueillie et où elle accoucha de la princesse Isabelle, existe encore à Paparel, agrandie et rajeunie, il est vrai, mais le souvenir de Blanche de Castille y est resté vivant, de génération en génération, et on y conservait religieusement, il y a quelques années encore, une vieille épée oubliée là par quelque seigneur de sa suite.

Le ruisseau de Crieulon, la Fontaine de la Verrerie où elle venait collationner, le passage pittoresque du Saut-du-Loup, le petit pont qui y conduisait, qui porte encore le nom de Pont de la Reine, enfin les ruines amoncelées du château de Roque-Haulte, qu'on appelait aussi pour constater son importance : *Lou Castelas* (le grand château), mais qui a conservé à travers les siècles celui de : Château de la Reine Blanche.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE



ÉTIENNETTE DE BRASSAC





DEUXIÈME PARTIE

ÉTIENNETTE DE BRASSAC

I

Louis VIII était mort après trois ans de règne, à l'âge de trente-neuf ans; homme très médiocre, imprévoyant et léger dans ses résolutions, faible et mobile dans leur exécution, tantôt il avait voulu continuer la politique de son père, sans la bien comprendre, et tantôt il s'en écartait pour céder à sa fantaisie ou à quelqu'autre influence du moment.

Il ne laissait dans l'histoire d'autres titres que d'avoir été le fils de Philippe-Auguste, le mari de Blanche de Castille et le père de saint Louis.

Dès son arrivée à Paris, la reine fit proclamer son fils

roi de France, sous le nom de Louis IX, et forma un Conseil de gouvernement.

Elle mit à la tête de ses armées le connétable de Montmorency, auquel le roi avait confié la garde de son fils. Elle choisit Romain, cardinal de Saint-Ange, pour son ministre et son conseiller intime; elle confia les sceaux de l'Etat au digne chancelier Guérin, évêque de Senlis, homme aussi intègre que savant.

Dès lors, elle convoqua les grands vassaux du royaume au nom de son fils, pour assister à la cérémonie du sacre, à Reims, et comme prélude à cette importante cérémonie, elle le fit armer chevalier à Soissons.

Blanche de Castille prenait les rênes du gouvernement dans un moment critique, l'autorité royale était en grand péril, le mécontentement était partout, les grands vassaux tenaient en échec leur souverain et voulaient traiter d'égal à égal avec lui.

Philippe-Auguste avait maintenu leur ambition et leurs exigences de sa main de fer, mais à la mort de son fils, Louis VIII, de profonds ressentiments fomentaient dans le cœur d'un grand nombre de seigneurs qui avaient été humiliés ou dépossédés, et ils comptaient avoir bon marché d'une femme et d'un enfant.

Mais Blanche de Castille, avec le bon sens qui la distinguait, comprit tout d'abord que le pouvoir suprême convenait mal à sa qualité de femme et l'affaiblirait au lieu de la fortifier et, en toute occasion, elle s'effaça derrière son fils, auquel elle avait donné une éducation sévère, et elle gouverna jusqu'à sa majorité, non comme régente du royaume, mais comme tutrice du jeune roi.

Elle avait toujours présente cette prophétie de Philippe-Auguste mourant, qui devait s'accomplir de point en point, et, loin de s'en effrayer, elle se préparait à affronter victorieusement les orages qui allaient se déchaîner contre elle.

Blanche de Castille était douée d'une énergie indompta-

ble. Mêlant un cœur d'homme à son sexe et à ses pensées de femme, elle allait bientôt s'élever assez haut pour vaincre toutes les résistances, dominer tous ses adversaires et mériter d'être signalée à la postérité comme la personnalité la plus éminente de son siècle.

Ce fut le 29 novembre 1226, vingt-un jours après la mort du roi, qu'eut lieu la cérémonie du Sacre, qui se fit avec une grande magnificence. Thibaut, comte de Champagne, toujours sous le coup de l'accusation du meurtre du roi, osa s'y présenter, mais la reine lui intima l'ordre de se retirer.

Le comte de Boulogne, oncle de Louis, mécontent de n'avoir pas la régence, devait être ménagé, et on lui réserva l'honneur de porter l'épée devant le roi, pendant la cérémonie.

Après le Sacre, la plupart des seigneurs rapportèrent dans leurs châteaux un grand mécontentement, qui était augmenté par l'humiliation d'être gouvernés par une femme et une femme étrangère. Leur but, en formant une ligue, était de donner la régence au comte de Boulogne, auquel elle aurait été dévolue sans la volonté manifestée par Louis VIII à son lit de mort.

Mais Blanche rejeta avec la plus grande fermeté leurs prétentions, leva un armée, se fit de nouveaux partisans par ses habiles négociations et par la promptitude de ses préparatifs, et porta le trouble parmi ses ennemis.

Au moment où elle allait se mettre à la tête de l'armée, avec le jeune roi, Thibaut comte de Champagne, un des principaux instigateurs de la ligue, vint se jeter aux pieds de Louis et, s'adressant à la reine, dont le maintient était aussi noble qu'imposant :

— Par Dieu, madame, mon cœur et tous mes biens sont à vous, pour vous servir il n'est rien que je ne sois prêt à entreprendre ; jamais, s'il plaît à Dieu, je ne prendrai les armes contre vous, ni contre votre fils.

— Mieux vaut tard que jamais, comte Thibaut, lui répondit la reine, d'un air hautain.

Mais le roi s'interposa en lui tendant la main :

— Comte, ajouta-t-il, il est doux de pardonner et de commencer ainsi son règne, allez et restez fidèle au roi votre suzerain.

Et le comte, ainsi congédié, dit la chronique, se retira après cet hommage, tout pensif, sous l'empire de la beauté de la reine, et bientôt voyant le néant de sa passion, il retomba dans sa mélancolique tristesse.

Le comte Thibaut de Champagne était d'un caractère inconstant et mobile, brillant et léger, poète ingénieux et fécond, épris d'une grande passion pour la reine, qu'il savait sans espoir, mais qui était constamment surexcitée par sa beauté, ses brillantes qualités, et il faut bien le dire aussi, par sa coquetterie, dans le seul but politique de tenir sous sa dépendance l'un des plus puissants et des plus remuants des grands vassaux de la couroune, dont l'appui était d'une absolue nécessité, car il tenait entre ses mains la subsistance de la capitale, comme souverain des riches plaines de la Beauce.

L'horrible soupçon qui pesait sur lui de la mort du roi Louis VIII, mari de la reine qu'il aimait, lui inspirait une grande indignation contre les ministres de la reine, et la jalousie qu'il avait conçue contre le cardinal de Saint-Ange, son conseiller intime, mettait le comble aux tourments auxquels il était en proie et contribuait à maintenir en lui ce trouble profond dans lequel il vivait et qui jetait un grand désordre dans ses résolutions et ses entreprises. Par les mesures promptes et énergiques de la reine, par la défection du comte de Champagne, cette première tentative des mécontents fut déjouée.



II

Pierre Bermond et le comte de Brassac avaient, comme nous l'avons vu dans la première partie de cet ouvrage, accompagné la reine jusqu'à Paris, ils avaient assisté à la cérémonie du Sacre, et Blanche de Castille, pressentant l'orage qui se préparait contre elle, cherchant à s'entourer d'amis et de défenseurs fidèles et dévoués, ce qui était chose rare, à cette époque surtout, avait jeté les yeux sur eux.

Le comte de Brassac et Pierre se présentèrent à la reine pour prendre congé de sa majesté.

— Comment, sire comte, vous voulez nous quitter déjà ?

— Madame et gracieuse souveraine ne peut avoir oublié que je lui ai fait une promesse.

— Certes, répondit la reine, et j'ai hâte que vous l'accom-

plissiez, car un pareil crime, doit recevoir un exemplaire châtiment.

— Je n'ai pas perdu mon temps à Paris, madame, et les renseignements que j'ai pu recueillir ici, m'aideront à suivre les traces des coupables.

— Allez donc, comte, que Dieu vous conduise et vous ramène bientôt les preuves en main.

Le comte de Brassac baisa la main de sa souveraine, s'inclina profondément et sortit.

Quant à vous, Pierre, votre intention ne peut être de me quitter au moment où de graves évènements se préparent contre la royauté, plus que jamais nous avons besoin d'amis sûrs et fidèles ; nous abandonner dans un pareil moment serait faire preuve d'ingratitude et votre cœur est trop haut placé pour qu'un pareil soupçon puisse vous atteindre.

— Madame, disposez de moi, heureux si dans les prochains combats, je puis mourir pour vous.

— Non, Pierre, ce que je veux surtout, c'est que vous viviez pour moi, pour la défense de votre jeune souverain, et que vous puissiez dans cette vie active et périlleuse, donner un autre cours à vos pensées. Je veux et j'espère vous faire oublier... A votre âge tout passe ; les blessures au cœur ne peuvent être éternelles.

— Oublier, non, madame, cela n'est pas possible, mais ce que je puis vous promettre, c'est que ma désespérance restera enfermée au fond de mon cœur et que j'en garderai pour moi seul, religieusement, le secret et la souffrance.

— Mais, Pierre, quel est donc votre espoir, vous avez dit : j'attendrai ! Mais quelle peut être cette attente ? Qu'Etiennette devienne libre ? Malheureux enfant, vous ne voyez donc pas qu'Etiennette, qui a un cœur d'or, ne sera pas plus libre devant la mémoire de son père mort, qu'en face de son père vivant ?

— Et que sais-je, madame, ce que j'ai à espérer ; mon âme souffre et pleure et j'attends tout du temps.

— Oui, du temps, ce grand consolateur des affligés, et cette fois, quoique telle ne soit peut-être pas votre pensée, vous avez raison. Au milieu de ce tourbillon d'affaires, d'intrigues, de dangers dans lequel vous allez entrer, vous trouverez certainement des diversions salutaires à vos tristes pensées.

Ainsi, Pierre, je vous réserve une des premières places dans ces futurs combats, contre les ligues et coalitions qui se forment contre nous, et il ne s'agira pas seulement de lutter contre ceux qui se présenteront avec la cuirasse et le haume, l'épée au poing, mais contre ceux bien plus redoutables qui agiraient traîteusement dans l'ombre.

— Madame, je vous le jure, je veillerai, et vous n'aurez pas de serviteur plus vigilant, plus résolu que moi, car vous le savez, bras, tête et cœur sont à ma souveraine et à mon roi.

— C'est parce que je vous connais, que je vous estime et vous aime, que je sais que le roi ne peut avoir un plus loyal et plus fidèle chevalier que vous, que je vous attache à sa maison et spécialement à mon service privé.

— Ah ! madame, comment reconnaître tant de bonté ?

— En me rendant en dévoûment l'amitié et la confiance dont je vous donne aujourd'hui la preuve.



III

Le comte de Brassac avait grande hâte d'arriver au château de Roque-Haulte, avec lui la joie devait rentrer au manoir, la comtesse et sa fille furent bien heureuses d'un retour qu'elles craignaient ne pas devoir être si prochain.

Le pâle visage d'Etiennette reprit ses couleurs en embrassant son père, il lui semblait qu'elle retrouvait en lui une émanation de celui qu'il venait de quitter.

Mais cette joie du retour n'était que passagère et le comte ne put s'abuser en voyant reparaître sur ses lèvres ce triste sourire, symptôme d'un mal profond ; la gaîté qu'elle s'efforçait de montrer pour le rassurer n'était qu'une gaîté d'emprunt qui s'éteignait brusquement pour laisser percer cette mélancolie de l'âme qui étreignait tout son être.

Plus elle dépensait de force et d'énergie pour refouler sa

douleur, plus le mal s'aggravait, et causait de terribles ravages dans ce cœur ulcéré.

Les pauvres parents désolés n'espéraient plus que dans le temps, ce grand consolateur des affligés ; mais dans les natures d'élite comme celles de ces deux amants, l'oubli ne pouvait trouver aucune place, et la pauvre Etiennette, aimante et fière, portait dans son cœur une douleur qui devait la conduire au tombeau.

— Ma chère enfant, lui disait son père en l'embrassant dans ses moments de tristesse, courage, ne trouves-tu pas quelques consolations dans les soins de ta mère, dans l'amour de ton père ?

— Oh ! oui, cher père, je souffre moins quand je suis près de vous, et vous suis bien reconnaissante de tout ce que vous faites pour moi, mais ce qui augmente ma douleur, c'est de voir qu'elle rejaillit sur vous, et que par moi vous êtes malheureux; aussi, vous ne pouvez croire quels efforts je fais pour oublier, mais je ne peux pas!... je ne peux pas !...

— Et cependant tu restes convaincue qu'il n'y a plus aucun espoir, que Dieu ne le veut pas, puisqu'il a mis à ce projet un empêchement absolu, l'honneur de ton père ?

— Oh ! mon père, je suis forte, allez, je regarde l'avenir sans crainte, peu à peu certainement la douleur sera moins vive, et je pourrai la renfermer au fond de mon cœur, comme en un sanctuaire ou nul ne pourra même la soupçonner. C'est à quoi je travaille, mais sans pouvoir y parvenir encore. Je prie Dieu que ce jour puisse être prochain, car alors, je vous aurai rendu le bonheur, à ma mère et à vous, et je serai seule à souffrir.

— Ma chère Etiennette, mon enfant chérie, ne te préoccupes pas. de nous, ne réveille pas le remords dans mon âme, car s'il est un coupable, c'est moi, qui devais savoir que deux enfants ne peuvent vivre et grandir ensemble sans s'aimer ; c'est précisément cet amour fraternel

que vous éprouviez l'un pour l'autre, qui me semblait si naturel, qui m'a laissé dans cette fatale quiétude, il me semblait qu'il devait en être toujours ainsi, et j'en étais heureux dans mon aveuglement.

— Vous ne méritez aucun reproche, mon père.

— Au moins, mon enfant, tâche de rassurer ta mère, ne lui cache pas ta douleur qu'elle connaît et partage, mais fais qu'elle ne puisse pas en sonder la profondeur, confie lui tes pensées les plus intimes, en pleurant sur son sein, en mêlant tes larmes aux siennes, tu seras certainement soulagée. Et le comte, serrant sa fille avec effusion sur son cœur, sortit pour qu'elle ne vit pas couler ses larmes.

Ce pauvre père était navré, il lui était difficile de se faire illusion sur la gravité de l'état de sa fille, un dernier espoir lui restait cependant, il fallait enlever Etiennette à sa solitude, la distraire par tous les moyens possibles, l'occasion allait naturellement se présenter.

Les fêtes de Pâques approchaient, le comte devait aller tenir une cour plénière dans la cité d'Anduze, et toute la noblesse des quatre comtés devait y assister. Une cour d'amour devait suivre cette grande réunion, et attirer de nombreux troubadours, parmi les plus illustres de toute la Provence.

Ces réunions, dont on parlait depuis longtemps, devaient commencer le dimanche des Rameaux, et les réjouissances qui en étaient la conséquence, devaient se prolonger toute une semaine et amener dans la cité un immense concours de populaire.

Le comte espérait que ces fêtes, ces réjouissances, apporteraient une diversion dans l'état de langueur d'Etiennette, qu'elles provoqueraient même une crise salutaire, et il s'était tellement pénétré de cette espérance, qu'il s'en était fait une certitude qui était comme un véritable baume sur sa profonde blessure.

IV

Le séjour du comte de Brassac à la cour de France lui avait facilité les recherches et les observations auxquelles il se livrait pour connaitre quelle pouvait être cette puissance occulte qui tenait dans ses mains la destinée des nations en supprimant, par le fer ou le poison, ceux qui faisaient obstacle à l'accomplissement d'une politique mystérieuse.

Il avait remarqué que Pierre Bermond avait été frappé de mort violente, au moment où ses droits à la succession du comté de Toulouse étant reconnus, il allait être mis en possession de ce comté, et la conséquence devait être la pacification du Languedoc.

Ses soupçons devaient naturellement se porter sur le comte de Toulouse, dépossédé par lui.

Cependant, il n'osait croire, connaissant le caractère et le tempéramment de Raymond, qu'il fut l'auteur du meurtre, tout au plus pouvait-il en être l'instigateur.

Mais, quand il vit, quelques années après, en 1222, Raymond lui-même mourir aussi d'une mort en tout semblable à celle du baron de Sauve, il crut reconnaitre la même main, et il regarda plus haut pour voir à qui cette mort devait profiter.

La position de Raymond s'était alors considérablement améliorée, il avait fait la paix avec l'Eglise, et le calme allait renaître dans le Languedoc.

Comme Bermond, au moment de sa mort, il tenait à la main le rameau d'olivier.

Il y avait donc quelqu'un de puissant qui avait intérêt à maintenir le royaume en état de trouble.

Enfin, la mort si prompte et si mystérieuse de Louis VIII, vint fortifier ses soupçons et y projeter une plus vive lumière, car le roi mourait au moment où la seconde croisade contre le comte de Toulouse était dissoute. Le roi rentrait à Paris, il allait jouir de la paix, et avec l'esprit belliqueux qu'on lui connaissait, il aurait certainement la pensée d'aller guerroyer en Orient et d'entreprendre quelque nouvelle croisade.

La main qui dirigeait cette politique sanguinaire était la même que celle qui protégeait l'islamisme contre la chrétienté.

C'était le moyen d'occuper les chevaliers Français toujours remuants et prêts à se croiser sur un ordre du roi ou la volonté du Saint-Père.

La manière dont la main qui versait le poison se dissimulait, en choississant le moment propice pour détourner les soupçons et les diriger sur ceux qui avaient un intérêt direct à la mort des victimes, démontrait l'existence d'une vaste organisation qui devait avoir ses ramifications dans toute la France.

La lumière se faisait donc peu à peu dans l'esprit du comte. A Paris, il poursuivit ses investigations, les renseignements qu'il put recueillir, l'éclairèrent d'un jour nouveau et lui firent espérer d'atteindre le but.

Le comte avait bien entendu autrefois, mais sans y attacher une grande importance, prononcer un nom, celui du Vieux de la Montagne, sur lequel on se plaisait à faire des récits légendaires ; on disait que Philippe-Auguste avait échappé par miracle aux poignards de ses assassins, mais depuis cette époque éloignée, les rapports des Français avec l'Orient étaient devenus plus rares, aucune croisade n'était partie de France contre les infidèles, et il n'avait plus été question de ce mystérieux personnage.

Saladin, sultan d'Egypte et de Syrie, qui fut le plus illustre chef dans la guerre et dans la politique que l'islamisme eût produit depuis Mahomet, après avoir pris Jérusalem et vaincu la troisième croisade, conçut le projet, pour empêcher les nouvelles invasions des chrétiens et préserver les contrées orientales contre l'envahissement des peuples de l'Occident, d'entretenir dans les principaux états de l'Europe des émissaires dont le but était de maintenir et de susciter des troubles et des embarras politiques pour occuper les rois et retenir chez eux les grands seigneurs, toujours prêts à guerroyer.

C'était une organisation politique qui présentait par son étendue et ses ramifications dans les principaux royaumes d'Europe et particulièrement en France, de grande difficultés d'exécution.

Mais Saladin était un homme étrange et supérieur, qui était la terreur des croisés, en avait reçu le surnom de Vieux de la Montagne, et en était redouté à l'égal de Satan, ne reculant devant rien pour réaliser ses projets.

Il avait, dans ce but, organisé une secte qui se composait d'initiés fanatiques et farouches, sous le nom de Fils du

Poignard de Cristal, ou *Fedavi*, qui devaient exécuter aveuglément ses ordres.

Les membres affiliés à cette secte étaient des jeunes gens qu'on élevait dans les voluptés et dans les délices de l'Asie, auxquels on persuadait qu'ils devaient à leur chef une obéissance aveugle, et que, s'ils périssaient dans des entreprises périlleuses, ils renaîtraient pour être encore plus heureux et trouveraient des jouissances infinies dans un paradis peuplé de célestes houris.

Saladin avait mis lui-même, en le nommant chef de cette légion d'assassins, le poignard de cristal dans la main du terrible ismaëlite successeur d'Hassan-Ben-Sebbah, qui avait porté la haine de Philippe-Auguste jusques dans les gorges de l'anti-Liban.

Les nombreux orientaux qui avaient été amenés comme esclaves par les croisés, dans toute l'Europe,étaient affiliés et devaient obéir sans hésitation lorsqu'ils recevaient le fameux poignard de cristal, symbole de mort, sur la lame duquel étaient gravés en caractères arabes, un verset du koran et le nom du grand maître des assassins. C'était pour eux le moyen certain de mériter ce paradis qui était l'objet de leur convoitise.

Ils correspondaient entre eux avec une habileté et une prudence extraordinaire, par des moyens connus d'eux seuls et qui étaient familiers à ces fils du désert.

Après avoir réuni ses souvenirs à ceux de plusieurs de ses compagnons d'armes, qu'il avait retrouvés à la cour, un trait de lumière traversa son esprit et ses soupçons se changèrent en certitude, il regarda autour de lui et pensa à son esclave sarrazin; mais Hussan, que son ami Pierre Bermond avait ramené de la Palestine, après l'avoir rappelé à la vie sur un champ de bataille où il allait périr, paraissait devoir être à l'abri de tout soupçon par son dévoûment constant, et le comte en était tellement convaincu, qu'il eût un instant la pensée de s'ouvrir à lui pensant que,

plus que tout autre, il pourrait l'aider à découvrir les affiliés de cette terrible secte. Cependant la prudence l'arrêta, mieux valait, s'il était possible, ne mettre personne dans sa confidence, mais il se promit de l'observer avec soin et de le soumettre à l'épreuve, pour le cas où un aide lui serait absolument nécessaire.



V

Une après-midi, réunis dans la grande salle du château, le comte racontait à sa femme et à sa fille les impressions de son voyage à Paris, ses observations sur les personnages de la cour, sur la politique de la reine et sur les difficultés toujours renaissantes suscitées par ses ennemis, difficultés qu'elle savait vaincre et dominer avec un tact et une habileté vraiment extraordinaires.

Hussan était à demi couché sur une natte, en travers de la porte toute grande ouverte, il paraissait comme toujours plongé dans ses mystiques contemplations, signe caractéristique des mœurs et du tempérament des races orientales, et semblait étranger à tout ce qui se disait ou se passait autour de lui.

— La reine, disait le comte, déploie une activité vraiment

extraordinaire, elle mène tout de front, la guerre, la politique, et avec l'aide du vaillant connétable de Montmorency, elle rétablira bientôt la paix dans le royaume.

— Mais, disait la comtesse, cette paix peut-elle être durable ? Les hauts seigneurs ne peuvent rester dans l'inaction, il faut toujours un aliment à leur activité ou à leur ambition.

— Certainement, mais la reine est trop profonde politique, pour ne pas le reconnaître et pour ne pas y porter un remède radical.

— Et lequel ? dit Etiennette.

— Celui qui a été employé maintes fois, et qui, quoique bien vieux et bien usé, réussit toujours : une nouvelle croisade contre les infidèles pour les envoyer guerroyer loin de France, et fournir un aliment à leur turbulente ardeur.

— Mon Dieu, ajouta Antoinette, encore une expédition lointaine pour appauvrir la France et faire couler le sang de ses meilleurs chevaliers.

Au mot de croisade, prononcé par le comte, Hussan avait tressailli, quelque imperceptible que fut ce mouvement, son maître qui l'observait avec soin l'avait aperçu, et il répondit à Etiennette :

— Ma chère enfant, la reine est entourée de grands vassaux turbulents et jaloux du pouvoir royal, c'est le meilleur moyen et peut-être le seul de se débarrasser d'eux et d'avoir la paix dans ce bon royaume de France, toujours si agité.

Hussan avait repris son air indifférent et morne, mais son attention était surexcitée, et ses sens tendus percevaient toutes les paroles du comte.

— Et quel serait le chef de cette nouvelle croisade, dit la comtesse ?

— Le seul possible, actuellement, qui se recommande par sa haute position, et qui porte ombrage à la reine, comme

chef secret des mécontents, serait le comte de Boulogne, oncle du roi.

Un éclair avait, à ce nom, brillé dans les yeux de l'esclave, et quoique aussitôt éteint, le comte qui l'observait toujours, l'avait saisi au passage, ses soupçons étaient devenus une réalité.

Avant de sortir, il offrit à la comtesse et à sa fille de les accompagner le lendemain au château de Durfort. Etiennette accepta avec le plus grand empressement, elle se faisait une fête ainsi que la comtesse, non pas seulement de cette charmante chevauchée, mais de leur visite à la comtesse de Durfort, qui était une délicieuse personne qu'elles recevaient de temps en temps au château.

Le comte de Brassac avait un but ; le châtelain de Durfort, Raymond Bernard, avait ramené de la Palestine un esclave sarrasin, le voisinage et les relations de leurs maîtres lui avait souvent fourni l'occasion de voir Hussan.

C'était une joie pour ces deux esclaves de se retrouver réunis ainsi loin de leur patrie.

Richard, l'écuyer du comte, devait aussi les accompagner, et il reçut la mission de surveiller secrètement les deux sarrasins.

Le lendemain, le temps fut magnifique, les chevaux pleins d'ardeur. Etiennette ravie de cette bonne journée qu'elle allait passer auprès d'une personne aussi aimable que bonne, avait repris ses couleurs, et la comtesse était toute joyeuse du bonheur et de l'air de santé de sa fille.

Le comte Raymond Bernard et sa femme reçurent avec la plus grande affabilité leurs voisins, leur firent servir une magnifique collation, et cette journée pleine de charme n'eut que le défaut d'être trop courte.

Le retour au château s'effectua dans les meilleures conditions, le comte était heureux de voir Etiennette contente et enjouée, ne ressentant aucune fatigue d'une aussi longue course à cheval.

Il s'empressa de faire appeler Richard et quel ne fut pas son étonnement en apprenant que les deux sarrasins, tout en exprimant leur joie de se revoir, n'avaient jamais cherché l'occasion de causer seuls sans témoins et avaient plutôt affecté de se rencontrer seuls.

Cette attitude ne lui parut pas naturelle, il comprit que la présence de l'écuyer Richard les avait tenus en grande méfiance, ses soupçons n'en furent que plus fortifiés, et il vit bien qu'il avait à faire à forte partie.



VI

Le lendemain, quand l'heure du couvre-feu eut sonné, deux hommes veillaient au château : le comte et Hussan.

Ce dernier, rentré dans sa petite chambre, après s'être assuré que le comte reposait, et que tout était tranquille à l'intérieur du château, enleva prestement un des barreaux de fer de la petite fenêtre qui éclairait sa chambre, déroula une corde longue et souple qu'il accrocha solidement à un autre barreau et se laissa glisser sans bruit le long du mur, dans l'angle de la haute tour carrée, qui tout en rendant la descente plus facile le dérobait aux regards qui auraient pu percer la profonde obscurité de la nuit.

Quand il fut arrivé en bas, il rampa comme un serpent entre les rochers et broussailles, puis il disparut dans un massif touffu de yeuses.

Le comte qui faisait le guet derrière sa fenêtre, vit une forme confuse à travers les ombres de la nuit ; s'armant de sa dague il descendit, ouvrit une poterne dont seul il avait la clef, et attendit.

Mais, soit que le grincement de la lourde porte eut donné l'éveil au sarrasin, soit qu'il fut rentré par le même chemin, pendant le temps relativement assez long, que le comte avait mis à descendre et à ouvrir la poterne, il attendit en vain, rien ne vint troubler le silence de la nuit et quand l'aube commença à paraître, craignant d'être vu il rentra dans sa chambre, frappa violemment sur son timbre, quel ne fut pas son étonnement en voyant entrer Hussan, calme et recueilli comme à l'ordinaire.

Il crut un instant avoir été le jouet d'une hallucination, car il avait bien certainement reconnu l'esclave.

Il donna un ordre au sarrasin, qui devait l'éloigner du château pour plusieurs heures, et quand il se fut assuré de son départ, il chercha les traces de son passage nocturne, l'herbe avait été foulée, en effet, mais il ne put suivre l'empreinte de ses pas sur les rochers. Par où avait-il pu sortir et rentrer ? Telle était la question que se posait le comte, sans pouvoir la résoudre, et qui le préoccupait avec juste raison.

Le lendemain, il ordonna à Hussan de tout préparer pour une absence qu'il comptait faire de plusieurs jours et, en effet, il s'éloigna à cheval accompagné seulement de Richard.

Quand ils furent à une certaine distance du château, ils s'arrêtèrent à une misérable chaumière de bûcherons, où ils purent abriter leurs chevaux, et quand vint la nuit, Richard se dirigea vers le château de Durfort pour en surveiller les abords et guetter la sortie de l'esclave sarrasin du comte Raymond Bernard qui, selon toute probabilité, viendrait rejoindre son compatriote pour recevoir ses com-

munications, car, bien certainement, lors de leur dernière entrevue, pendant laquelle ils avaient affecté de ne point rester en tête à tête pour détourner les soupçons, ils avaient dû s'expliquer par des signes convenus entre eux.

De son côté, le comte de Brassac reprit à travers bois le chemin du château de Roque-Haulte et vint se cacher dans le bosquet des chênes yeuses, où il avait vu disparaître la veille l'ombre qu'il avait cru reconnaitre.

Il était à peu près certain, dans l'esprit du comte que, la veille, Hussan avait été dérangé par le bruit de l'ouverture de la poterne et qu'il était rentré sans aller à son rendez-vous, ce qui rendait probable sa venue la nuit prochaine, surtout en son absence.

Il fut donc se placer, son poignard à la main, au plus épais du fourré, et attendit.

Il ne tarda pas à entendre un léger frôlement à travers les branches des buissons, c'était bien le sarrasin.

Le comte s'élança sur lui et avant qu'Hussan eût eu le temps de se relever, il sentit la pointe d'un poignard lui labourer la poitrine, mais il était souple et vigoureux comme ceux de sa race, sous un dehors en apparence chétif; et, de sa main qui restait libre, il saisit son yatagan qui était passé nu à sa ceinture ; par un bond terrible, il se dégagea de l'étreinte qui le clouait au sol, et il leva le bras pour plonger son arme mortelle dans la gorge de son agresseur...

Mais un faible rayon lumineux de l'aube naissante vint éclairer le visage du comte, il reconnut son maître, son arme s'échappa de ses mains, un frisson d'épouvante parcourut son corps, ses dents s'entrechoquèrent les unes contre les autres et il tomba comme foudroyé à ses pieds, en s'écriant : Maître, maître, j'ai mérité la mort, venge-toi, je suis prêt.

— Malheureux, c'est ainsi que tu trahis ceux auquels tu dois la vie ?

— Maître, je suis bien coupable envers toi, et j'attends ta vengeance.

— Mais avant de te tuer comme un chien, je veux savoir quel est le but ténébreux que tu poursuis, et qui a pu armer ta main contre tes bienfaiteurs.

— Une puissance supérieure, maître, à laquelle je dois avant tout une aveugle obéissance, a conduit mon bras.

— Qu'elle est-elle ? je veux la connaitre, à ce prix seulement je te ferai grâce de la vie.

— Je ne puis parler, maître, et ne peux que mourir, mais que m'importe la vie car Mahomet promet des jouissances infinies à ceux qui meurent pour le servir.

— Ainsi, rien ne pourra délier ta langue, pas même la torture qui est réservée aux traîtres ?

—Plus la mort que tu me destines sera cruelle et plus grandement s'ouvrira pour moi la porte de ce paradis si ardemment désiré, où je dois retrouver celle que j'aime.

— Elle est donc morte ?

— Pas encore, elle m'attend.

— Où cela ?

— Là-bas, dans ce pays lointain d'où nous vient la lumière.

— Comment le sais-tu ?

— Je la vois, maître, lorsque je me recueille dans un demi-sommeil et que je tourne mes yeux et ma pensée vers l'Orient ; oui, je la vois assise à l'ombre du nopal, les yeux mouillés de larmes, attendant mon retour, regardant à l'Occident le soleil qui se couche dans un nuage d'or.

— La revoir serait donc ton plus ardent désir ?

— Oh ! maître, pour la revoir ne fut-ce qu'un instant, je donnerais mon sang.

— Et si je t'accordais la liberté, si je te rendais à ton désert brûlant ?

— La liberté, maître, oh ! la liberté, respirer à pleins poumons cet air vivifiant et chaud, entendre les grelots des

chamelles, retrouver mes chevaux hennissants accourant à ma voix et, dans ma tente,ma bien-aimée, entourant mon cou de ses bras enlacés, oh! maître, dis que faut-il faire pour mériter un pareil bonheur, je suis prêt ?

— Dévoiler ton secret.

— Mon secret, mais je te l'ai dit, maître, il ne m'appartient pas, tout, hormis cela. J'attendrai la mort, cette mort qui nous réunira un jour.

— Insensé, qui préfères cette attente incertaine, à la réalité que je t'offre.

— Mahomet tient toujours ce qu'il promet à ses enfants !

— Et comment t'a-t-il traité, il a fait de toi un esclave pauvre et nu, et moi, je puis d'un mot te donner un bonheur réel, te rendre à celle que tu aimes, qui t'attend sous ta tente, frémissante d'amour et ne crains-tu pas que ne te voyant pas revenir, elle se lasse enfin, et laisse prendre son cœur.

— Oh! s'écria-t-il, en proie à une profonde jalousie. Un nuage passa sur ses yeux, dans le paroxisme de sa passion il s'écria : Maître, tu sauras tout. Oui ! la revoir, la revoir, et puis, que m'importe le reste !

— Suis-moi donc, s'écria le comte triomphant et tu seras libre.

Et ils rentrèrent au château par la poterne, dont il avait gardé la clef, au moment où l'aube blanchissait l'horizon. Hussan contempla un instant cette lueur qui semblait lui ouvrir les portes de l'Orient, ce paradis terrestre qui lui était promis et dans lequel il allait entrer, et il s'écria d'une voix contenue, comme se parlant à lui-même : Oui, tout pour la liberté, tout pour la revoir !

Le comte s'assit dans son grand fauteuil, et il reçut la confirmation de l'existence de cette sanguinaire affiliation, qui tenait dans ses mains les destinées des empires de l'Occident.

Il vit combien étaient réels ses soupçons, mais il put se

convaincre aussi de l'impossibilité d'atteindre ce chef tout puissant qui du haut des montagnes du Liban faisait d'un signe supprimer les existences les plus hautes, dès l'instant qu'elles se mettaient au travers de sa politique.

Ne pouvant aller à Paris avant les fêtes annoncées, certain que le comte de Boulogne avait échappé, au moins pour un certain temps, au danger qui le menaçait, le comte fit savoir à la reine par un message, qu'il se rendrait sous peu auprès d'elle pour l'informer du résultat de ses recherches.

Hussan, reçut en échange de son repentir, la liberté, et il retourna dans son pays natal, rejoindre sa bien-aimée qui l'attendait avec la patiente résignation des races orientales.



VII

Par une belle journée du mois d'avril, le cortège comtal prit la route d'Anduze, un grand nombre de seigneurs de la viguerie de Sauve escortaient la litière dans laquelle étaient la comtesse et sa fille. Etiennette était charmante, elle semblait heureuse au milieu de cette nature printannière qui s'ouvrait à la vie; le parfum des fleurs, le chant des oiseaux emplissaient son être d'une suave rêverie, ses joues étaient colorées d'un vif incarnat et elle respirait à pleins poumons cet air vivifiant qui lui caressait le visage.

Le comte était heureux de cette transformation qui lui donnait plus qu'une espérance, pour lui c'était le commencement de la guérison de sa chère fille qu'il attendait des fêtes auxquelles elle allait assister, des réunions auxquelles elle devait prendre la plus grande part, ces distractions ne

pouvaient manquer de donner un autre cours à ses tristes pensées ; mettre fin à cette douce mais mortelle mélancolie, contre laquelle il lui était bien difficile de réagir dans sa solitude.

La distance de quelques lieues qui séparait le château de Roque-Haulte de la cité d'Anduze, fut lentement franchie, car les chemins étaient à cette époque peu commodes pour les litières des grandes dames, mais les péripéties de la route n'étaient qu'un charme de plus pour la comtesse et sa fille et au milieu d'une si brillante compagnie, ce parcours fut pour elles une partie de plaisir plutôt qu'une fatigue

Le comte de Brassac fut reçu à la porte de la cité par le viguier et les consuls chaperonnés, suivis du conseil politique, puis après les harangues d'usage, conduit au château situé près de la porte Beauregard. Dans la cour, un grand nombre de chevaliers et de troubadours, dont plusieurs venaient du fond de la Provence, l'attendaient pour lui faire hommage

La réception dans la grande salle du château fut des plus cordiales, et suivie bientôt après d'un magnifique festin, dont la comtesse fit les honneurs avec sa grâce habituelle. Enfin, l'heure du repos vint mettre fin à cette première réunion et chacun regagna le logis qui lui avait été réservé pour se préparer aux fêtes du lendemain et jours suivants.

Avant de se retirer,le comte embrassa tendrement sa fille en lui disant :

— Va te reposer, mon enfant, car je veux que tu sois belle et souriante pendant nos fêtes, au moins, comme tu me l'a promis.

— Vous le voyez, mon père, n'ai-je pas bien commencé aujourd'hui ?

— Oui, mon enfant, et tu m'en vois bien heureux, mais tu le sais, je suis fier de toi, et je veux que demain tu sois

non seulement la plus jolie, mais la plus charmante et la plus gracieuse entre toutes les nobles dames de nos quatre comtés.

— Je ferai de mon mieux, cher père, pour vous obéir ; puis souriante, elle embrassa le comte et suivit sa mère qui l'attendait.



VIII

Le lendemain, dimanche des Rameaux, dès la première heure, les gens de la campagne arrivaient dans la ville, les bourgeois endimanchés fermaient leurs boutiques et pavoisaient leurs maisons, la foule était énorme dans les rues où allait passer le cortège pour aller assister, dans l'église Notre-Dame du Bourg, à la célébration de la messe du Saint-Esprit.

Après cette cérémonie religieuse qui, à cette époque, précédait toujours toutes les grandes solennités, le cortège comtal se dirigea vers la prairie qui s'étendait de la cité aux rives de la rivière du Gardon, où tout avait été préparé pour la réunion plénière.

Un grand nombre de chevaliers et de troubadours parmi les plus célèbres étaient venus des contrées les plus loin-

taines de la Provence et du Limousin, pour prendre part à ces luttes du corps et de l'esprit.

La cité d'Anduze était l'une des plus importantes de la province, son origine se perdait dans la nuit des temps et, cité romaine, elle avait su attirer et charmer Tonnance Féréol, préfet des Gaules sous l'empereur Valentinien, qui habitait un château voisin, à Pouilhan, dont on retrouve encore des vestiges, situé sur la rive gauche du Gardon, vis-à-vis celui de Veyrac, sur l'autre rive, où vivait alors le sénateur romain Appollinaire, parent de l'évêque de Clermont et de Sidoine Appollinaire.

Le nom de cette cité avait été formé de deux mots celtes : *an* et *dus*, *endeux* comme l'indiquait la coupure étroite et verticale qui séparait en deux la grande montagne qui l'enserrait au nord, pour laisser passer la rivière.

L'illustre maison d'Anduze, la plus considérable du Languedoc après celle de Toulouse, possédait cette seigneurie depuis quatre siècles et Bernard VI, pendant sa longue vie, avait projeté sur elle un grand éclat. Allié et issu de maisons royales, au titre de prince il ajoutait celui de marquis d'Anduze, cette ville étant située sur les marches ou frontières du comté de Melgueil, et celui de Miles Pelitus, qui constatait le droit de porter la fourrure d'hermine, signe distinctif de la haute noblesse. Il portait sur un écusson de gueules une tour couverte de sable donjonnée de trois donjons d'argent, celui du milieu plus élevé. Il se parait surtout de ces titres pour montrer que, puissant seigneur, il ne relevait que du roi.

Des tentes et des tribunes avaient été dressées tout autour d'une enceinte circulaire dans la prairie.

Des banderolles de toutes les couleurs et les écussons des quatre comtés les décoraient ; les bannières des chevaliers flottaient au vent, tenues par leurs écuyers.

Enfin les trompettes sonnèrent, les hautbois et les tambourins annoncèrent l'entrée du cortège.

Le comte de Brassac, comme représentant du seigneur des quatre comtés, Pierre Bermond, baron de Sauve, devait présider la cour plénière.

Le comte prit place dans une tribune richement décorée aux armes des quatre comtés de la seigneurie ; à sa droite était le viguier d'Anduze, à sa gauche la comtesse et sa fille, entourée de toutes les nobles dames de la contrée au milieu desquelles la célèbre troubaïre Clara d'Anduze, parente de Pierre Bermond, se faisait remarquer par sa grâce et sa beauté ; à son entour étaient : la comtesse de Die, Azalaïs de Porcairargues et la dame Natibors de Sérenon, toutes trois, comme Clara d'Anduze, tenant un haut rang parmi les chantres de la Provence.

Puis venaient les nobles seigneurs et un grand nombre de troubadours, dont la plupart étaient accourus du fond de la Provence et du Limousin pour prendre part aux luttes poètiques de la cour d'amour. Tels étaient Rambaut III, comte d'Orange ; Pierre Cardinal ; Bernard de Ventadour ; Pierre de Barjac ; Guillaume Adhémar ; Guillaume de Baux ; Gaulcelm Faïdit ; Tomiez et Palazis de Tarascon ; Albert de Gapençois ; Guillaume de la Tour ; Richard de Tarascon ; Rambaut de Vaqueiras ; Guillaume de St-Grégory ; Sordel de Mantoue ; Guy Guerrejat, Bertrand d'Alamanon ; Bertrand de Born, et bien d'autres encore.

Les consuls et le conseil de la cité occupaient la tribune qui faisait face à celle du comte de Brassac ; derrière eux étaient les dames et les notabilités de la bourgeoisie, entre ces deux tribunes était celle réservée aux juges du camp.

Les écuyers et gens de la suite des seigneurs se tenaient sous les tentes, où les armes et les chevaux avaient été placés.

Un héraut d'armes, en grande livrée, l'épée au côté, l'écusson de Sauve et Anduze sur la poitrine, donna lecture

de l'ordonnance comtale qui instituait la cour ouverte et plénière dans la cité d'Anduze et cria trois fois :

« La cour plénière est ouverte ! »

D'après l'ordonnance, les trois premières journées devaient être consacrées aux joutes, tournois, passes d'armes, la quatrième était réservée à la cour d'amour.

Les jeunes gentilshommes qui, sous le nom de pages, s'exerçaient au métier des armes, devaient les premiers descendre dans l'arène.

Douze d'entre eux, magnifiquement vêtus et portant sur leur justaucorps de soie aux couleurs éclatantes, l'écusson du seigneur auquel ils étaient attachés, se présentèrent.

Montés sur de beaux chevaux, dont la plupart prouvaient par leur manteau blanc et soyeux, par leur crinière argentée et flottante, par leur queue qui balayait le sol, que le pur sang d'Arabie avait fécondé leur race, ils firent le tour de l'arène, saluant gracieusement les dames, et recueillirent en retour, une ample moisson de bienveillants sourires.

Les passes d'armes commencèrent, les figures d'ensemble, les quadrilles, les combats simulés, furent brillamment exécutés, l'adresse avec laquelle ces futurs chevaliers maniaient leurs chevaux, la manière dont ils se servaient de la lance et de l'épée, leur grâce, leur jeunesse, leur charmant visage, tout était réuni pour inspirer aux nobles dames de l'assemblée un véritable enthousiasme, aussi les applaudissements éclatèrent de toutes parts quand les juges du camp eurent proclamé les vainqueurs, et toutes les nobles dames envièrent le bonheur réservé à la comtesse, de leur distribuer les récompenses. Combien de cœurs battirent, combien de joues se colorèrent d'une rougeur subite, combien pàlirent aussi durant les péripéties diverses de ce carrousel, combien aussi cachèrent un bonheur qu'elles savaient partagé !

Le jour suivant était réservé aux chevaliers nouvellement armés ; six seulement se présentèrent, ils portaient à

leur écharpe un nœud de rubans aux couleurs de la dame de leur pensée.

Après les nombreuses passes d'armes, prélude obligé de toutes les cérémonies guerrières, où l'on devait montrer son adresse à manier son cheval, des combats eurent lieu avec des armes émoussées, mais ces luttes où le sang ne devait pas couler, n'étaient pas moins intéressantes, car il fallait déployer une bien grande adresse pour renverser son ennemi ou le coucher par terre sans néanmoins le blesser pour le mettre dans l'impossibilité de se relever et le forcer à demander grâce et merci.

En effet, plusieurs vidèrent les arçons ; plus d'une lance se rompit ; plus d'un cavalier fut obligé de combattre à terre avec l'épée, ou corps à corps avec la dague et le poignard.

Mais tout cela n'était encore que jeu d'enfants, où l'adresse tenait le premier rang, c'était seulement au lendemain qu'était réservées les grandes luttes, les fortes émotions, car il arrivait souvent que dans l'ardeur du combat, les têtes s'échauffaient, les défis s'échangeaient et on était alors obligé de séparer les combattants. D'autres fois, mais heureusement fort rares, des chevaliers s'ajournaient au prochain tournoi, pour vider une querelle ou assouvir leur haine, et cela d'autant plus facilement, que les règlements autorisaient le plus complet incognito, et qu'ils étaient toujours armés de pied en cap, casque en tête et visière baissée.

Le lendemain, avant l'heure indiquée, la foule se pressait dans l'enceinte, car c'était le tour des chevaliers qui avaient déjà donné des preuves de leur valeur dans plus d'une bataille ; ce n'était plus le brillant carrousel, dans lequel l'adresse et la grâce du cavalier devaient tenir le premier rang, non, c'était le véritable tournoi, où la vaillance, la vigueur, l'adresse et la force devaient se trouver réunies et pouvaient amener de réels dangers.

Aussitôt que la lice fut ouverte, un chevalier parut couvert d'une sombre et pesante armure, il était armé de pied en cap, la visière de son casque était baissée, aucun écusson, aucun oriflamme ne pouvait le faire reconnaitre, son écuyer tenait d'une main son cheval bardé de fer et de l'autre, sa lance.

Le héraut d'armes qui le précédait s'avança au milieu de l'arène faisant face au comte de Brassac et, au milieu d'un religieux silence, il dit : « Au nom de mon seigneur et maître, que voici, et par son ordre, je viens offrir le combat en champ clos, à pied ou à cheval, à la lance ou à l'épée, à la dague ou au poignard, à tout noble chevalier qui osera ramasser ce gand que je jette en signe de défi. »

Vingt chevaliers s'élancèrent pour le ramasser, mais un nouveau venu, visière baissée, était déjà dans le cirque, et, mettant un pied sur le gant, il appela son écuyer qui le ramassa, alors il s'approcha de la tribune comtale, et sans abaisser la visière de son casque : « Sire comte, dit-il, je dépose à vos pieds ce gant que le premier j'ai relevé, et je demande à votre seigneurie de m'accorder l'insigne honneur de répondre à cet audacieux défi, tant en mon nom qu'en celui de tous les nobles chevaliers ici présents, en acceptant le combat à outrance, jusqu'à ce que l'un de nous soit couché par terre et demande merci. »

Alors le comte permit le combat et en règla les conditions avec les juges du camp.

Les écuyers amenèrent les chevaux caparaçonnés et couverts de leur armure comme pour un combat sérieux.

Les deux chevaliers devaient combattre à armes pleines, sans avoir aucune pointe *offendable* : la lance, deux dagues et un poignard.

Ces points règlés, les champions prononcèrent le serment d'usage, puis les juges du camp firent le tour de la lice et la visitèrent soigneusement, pour qu'il n'y eût *ne embuches, ne mal engins ;* ensuite ils partagèrent le soleil aux com-

battants ; après cela ils s'inclinèrent devant le comte et reprirent leurs places.

Aussitôt les trompettes sonnèrent ; le comte alors dit d'une voix forte : « Puisqu'il en est ainsi, messires chevaliers, allez, et que Dieu fasse droit. »

Les hérauts crièrent : « Ores, laissez aller les bons combattants. »

A ces dernières paroles, les deux chevaliers prenant du champ, fondent l'un sur l'autre, la lance en arrêt, au galop de leurs chevaux.

Dès la première passe, les lances, frappant en plein sur les cuirasses, volent en éclats; sous le coup d'un si terrible choc, les chevaux fléchissent sur leurs jarrets, l'un d'eux se relève d'un bond mais retombe aussitôt sous le poids de sa pesante armure, entraînant son cavalier avec lui.

Le chevalier se dégage promptement, met l'épée à la main et se couvrant de son bouclier, attend de pied ferme son adversaire qui, abandonnant son cheval, s'avance rapidement sur lui l'épée haute.

Alors une lutte s'engage, mille coups partent et sont parés avec la rapidité de l'éclair, le feu jaillit du choc de leurs armes, l'œil suit à peine leurs rapides mouvements, leur ardeur est sans égale, le combat continue avec un acharnement croissant, l'illusion est complète, les spectateurs croient assister à un véritable duel et l'émotion grandit de plus en plus ; les dames debout agitent leurs mouchoirs pour encourager les combattants.

L'un oppose son adresse et son sang-froid à la fougue de son adversaire, il se contente de parer les coups dans le but d'épuiser ses forces, et lorsqu'il juge le moment favorable il fond sur lui, mais son épée glisse sur la cuirasse et se brise, alors il le prend à bras le corps et cherche à le frapper de sa dague, puis il le soulève et le renverse sur l'arène.

Des cris partent de tous les côtés, les juges du

camp ordonnent aux hérauts d'armes d'arrêter le combat, mais le sang coule sur le sol, le vaincu est blessé, un immense cri de surprise et d'effroi retentit dans l'enceinte, la consternation est peinte sur tous les visages, et on emporte le chevalier, sans connaissance, sous une tente, pour lui donner les premiers soins.

Quant au vainqueur il avait disparu ; il ne restait donc aucun doute pour le public, il y avait eu rendez-vous donné pour un combat à mort entre deux rivaux, dont la haine devait être profonde.

Ces rendez-vous étaient rares, mais lorsqu'il s'agissait d'une rivalité d'amour, l'occasion était propice de combattre sous les yeux de l'objet aimé, qui seul pouvait reconnaitre les combattants et qui le plus souvent devait être le prix du vainqueur.

Cet évènement mit fin au tournoi, les juges du camp prononcèrent une sentence qui mandait à leur barre le vainqueur mystérieux et inconnu, pour se justifier d'un combat qui, s'il n'avait pas été convenu et accepté d'avance, devait être entaché de traîtrise et de félonie, mais aucun chevalier ne répondit à cet appel du tribunal d'honneur, et chacun se retira attristé d'un dénoûment aussi tragique qu'inattendu, curieux de pénétrer la cause première de cette mystérieuse affaire et de connaître le nom des acteurs de ce drame sanglant.



IX

Le jour suivant devait être consacré à la cour d'amour, et le populaire se pressait, encore plus nombreux que les précédents, dans l'enceinte.

Cet empressement montrait combien était vivant le sentiment de la poésie parmi les populations méridionales du XIIIe siècle, ce mot magique a de tout temps du reste fait vibrer les âmes ardentes et sensibles des enfants de la Provence et du Languedoc. La poésie, il faut bien le reconnaître, est d'autant plus puissante et populaire, qu'elle a des consolations et des encouragements pour tous : pour ceux qui aiment, pour ceux qui croient, pour ceux qui souffrent ; aux uns, elle parle du foyer domestique de la famille, de Dieu; aux autres, elle parle d'amour, de patrie, de combats, de liberté.

Sous le ciel brûlant du Midi, où les têtes s'exaltent facilement, où les passions grondent et éclatent avec violence, où l'imagination est vive et profonde, chacun naît avec le sentiment poétique; aussi nulle terre n'a été plus féconde en poètes.

La poésie Romane était alors dans tout son éclat ; cette langue si imagée, émaillée de locutions grecques, romaines, celtiques, arabes, avait des expressions si douces, si tendres, si mélancoliques qu'elle caressait l'âme, l'emplissait de jouissances infinies, et mieux que toute autre se pliait aux mœurs de l'époque.

Mais si les accents de la muse provençale se prêtaient aux épanchements de l'âme, ils étaient également empreints d'une mâle fierté, les chants énergiques, ardents, passionnés grondaient alors comme la tempête et électrisaient les cœurs.

Ils répondaient, en effet, au caractère de ces temps de la chevalerie, qui se résumait en deux mots : amour et combat.

La langue d'oc ou romane-provençale était, comme nous venons de le dire, si harmonieuse et si tendre, et en même temps si puissante et si énergique, qu'elle s'adaptait admirablement aux mœurs belliqueuses et tendres de ces contrées. Elle avait fait naître de valeureux chevaliers, et inspiré de nombreux et célèbres troubadours.

Elle brillait de tout son éclat, alors que les Français pénétrèrent dans le Languedoc, mais elle fut bientôt proscrite comme langue nationale et les troubadours chassés trouvèrent un refuge protecteur dans cette partie reculée et montagneuse du Languedoc, où les armées envahissantes n'avaient pas osé s'aventurer.

Malgré les malheurs de la Provence et du Languedoc, malgré les persécutions, il y eut toujours sous ce beau ciel, des poètes; notre génération a pu assister à la glorieuse renaissance de cette belle langue qui avait jeté un si grand éclat dans nos provinces méridionales, et les troubadours

ont eu pour successeurs les félibres, qui ont relevé avec tant de talent, cette belle langue romane qui s'était éteinte et perdue dans les divers idiômes de chaque localité.

De même que le nom de troubadour, vient de Trobar, trouver, homme d'imagination, celui de félibre signifie homme de foi, d'imagination, et comme leurs frères aînés ils sont de véritables apôtres, car on trouve dans de vieux manuscrits : « *Jésus et sous felibres* » mais plus heureux qu'au XIIIe siècle, nous avons eu, ce qui a manqué à cette pléiade de poètes, un homme de génie, phare lumineux pour éclairer la route.

Aujourd'hui, parmi nos félibres, quelques-uns se sont élevés à une grande hauteur et la réputation de Mistral est devenue européenne, au point qu'il a été placé, à côté d'Alessandri, poète rouman, et de Victor Hugo, les deux plus grands poètes du XIXe siècle.

La langue d'oc était née d'un mélange de latin et de gaulois; sous Charlemagne, c'était la langue de tous les peuples du midi de l'empire.

Au IXe siècle il y eut deux principales langues : la Romane dans les états de Charles le Chauve et la Tudesque dans ceux de Louis le Germanique, et lorsque d'Aix-la-Chapelle la cour de nos rois vint à Paris, il se forma une troisième langue, dialecte de ces deux dernières sous le nom de langue d'Oil.

La Loire fut la limite qui sépara la langue romane pure ou langue d'Oc, de la langue d'Oil, qui fut l'origine de la langue française.

Les troubadours n'imitèrent pas les poètes de l'antiquité, ils créèrent une littérature toute nationale, qui conserva sa couleur locale en s'inspirant des idées religieuses et des mœurs chevaleresques, et qui revêtit le caractère d'originalité, d'élégance et de sentiment des peuples méridionaux. Cette littérature, tout en exprimant les pensées intimes du cœur, sut donner des preuves d'une étonnante énergie.

Ce fut aux XIIe et XIIIe siècles que les troubadours projetèrent leur plus vif éclat, mais leur grande voix fut étouffée avec la nationalité provençale, leurs manuscrits furent brûlés, et chassés et proscrits, leur langue survécut dans l'âme du peuple.

Un troubadour faisait des vers, les récitait ou les chantait, mais il était souvent accompagné d'un ou deux jongleurs qui les chantaient aussi en s'accompagnant de la harpe et récitaient ses romans de chevalerie. Autant le troubadour était honoré et fêté, autant le jongleur était peu considéré, il arrivait cependant quelquefois qu'un jongleur s'élevait au rang des troubadours en faisant des vers; d'autrefois, ce qui était cependant plus rare, un troubadour dégradé retombait à l'état de jongleur, tel fut Gaucelm Faïdit, mais dès lors il n'était plus reçu dans les cours et dans les châteaux.



X

La cour d'amour devait se tenir dans la même enceinte dont l'arrangement avait été modifié : à la place de la tribune consulaire une estrade en forme de théâtre avait été construite, à sa droite et à sa gauche deux nouvelles tribunes avaient été élevées l'une pour remplacer celle des consuls et l'autre pour le tribunal d'amour.

Ce tribunal était formé à l'imitation des justices seigneuriales, et de même que le baron s'entourait de ses pairs pour rendre la justice, de même la dame châtelaine composait sa cour d'amour des plus jeunes dames parmi les plus brillantes par leur figure et leur esprit, auxquelles elle adjoignait souvent un nombre égal de troubadours.

La comtesse de Brassac avait admirablement choisi ses coadjutrices, elle avait fait asseoir à ses côtés les célèbres

troubaires : Clara d'Anduze, la belle comtesse de Die, la dame Natibors de Sérénon ; Azalaïs de Porcairargues, ainsi que deux autres nobles dames moins connues peut-être, mais non moins belles. L'entrée de ces sept juges, te était le nombre fixé par les usages, provoqua dans l'auditoire parmi les chevaliers et les troubadours un long murmure d'admiration.

Le populaire nombreux et bruyant fut refoulé et contenu tout autour du cirque par la garde bourgeoise. Les hérauts d'armes réclamèrent le silence et proclamèrent la cour d'amour ouverte.

Un jeune troubadour, tenant une harpe dans ses bras, monta sur l'estrade et après avoir préludé sur son instrument, donna lecture des trente articles du code d'amour auquel chacun devait prendre l'engagement de se soumettre, puis il proposa le sujet du Tenson, par lequel on allait ouvrir la lutte poétique.

Ce nom de Tenson était donné à des chansons à deux personnages, avec demandes et réponses sur les mêmes rimes, et signifiait, en effet, une lutte, c'était la plupart du temps un sujet qui était proposé et qu'on devait discuter en cinq couplets au plus, improvisés et chantés.

Le sujet qui fut donné était : « Que doit-on préférer de l'amour sans gloire, ou de la gloire sans amour ? »

Le célèbre troubadour, Sordel de Mantoue, qui était alors au service de Raymond Béranger, dernier comte de Provence, et qui avait adopté la langue provençale, quoique Lombard, monta sur l'estrade, et s'accompagnant sur la harpe, improvisa les vers suivants :

Avec l'amour que sert la gloire ?
Faut-il braver le froid, la faim,
S'exposer à mourir enfin
Plutôt que refuser de croire
Au doux amour sans lendemain ?

Aussitôt Bertram d'Alamanon gravit les marches de l'estrade et lui répondit sur le même air, improvisant aussi :

Devant votre dame, sans gloire,
Oserez-vous paraitre, enfin?
Votre bel amour sera vain,
Si ne pouvez lui faire accroire
A vos exploits, le lendemain.

Sordel reprit à son tour :

Il me suffit que ma vaillance
Plaise à la dame de mon cœur,
Je ne veux d'autre bonheur
Ne veux, plus haute récompense
Et brave tout mépris railleur.

Bertrand d'Alamanon répliqua avec une conviction pleine de chaleur :

Serait tenir en défiance
Celle qui m'a donné son cœur
Si, ne prouvant pas ma valeur
Je trahissais sa confiance,
Bien mal acquis, porte malheur.

Ces vers improvisés traitant et résolvant la question posée dans un cadre limité d'avance, véritable tour de force, et chantés d'une voix douce et pleine de charme, valurent aux troubadours les applaudissements de toute l'assistance.

La cour d'amour délibéra gravement, et son arrêt motivé fut la sanction de la conclusion finale de Bertrand d'Alamanon, auquel le prix fut accordé.

C'était une fleur d'argent que le galant troubadour fut déposer aux pieds d'une charmante dame qui, rougissante, l'accepta et lui donna en échange le nœud de ruban qu'elle détacha de son corsage pour en orner son écharpe de chevalier.

Le tour des Sirventes était venu, c'était le nom donné aux chants de guerre, de politique, ou de critique. Plusieurs troubadours se présentèrent, ce fut Guillaume de Saint-Grégory qui, dédaignant le chant et le théorbe, déclama des vers dont la suave douceur décélait l'âme du poète à laquelle succédèrent bientôt les accents âpres, rudes et fiers de l'homme de guerre qui, plus que tout autre, avait su réunir ces deux conditions des vaillants chevaliers de cette époque dont la vie n'était qu'amour et combats.

Cette ode guerrière était dédiée à Béatrix de Savoie, femme de Raymond Beranger IV, comte de Provence.

Combien j'aime le temps de nos fêtes de Pâques
Alors que l'on entend le doux chant des oiseaux,
Que la prime de l'herbe en verdoyantes plaques
Se mêle au doux parfum des fleurs de nos côteaux.

Alors que retentit dans la cité d'Anduze,
Pour fêter la beauté, la voix des troubadours,
Dont les chants de Provence, inspirés par la muse,
Vont célébrer la guerre ainsi que leurs amours.

Ces chants, répercutés par les monts des Cévennes,
Des poètes guerriers réveillant la valeur
En réchauffant le sang qui coule dans leurs veines
Élèveront leur âme et soutiendront leur cœur.

A l'apprêt des combats mon sang bout dans mes veines,
Je vois luire au soleil les casques, les brassards,
Les chevaux écumants hennissant dans les plaines,
Aux mains des chevaliers flotter les étendards.

Mais ce qui plus encor m'enchante et me transporte,
C'est l'escalade au mur et la prise d'assaut
D'une grande cité dont on force la porte;
C'est la ruine et le sac d'un orgueilleux château.

C'est le sang des blessés qui, de partout, ruisselle;
C'est le combat à mort dans toute sa fureur;
Le chevalier vaincu qui, sous les coups, chancelle
Et succombe en priant, victime de l'honneur.

Puis vint Palazis de Tarascon, renommé pour ses patriotiques sirventes; le silence se rétablit dans l'assemblée, profondement émotionnée par les vers si énergiques de Guillaume de Saint-Grégory, et, Palazis, d'une voix vibrante et sonore, dit :

En chantant tes malheurs, ô vaillante Provence,
Foulée aux pieds sanglants de tes envahisseurs,
Barbares accourus des comtés de la France
Pour répandre le sang de tes fiers défenseurs,

Je ne puis oublier, noble cité d'Anduze,
Qu'accueillant les vaincus, aux jours d'adversité,
Des troubadours bannis tu recueillis la muse
Et que tu lui donnas ton hospitalité.

Je puis donc aujourd'hui laisser tarir mes larmes,
Car je vois chevaliers et galants troubadours
Réunis dans tes murs, affirmer par leurs armes,
Célébrer par leurs chants : la gloire et les amours.

Mais après tes malheurs tu renais florissante,
Tes champs vont revenir à leur fertilité,
Et tu seras encor plus belle et plus vaillante,
O terre de l'honneur et de la liberté !

Lorsque Palazis prononça ce vers de la seconde strophe :

Des troubadours bannis tu recueillis la muse

tous les regards se fixèrent sur Clara, et celle qu'on appelait la Sapho des Cévennes fut acclamée, mais quand le poète eut terminé son sirvente par ce vers :

O terre de l'honneur et de la liberté !

l'enthousiasme ne connut plus de bornes, toute l'assemblée se leva et par ses acclamationsaffirma une fois de plus combien était ardent le patriotisme de ces populations méridionales, qui aimaient avec passion leur malheureuse et vaillante Provence.

Une longue suspension de la séance en fut la conséquence, car on avait besoin de laisser calmer cette surexcitation, pour passer à un exercice qui, pour être moins violent, n'en était pas moins passionné.



XI

Enfin le calme se rétablit, et l'on passa aux chansons (chanzos, cansos, coblas) qui étaient spécialement réservées aux questions de galanterie. Un grand nombre de troubadours devaient prendre part à ce dernier concours, auquel les dames portaient naturellement le plus vif intérêt, car elles y jouaient le principal rôle.

Rambaud de Vaquièras fut le premier qui monta sur l'estrade; il était fils d'un chevalier sans fortune de la principauté d'Orange et s'était acquis autant de gloire par son épée que par ses vers, il adressait ses chansons à Beatrix de Carret, sœur du marquis de Montferrat, qui maniait admirablement l'épée et le cheval, aussi l'appelait-il dans ses vers : bel cavalier.

Voici quelle fut sa chanson, à laquelle j'ai voulu conserver toute sa naïveté en la traduisant presque mot à mot, mais, je dois constater que de toutes les langues, la provençale est peut-être la plus intraductible, car non-seulement on doit lui laisser sa naïveté d'expression et de sentiment qui en fait le charme, mais la respecter jusque dans son obscurité, alors cette traduction qui n'est plus qu'une poésie terre à terre, ne peut exprimer ce qui plaît le plus peut-être dans cette langue : son harmonie, qui réside dans la mésure et les rimes et dans l'association de ces mots qui couvrent souvent l'idée simple, peu variée, et souvent, comme nous venons de le dire, obscure et naïve.

Je n'aurais jamais cru de voir
Qu'amour, de moi fit un esclave,
Qu'une dame encor qui me brave
Me tînt si bien en son pouvoir,
Qu'il me fut vraiment insensé,
Ce que je réprouve sans cesse,
De résister à sa fierté
Cependant la grâce et la jeunesse,
Les gentils propos, la beauté
Du riant et charmant visage,
Si pur, si doux, si régulier
De mon bel cavalier
M'ont apprivoisé, moi sauvage. (1)

---

(1) Ja no cui dei veder
Qu'amor me destrengues,
Tant qe donpna tengues
De tot en son poder.
Qe contra lor orgoill,
For orguillos conseil,
mas bellarz e joventz,
E gentilz cor plazens,
El gai diz plazentez
De mon bel cavaller
M'an fait privat de straing.

Après lui ce fut Raimbaut III, comte d'Orange, troubadour très recherché des dames, inconstant et volage, qui vint chanter la dame dont il était alors violemment épris : Béatrix de Savoie, pour laquelle il avait délaissé Azalaïs de Pourcairargues.

Las ! Si vous connaissiez ma mie
Combien je pleure et m'épouvante
Quand je passe ma vie
Loin de mon amante,

Car vous aime d'un pur amour
Et ne peux quitter ce séjour,
Voulant rester toujour,
Toujours à votre entour.

Las ! me désespère et gémis
Quand ne vois plus vos traits chéris,
Mais quand les vois je ris,
Alors suis en paradis.

Azalaïs de Porcairargues était, comme le dit son chroniqueur, en la plaçant parmi les dames les plus distinguées et les troubadours les plus remarquables de son temps, « gentille femme, spirituelle et parfaitement instruite. »

Elle avait aimé en effet le volage et séduisant Raimbaud, comte d'Orange qui, bientôt après, l'avait remplacée dans son cœur par Béatrix de Savoie, comme nous venons de le voir.

Azalaïs, pour se consoler, lui avait donné pour successeur Guy de Guerrejat, troubadour aussi et fils de Guillaume VI, seigneur de Montpellier ; à cette époque l'amour consistait, le plus souvent, dans un échange de vers et de chansons et n'éveillait pas même la jalousie des maris ou la médisance du public, mais en entendant les vers de son ancien amant, quelle aimait encore, elle ne put se défendre d'un sentiment de regret, et pour se venger de son délaissement elle lui répondit par la chanson suivante :

Une dame place mal sa tendresse
Quant à trop haut seigneur elle s'adresse,
C'est ce qu'Ovide, quelque part a dit :
Amour ne fraye pas avec puissance.
Dame alors ne peut aimer en confiance,
Mais celle que ce haut seigneur choisit,
Celle là je la tiens pour outragée,
Et celle qui l'accepte pour insensée.

J'aime un ami d'une grande vaillance,
Qui les surpasse tous à son entour,
Qui mérite toute ma confiance
Car il m'accorde son brûlant amour,
Et c'est à lui que le mien appartient;
Mais à celui qui dirait le contraire
Que Dieu lui réserve un mauvais destin,
Car moi j'en ai la preuve sincère. (1)

Mais Raimbaud ne voulut pas rester sous le coup du reproche qui lui était adressé et il répondit par l'improvisation suivante :

---

(1) Domna met mout mal s'amor
Qu'ab trop ric hom plaideja,
Ab plus aut de vavassor;
E cil que o fai follcia.
Que Ovidi o retraé :
Qu'amors per ricor no vai;
E domna que n'es cauzida
En tenc per envilanida.

Amic ai de gran valor
Que sobre totz senhoréja;
E non a cor trichador
Vas me, que s'amors m'autreja,
En dic que m'amors l'échué,
E cel que ditz que no fai
Dieus li non mal'escarida;
Qu'ieu m'en teng ben per guarida.

Plus que d'autres, les grands seigneurs
Ont un amour que rien n'égale,
Et sont dignes de vos faveurs
Alors qu'ils ont âme loyale.
Il n'appartient qu'aux basses âmes
De choisir un amant obscur,
J'ai même vu souvent des femmes
Qui se perdaient d'honneur, bien sûr,
Avec un simple gentilhomme;
Ce qui ne peut se voir en somme
Avec un noble et grand seigneur
Qui tient haut les vertus du cœur.

Cette lutte d'amour, ces reproches adressés à l'oublieux amant, cette femme, jeune, belle, qui exhalait sa plainte dans une charmante et mélancolique chanson, avaient vivement intéressé l'auditoire, et la spirituelle troubaïre fut accompagnée à sa place par les sympathiques acclamations de l'assemblée.

Puis on vit paraître Bernard de Ventadour, qui était fils du chaufournier du comte de Ventadour, en Limousin. Grâce aux libéralités de ce seigneur il avait pu développer son talent naturel pour la poésie; sa voix était belle, il était beau garçon, chantant ses chansons avec une voix douce et sympathique qui allait au cœur des femmes, aussi eût-il beaucoup de succès auprès des nobles châtelaines.

Il éveilla bientôt la jalousie du comte, son protecteur, qui n'entendant pas raillerie sur ce sujet, le chassa et enferma sa femme dans un donjon du château.

Bernard fut à la cour d'Eléonore de Guyenne, obtint ses faveurs, puis fut auprès du comte de Toulouse où il acquit une grande renommée.

Il chanta avec un charme infini les couplets suivants :

La poésie, hélas! n'a pas grande valeur
Si ses accents profonds ne viennent pas du cœur,

Et les chants ne sauraient partir du fond du cœur
Que lorsqu'amour fervent le possède et l'inspire.
C'est là le sentiment qu'exprimera ma lyre,
Car le bonheur d'aimer est ce qui plus inspire
La bouche, le regard, la poitrine et le cœur.

Après cette entrée en matière, véritable préface de ses belles poésies, il commença un chant, empreint d'un sentiment profond et douloureux, dont nous donnons seulement la première strophe :

Las ! dois, pour mieux dissimuler
Le trouble de mon âme,
Feindre de rire et de chanter,
Et dans mon cœur saignant, cacher
Mon amour profond pour la dame
Que ne puis m'empêcher d'aimer,
Qui jusqu'à mort doit m'entraîner !

La pauvre Etiennette, tout entière à sa mélancolie, n'avait apporté à tous ces chants qu'une attention distraite, ces vers qui exprimaient si bien la triste situation de son cœur, la rappelèrent à la réalité et ses larmes coulèrent abondamment ; mais les personnes qui l'entouraient, émues elles aussi par ce chant triste et langoureux, ne firent nulle attention à son émotion. Le comte de Brassac observait sa fille et il ressentit le contre coup de sa douleur.

Après Guillaume de Ventadour, Pierre de Barjac chanta quelques vers où perçait son dépit envers la dame de ses pensées, qui ne répondait que froidement à son amour ; puis ce fut la dame Natibors de Sérénon qu'on désignait aussi sous le nom de Tiberge de Montauzier, elle était troubaire en renom, courtoise, bien apprise, avenante et fort habile, de mœurs douces et fort estimée.

Voici quel était le début de sa chanson, qu'elle adressait au chevalier qu'elle aimait.

Beau, doux ami, n'ai pas un seul moment
Sans désirer vous voir et vous entendre
Depuis le jour que, pour fidèle aimant,
Je vous ai reconnu sincère et tendre.

Quand il a fallu, hélas ! vous quitter,
J'ai bien pleuré durant ma longue attente.
Et je n'ai pu d'aucun plaisir goûter,
Tant j'avais mon âme dolente.

En aucune douleur ne veux me mettre,
Ne veux entendre parler non plus, non !
Ni même, mieux encore, rien connaître
De ces amants qu'amour ne rend pas bon !

La charmante comtesse de Die fut priée de prendre part au concours, et elle chanta en s'accompagnant de la harpe, d'une voix dont la suavité pénétrait le cœur, la naïve et sentimentale chanson que voici :

Agnès, gentille Bachelette
Disait : las,n'aimerai jamais.
Mais elle ignorait, la pauvrette,
Que l'amour sans cesse vous guette
Et qu'il vous prend dans ses filets.

Or un jour advint un beau page
Disant : n'aimerez-vous jamais ?
Ce jour elle fut moins sauvage,
Puis elle se disait, je gage
Que l'amour doit avoir d'attraits !

Un soir elle se dit : je l'aime,
Mais oncque le saura jamais.
Car elle ignorait elle-même
Que cet amour, bonheur suprême,
Ferait son tourment désormais.

Le page un jour à la pauvrette
Disait : m'aimerez-vous jamais ?
Soudain elle pencha la tête,
Sa figure était violette,
Adieu.... je meurs, car je t'aimais.

Les applaudissements de l'assemblée récompensèrent la comtesse, qui reprit sa place au milieu des dames de la cour d'amour.

Pendant ce temps la pauvre Etiennette, dont le cœur était soumis à une tristesse croissante, cherchait avec la force d'âme dont elle était douée à cacher ses souffrances sous un sourire forcé.

D'autres troubadours vinrent à leur tour célébrer leur victoire ou pleurer leur défaite, dont l'amour faisait toujours les frais ; ainsi Guillaume Adhémar, chanta :

Si l'amour causait tant de peines
Les gentils oiseaux de nos champs
Garderaient leurs amoureux chants,
Qu'ils ne laisseraient dans les plaines
Emporter ainsi par les vents.

Guillaume de Bau, qui tenait un des premiers rangs parmi les chanteurs de Provence :

L'amour est un parterre
Tout émaillé de fleurs,
Dont bien souvent la terre
Est arrosée de pleurs.

Gaucelin Faïdit ne pouvait rester muet, natif d'Uzerche en Limousin, il avait sa place parmi les plus célèbres, après avoir eu une vie errante et agitée, il avait pris femme à Alais, c'était une courtisane nommée Guillelmette Monja, qui était belle, spirituelle, instruite et qui chantait ses chansons. Il avait souvent assisté aux cours d'amour que Clara

d'Anduze tenait dans cette ville ; malheureusement, il avait la passion du jeu et y avait perdu tout son avoir, il chanta les coblas suivants :

Qu'en son cœur, une femme
Refoule son amour,
On le verra toujour
Au trouble de son âme.
Le langage des yeux,
Sa rougeur, sa faiblesse,
Décèleront sans cesse
L'hôte mystérieux.

Les regards du chanteur, en disant ces derniers vers, planaient sur l'assemblée. Étiennette crut voir ses yeux s'arrêter sur les siens et pénétrer jusqu'au fond de son cœur, elle se sentit défaillir, ses forces l'abandonnaient, et ce ne fut que par un héroïque effort qu'elle parvint à dissimuler le trouble de ses sens.

Enfin vint le tour si impatiemment attendu de la célèbre troubairitz, Clara d'Anduze, qui appartenait à la noble famille des Bernard-Bermond; elle était recherchée par sa grâce, son esprit, sa beauté, son talent, par les plus hauts seigneurs de la Provence qui se faisaient, non-seulement gloire de protéger les troubadours, mais encore de cultiver eux-mêmes la poésie.

Clara était en relation avec les plus célèbres troubadours de cette époque où fleurissait la langue d'Oc. Elle les attirait souvent à Anduze aux cours d'amour qu'elle y tenait. Elle était l'amie d'Azalaïs de Pourcairagues, de la comtesse de Die, de Gaucelin Faïdit, de Guy Guerrejat, qui était parent de Bernard Pelet d'Alais.

Elle aimait Hugues de Saint-Cirq dont le beau langage et les poétiques vers étaient pleins de séduction, peu accessible à l'amour jusqu'au jour où il avait connu Clara, il conçut pour elle une réelle et puissante passion, habile-

ment entretenue, jamais assouvie. Hugues, de plus en plus désespéré, se jeta dans les bras d'une noble dame moins inhumaine qui essaya de le consoler et l'entraina loin de celle qu'il aimait et dont il était aimé.

Clara prit la harpe, en tira quelques accords plaintifs et chanta la chanson suivante, qui exprimait la souffrance de son âme et ses regrets d'avoir été séparée de son amant. (1)

En grand émoi peine et douleur,
En grand trouble ils ont mis mon cœur
Les dénigreurs et leur cabale,
Médisans à langue infernale,
Car ils ont pu nous séparer.
Vous que j'aime plus que la vie,
Ne puis vous voir et vous parler,
J'en meurs de colère et d'envie!...

Ceux qui défendent nos amours
Ne peuvent éteindre la flamme
Qui dans mon cœur brule toujours
Et qui de joie emplit mon âme.
A qui de toi mal parlerait
je jurerai haine éternelle;
Mais je jure amitié fidèle
A qui de toi bien me dirait.

---

(1) Pour atténuer l'insuffisance de notre traduction, nous donnons, en même temps le texte même de la seule poésie qui reste de Clara, et cela d'autant mieux que cette pièce est fort rare.

En greu es may et en greu pessamen
An mes mon cor, et granda error,
Li lauzengier elh fals devinador,
Abayssador de joy e de joven;
Quar vos qu'eu am mais que res quel monsia
An fait de me départire lonhar,
Si qu'eu nous puesc vezer ni remirar
Don muer de dol, d'ira e de feunia.

Bel ami n'ayez nulle crainte
Que pour vous soit traître mon cœur,
Ni qu'un autre entende sa plainte,
Ni que je change en mon ardeur.
Et cent femmes m'en prîraient-elles
Je n'écouterais point icelles.
Si mon corps dérober pouvais
Tel qui l'a, ne l'aurait jamais!

Ami tant est grand mon chagrin,
Que, sans vous, me plains et soupire,
Ne pouvant dans mes vers vous dire,
Ce dont mon pauvre cœur est plein!

Le puissant et douloureux amour de Clara avait passé de son âme dans ses vers, et troubadours, dames et chevaliers étaient sous le charme de cette femme, belle, émue, inspirée; les hommes applaudissaient, les femmes pleuraient et la

Selh quem blasma vostr'amor nim défen
No podon far en re mon cor mellor,
Nil dous dezir qu'ieu ai de vos major,
Ni l'enveja, nil dezir, nil talen,
E non es hom, tan mos enemicx sia,
Sil n'aug dir ben, que nol tenha en car,
E si 'n ditz mal, mais nom pot dir ni far
Ne guna re que a plazer me sia.

Ja nous donetz, belhs amicx, espaven
Que ja ves vos aia cor trichador,
Ni qu'ieus camge per nul autr'amador
Sim pregavon d'autras donas un cen;
Qu'amors, quem te per vos en sa bailia,
Vol que mon cor vos estuy e vos gar :
E farai o e s'ieu pogues emblar
Mon cors, tals l'a que jamais non l'auria.

Amicx, tan ai d'ira e de feunia
Quar no vos vey, que quant yeu creg chantar,
Planh e sospir; — per qu'ieu no puesc so far
A mas coblas quel cor complir volria.

pauvre Etiennette, frémissante dans sa douleur contenue, put enfin laisser couler librement ses larmes, sans crainte d'être remarquée.

Mais quelle ne fut pas la surprise et l'étonnement de l'assemblée encore frémissante d'émotion, en voyant un homme percer la foule compacte du populaire et s'élancer sur l'estrade, c'était Hugues de Saint-Cirq, l'amant aimé de Clara, qui l'avait abandonnée dans un sentiment de dépit amoureux, il revenait repentant, soumis et brûlant d'amour; n'osant se présenter à elle il s'était caché dans la foule, mais il n'avait pu résister aux regrets que son amante avait si tendrement exprimés, et il voulait que sa repentance fut publique, pour mieux obtenir son pardon.

Clara, en le reconnaissant, avait porté la main à son cœur, elle attendait palpitante, disposée à pardonner. Le silence se fit, et Hugues commença par ce qu'on appelait : un envoi, c'est-à-dire la dédicace de la chanson.

A la muse enchanteresse,
A la divine Sapho
Dont les chants, pleins de tendresse,
Eveillent dans nos cœurs un merveilleux écho!

Cet envoi fut salué par de nombreux applaudissements puisqu'il était adressé à la troubaïre qui avait conquis toutes les sympathies de cette brillante réunion; ce fut donc avec un religieux silence, souvent interrompu par les applaudissements, qu'il fut écouté.

La noble poésie autour de vous rayonne
L'art divin vous berça de ses douces chansons
Vous portez sur le front une double couronne
Et Dieu, dans son amour, vous combla de ses dons.

J'aime en vous la troubaïre avec son auréole,
Son regard inspiré, sa lyre dans la main;
Sa parole est un chant qui sourit et console,
C'est une voix d'en haut qui n'a plus rien d'humain.

C'est la fleur embaumée et l'onde qui murmure.
C'est la lune glissant dans un nuage d'or,
C'est le tiède printemps, réveil de la nature,
C'est l'âme qui vers Dieu monte et prend son essor.

C'est bien la goutte d'eau suspendue au feuillage
Quand vient après la pluie un chaud rayon doré,
C'est parfois l'espérance et son lointain mirage,
C'est l'amante pleurant son amant adoré.

J'aime en vous les accords qui font vibrer la lyre,
J'aime celle qui chante et dont les doux accents,
Réveillant un écho dans l'âme qui soupire,
Fait aimer et rêver par ses suaves chants.

Quand il eut terminé, il fut s'agenouiller devant Clara, qui le releva, en lui octroyant son pardon, aux applaudissements repetés de l'assemblée.

Enfin le silence se rétablit et pendant la suspension de la longue et intéressante réunion poétique, la cour discuta le mérite de chacun des concurrents et rendit son arrêt. Les récompenses furent largement distribuées, car tous étaient plus ou moins méritants, et cette cour d'amour dut prendre place parmi les plus brillantes de la Provence.

Etiennette avait, durant cette longue journée, ressenti des émotions bien diverses ; tantôt elle avait abandonné son âme à cette poésie douce et sentimentale qui mettait un baume bienfaisant sur son cœur et lui rappelait comme dans un rêve ces quelques instants d'amour pleins d'espérance dont elle avait gardé un doux souvenir, tantôt la réaction se produisait en entendant quelques vers qui s'adaptaient à l'état de souffrance de son âme, à sa désespérance, à son sacrifice, à son dévouement, et alors elle ressentait les plus affreuses tortures, heureusement qu'elle avait pu au milieu de l'émotion générale, verser d'abondantes larmes sans être remarquée, et cette détente avait amené un

calme et une sérénité plutôt apparente que réelle, qui lui permit de rassurer son père et de paraître jusqu'à la fin de cette journée, gracieuse, charmante, enjouée, au milieu de cette brillante société qui emplissait les vastes salles du château d'Anduze.



XII

Enfin l'heure du retour au château de Roque-Haulte arriva, ce fut pour Etiennette un grand bonheur de retrouver le repos, le calme et la solitude. Ce voyage et ces fêtes qui semblaient en apparence avoir amélioré son état de santé, l'avaient en réalité aggravé.

Dès son arrivée, elle s'empressa de raviver tous les souvenirs de son bonheur passé, elle regardait dans sa vie comme dans un livre qu'on feuillette avec amour, elle se plongea dans ses pensées et retomba dans cette mélancolie à laquelle elle abandonnait son âme, et c'était avec une jouissance infinie, née de l'excès de sa douleur, qu'elle buvait à long trait ce poison tout aussi attrayant et non moins funeste que l'opium ou le hacchich des orientaux.

Elle causait peu, s'isolait de plus en plus, indifférente

à ce qui se passait autour d'elle, une funeste langueur envahissait son être.

Le comte anxieux suivait avec une scrupuleuse attention les progrès de cette terrible maladie de langueur.

Un matin qu'Etiennette paraissait plus souffrante, le comte, en l'embrassant, ne put cacher son inquiétude en lui demandant comment elle avait passé la nuit.

— Bien, très bien, mon cher père, ne vous inquiétez pas,je vous prie, seulement j'ai fait un mauvais rêve et m'étant réveillée en sursaut, je n'ai pas voulu me rendormir.

— Cependant, ma fille, depuis notre retour, il me semblait que tu étais mieux, ce voyage qui devait te distraire t'a beaucoup trop fatiguée, mon enfant?

— Peut-être bien, mon père. Et elle étouffa une quinte de toux. En entendant cette toux sèche et saccadée, le comte frémit. Etiennette s'empressa d'ajouter :

— Ce n'est rien, mon père, c'est sans doute un peu de froid, car à mon réveil, après cet affreux cauchemar, j'avais la tête en feu, j'avais besoin de respirer l'air frais de la nuit, et j'ai ouvert ma fenêtre.

— C'est une grande imprudence, mon enfant, qu'il ne faut pas renouveler, il faut te soigner, vois-tu, retrouver ta belle santé d'autrefois, me rendre ainsi bien heureux, et surtout ne pas effrayer ta mère, qui t'aime tant, mais qui est, tu le sais, d'une fâcheuse impressionnabilité, elle te croirait réellement malade.— Puis prenant sa fille dans ses bras, il l'embrassa, pour cacher une larme qu'il ne pouvait retenir, et il sortit pour ne pas montrer son émotion en disant : Pauvre enfant, pauvre enfant! Car la lumière se faisait dans le cœur de ce malheureux père, et les symptômes qu'il venait de découvrir, ne lui permettaient plus aucun doute sur le danger que courait sa fille, la maladie de langueur suivait fatalement son cours.

Le comte, à partir de ce jour, redoubla de soins et de surveillance, il essayait de distraire sa fille par des promena-

des à pied, à cheval, par des chasses dans la plaine. Etiennette s'y prêtait volontiers, le grand air surtout avait produit une amélioration passagère dans son état. Cependant après une chevauchée un peu rapide elle ressentait des étouffements et des palpitations au point qu'il fallait parfois s'arrêter. Enfin ces courses amenèrent une véritable fatigue et il fallut y renoncer.

Dès lors l'illusion que le comte cherchait à se faire s'évanouit, il fallut se rendre à l'évidence, le mal faisait de rapides progrès, le danger était réel, car chaque jour apportait une nouvelle aggravation à son état.

Etiennette avait repris sa pâleur un instant disparue, ses yeux se cernaient, sa poitrine était oppressée, la toux persistait sèche et toujours plus fréquente, des spasmes nerveux en étaient la conséquence, les nuits amenaient des sueurs abondantes suivies de frissons glacés, à l'insomnie succédait le sommeil fiévreux rempli de lourds cauchemars, enfin la pauvre enfant n'était plus que l'ombre d'elle-même, ses joues amaigries se creusaient de plus en plus, un sourire triste errait sur ses lèvres, et tous ces symptômes annonçaient que le mal dont elle devait mourir avait atteint sa dernière période.

Le désespoir débordait du cœur de ce malheureux père, la comtesse, qui n'avait pas prévu les funestes conséquences d'une pareille maladie, se refusait à y croire, et cependant, dès qu'elle avait quitté sa fille elle ne pouvait que pleurer.



XIII

L'Etat, comme l'avait si bien prévu Philippe-Auguste, entre les mains de femmes et d'enfants, ne chômait pas de dangers.

Après le dénoûment pacifique de la première ligue contre la reine Blanche, une autre plus menaçante s'organisait.

On se servait de tous les moyens pour soulever les esprits, les bruits les plus injurieux étaient répandus sur la reine, on l'accusait d'avoir, de concert avec le comte Thibaut, son amant, empoisonné le roi Louis VIII, son époux ; on calomniait son intimité nécessaire avec le cardinal de Saint-Ange, son ministre et son conseiller.

La régence du comte de Boulogne ne suffisait plus aux plus exaltés, et on allait jusqu'à dire qu'on voulait donner la couronne à l'illustre seigneur Enguerrand de Coucy.

Pendant que les barons, secrètement réunis à Corbeil, se

préparaient à entrer en campagne, de concert avec le comte de Bretagne, qui devait commencer les hostilités, la reine qui était à Orléans depuis quelques jours avec son fils, se mit en route pour Paris, sans prendre aucune précaution pour sa sûreté, se croyant encore en paix.

Son cortège se composait de sa suite et de quelques chevaliers seulement. Pierre Bermond était auprès d'elle, et comme elle approchait d'Etampes, son cortège fut tout à coup enveloppé par les confédérés, le péril était imminent. Pierre se mettant à la tête des chevaliers qui formaient l'escorte du roi, chargea vigoureusement les assaillants, un moment déconcertés par cette attaque imprévue, mais voyant le petit nombre de leurs audacieux agresseurs, ils reprirent courage et cherchèrent à entourer le cortège. Le danger que couraient la reine et le jeune roi était immense, car le nombre des assaillants augmentait toujours, mais ils manquaient de chefs, aucun d'entre eux n'avait osé se montrer dans un pareil guet-apens, si contraire aux lois de l'honneur et de la chevalerie.

Pierre Bermond faisait des prodiges de valeur, il frayait, en frappant d'estoc et de taille, un passage dans cette masse compacte, au cortège royal, bientôt il rompit ce cercle de fer qui les entourait et, se plaçant avec ses chevaliers à l'arrière-garde, il arrêta un instant le choc des combattants; peu à peu leur courage faiblit, leur acharnement au combat se refroidit, devant la résistance imprévue qu'ils rencontraient; enfin les plus acharnés reculèrent devant une nouvelle charge des vaillants défenseurs, et la royauté fut sauvée.

Le cortège royal put regagner la tour de Montlhéry, d'où la reine, craignant que les confédérés ne revinssent en plus grand nombre encore pour assiéger la tour, envoya des émissaires à Paris pour demander des renforts.

Les portes du manoir furent fermées, les ponts-levis

levés, la défense fut organisée sur tous les points, et on attendit avec anxiété l'arrivée des secours.

Alors la reine fit appeler Pierre, qui se rendit à ses ordres, couvert encore du sang de ses victimes, auquel le sien se mêlait aussi.

— Oh ! merci, merci ! mon vaillant chevalier, lui dit la reine, en lui donnant sa main à baiser, le roi, que vous venez de sauver, est impatient de vous voir pour vous remercier aussi.

Mais vous êtes blessé, dit-elle, en voyant le sang qui coulait et la pâleur de son visage.

— Qu'importe, madame, puisque le roi et vous êtes sains et saufs.

Blanche, le voyant prêt à défaillir, voulut s'assurer par elle même de la gravité de ses blessures, et quand on l'eût débarassé de son armure et couché sur un lit de repos, ce fut avec bonheur qu'elle put se convaincre qu'aucune n'était mortelle, le sang qu'il avait perdu avait été la seule cause de sa défaillance.

Aussitôt que les évènements que nous venons de raconter furent connus à Paris, le peuple prit les armes et se précipita sur la route d'Orléans, entraînant les paysans sur leur passage, auxquels vinrent se joindre nombre de chevaliers du voisinage. La foule fut si grande autour de Montlhéry que l'on pouvait à peine y pénétrer.

La reine et le roi, vivement touchés de ce mouvement unanime d'amour, revinrent à Paris ; leur voyage fut un véritable triomphe et à leur entrée dans la capitale, ils furent accueillis avec un immense enthousiasme.

Devant une pareille manifestation, la ligue des seigneurs resta impuissante, la reine avec le secours de Thibaut, qui avait laissé croire aux confédérés qu'il était avec eux, pour mieux servir sa souveraine. marcha avec son activité ordinaire contre le comte de Bretagne, qui fut obligé de lui demander paix et pardon. Cette seconde ligue eut le même

sort que la première, elle fut vaincue par la fermeté, le courage et l'habile politique de la reine Blanche de Castille.

Mais la reine voulut profiter des avantages qu'elle venait de remporter et assurer la tranquillité de la France par un traité.

Le comte de Toulouse n'avait remporté sur Imbert de Beaulieu que des avantages passagers, pendant lesquels il avait encore trouvé le moyen de prendre une part plus ou moins directe à toutes les tentatives de rébellion contre la royauté.

Mais en voyant les succès de la reine et la pacification qui devait s'ensuivre dans le royaume, il craignit de ne pouvoir résister seul contre le roi, et demanda à négocier.

La reine, convaincue par la conduite du comte, que jamais avec lui la paix ne pourrait être solide et durable, puisque non seulement elle n'avait pu encore s'établir dans ses états du Languedoc, mais qu'il avait pris parti dans toutes les ligues et troubles dirigés contre elle et autour d'elle, était décidée à obtenir de lui un gage sérieux et définitif, pour en finir, soit par les armes en envoyant de grandes forces prendre Toulouse et le déposséder à tout jamais de son comté, ou par un traité entouré de solides garanties.

Le moment était propice pour faire triompher ses projets politiques en faveur de Pierre Bermond, car il fallait en finir avec le turbulent comte de Toulouse; soit par une dépossession de son comté en faveur de Pierre Bermond; soit par l'alliance de ce dernier avec Jeanne sa fille, qui serait ainsi une menace et une garantie pour l'exécution d'un nouveau traité.



XIV

Par un message envoyé par le comte de Brassac, Pierre était mandé au château de Roque-Haulte. Etiennette dont l'état n'avait cessé d'empirer, avant de mourir, voulait le voir une dernière fois.

A peine guéri de ses blessures, en proie au plus violent désespoir, il fit ses adieux à la reine et partit.

Mais quand il revit cette pauvre enfant sur son lit de douleur, pâle et amaigrie, résignée comme une sainte, il tomba à genoux près de sa couche et ses sanglots éclatèrent.

— Oh! mon cher Pierre, mon frère, dit-elle, en essayant de se soulever, Dieu est bon puisqu'il a exaucé ma dernière prière. Oh! je suis préparée à la mort, que je vois venir comme une délivrance, mais je ne voulais pas mourir sans vous avoir vu une dernière fois.

— Etiennette, Etiennette, murmurait Pierre, au milieu de ses sanglots, vous retrouvêr ainsi.

Et il inondait sa main fièvreuse de ses larmes.

— Ne me plaignez pas, Pierre, je suis heureuse, oh ! oui, bien heureuse de vous voir d'abord, et de vous rendre libre par ma mort.

— Libre ! que voulez vous dire ?

— Oui ! libre, car moi vivante, je le sais, vous ne pouviez m'oublier.

— Vous morte, Etiennette, ma douleur sera éternelle, je m'ensevelirai vivant dans votre souvenir.

— C'est précisément, mon ami, la prière que je veux vous adresser avant de mourir, de garder le souvenir de l'affection que je vous avais vouée, mais aussi d'accomplir un devoir. Rappelez-vous toujours, Pierre, que s'il est triste d'être victime de l'amour, il est beau d'être celle du devoir. C'est donc au nom de ce devoir que je vous adresse une prière et vous demande une promesse. Promettez-moi que ma dernière volonté sera exécutée par vous, quelque pénible qu'elle soit.

— Quelle qu'elle soit, oh ! oui, je vous le jure.

— Eh ! bien, écoutez-moi, mon ami, mon frère. Et faisant un effort pour surmonter sa fatigue et étouffer cette toux opiniâtre qui lui déchirait la poitrine, elle continua d'une voix affaiblie.

Pierre se rapprocha d'elle pour ne rien perdre de ses paroles.

— Je laisse ma pauvre mère et mon père, si courageux dans son affliction, désespérés tous deux de ma mort prochaine, vous serez leur seul consolateur, Pierre, vous ne les abandonnerez pas, je le sais, mais vous pouvez donner à mon père une satisfaction dans sa douleur. J'ai été un obstacle aux projets ambitieux qu'il formait pour votre maison, promettez-moi de réparer le mal dont j'ai été la cause involontaire et inconsciente.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne veux pas laisser planer une ombre, un regret sur ma mémoire et mon devoir est de tout effacer.

— J'exige donc de vous, Pierre, quoi qu'il m'en coûte.....

Mais une quinte de toux, plus longue encore que les précédentes, l'interrompit, suivie d'un abondant crachement de sang.

Après un instant de repos elle continua d'une voix toujours de plus en plus affaiblie :

— Oui, Pierre, je veux que vous accomplissiez un nouveau devoir.

Et Pierre, qui craignait de comprendre, ne put, dans son impatience, s'empêcher de lui demander fiévreusement :

— Lequel ?

— Celui de vous marier !...

Et elle retomba sur sa couche, comme épuisée par ce dernier effort.

— Jamais, jamais ! s'écria spontanément Pierre.

— Et pourtant, mon ami, vous m'avez promis...

— Tout, excepté cela, Etiennette.

— Voilà donc ce que je craignais, Pierre, que vous me laisseriez mourir sans que je puisse emporter avec moi la consolation de voir effacer ma funeste influence dans votre destinée, d'avoir laissé mon père, non pas maudire ma mémoire, mais voir par moi renverser les projets d'avenir qu'il formait pour vous.

Et ses yeux brillaient d'un feu ardent et sombre, la fièvre colorait ses joues et lui donnait un nouveau semblant de vigueur.

— Vous m'avez dit en me quittant : J'attendrai... vous avez attendu, quoique sans espoir vous n'osiez désespérer, mais moi morte, vous rentrez dans la plénitude de votre liberté.

Et ce n'est pas seulement pour vous, pour votre bonheur que je vous adresse cette prière, mais c'est un devoir que

je vous impose ; vos comtés ont besoin après vous d'un successeur, c'est pour eux que je vous implore. Vous êtes l'homme du devoir, Pierre, eh ! bien, votre devoir, le voilà. Un seigneur aussi haut placé que vous a charge d'âmes et doit tout sacrifier pour le bonheur de ses vassaux.

Pierre ne savait que répondre, abîmé dans une immense douleur. Une promesse, il ne se sentait pas capable de la tenir ; un refus, c'était la mort d'Etiennette, et le remords éternel de n'avoir pas accompli sa dernière prière.

— Pierre, mon frère, mes moments sont comptés, me laisserez-vous mourir ainsi? Oh! par pitié, faites que mon âme s'envole en paix vers le Seigneur; mettez ce dernier baume sur ma blessure ; donnez cette dernière consolation à celle qui meurt pour vous avoir trop aimé !...

Le comte et la comtesse s'étaient rapprochés, ils voyaient combien cette conversation avait fatigué la pauvre Etiennette, et ils jetaient un regard suppliant à Pierre, désespéré.

Cette scène était déchirante.

Mais Pierre n'y tenant plus, voyant la mort planer sur cet être adoré, lui dit en déposant sur son front un chaste baiser :

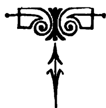
— Meurs en paix, mon amour, ta volonté sera faite, mais ton souvenir si cher restera toujours là, dans mon cœur, comme en un sanctuaire...

— Merci merci... Pierre, mon ami..., mon frère... je n'attendais que ta promesse pour... mourir...

Et se soulevant par un suprême effort, elle tendit ses bras amaigris à Pierre qui la pressa sur son cœur en sanglotant ; puis laissant retomber sa tête sur son épaule, un dernier et pâle sourire effleura ses lèvres décolorées, et elle retomba, inerte, sur sa couche.

La comtesse en pleurs s'approcha de sa fille ; le comte était à genoux au pied du lit ; le chapelain, prévenu, entra,

lui donna l'extrême onction, récita la prière des morts, et l'âme de la pauvre Etiennette s'envola vers le ciel !



XV

Quelques jours après le comte de Brassac envoyait à la reine par son fidèle écuyer Richard, un message secret, car après le coup terrible qui venait de le frapper il ne se sentait pas le courage d'aller à la Cour.

Il informait la reine de la mort de sa pauvre fille et du serment qu'elle avait exigé de Pierre, qui rendait réalisable une alliance avec Jeanne de Toulouse, si cette union entrait toujours dans ses vues politiques, mais il ajoutait qu'il était indispensable, pour la réussite de ce projet, de le laisser au moins pour quelques mois tout à sa douleur, attendant que le temps, ce grand consolateur des affligés, eut apporté quelque soulagement à sa profonde blessure et lui permit de reparaître à la cour pour y reprendre son service.

Dans ce message, il rendait compte de sa découverte sur les assassins de Pierre Bermond, du comte de Toulouse et du roi Louis VIII, et l'organisation de cette secte barbare et sanguinaire, qui avait été organisée par Saladin, sous le nom de Fils du Poignard de Cristal.

Il lui semblait bien difficile d'anéantir une pareille association, dont il était impossible d'atteindre le chef puissant; c'était là un danger permanent pour les hauts et puissants dignitaires du royaume, qui porteraient ombrage à cette politique occulte, dont le but et le moyen étaient d'empêcher de nouvelles croisades contre l'islamisme par l'assassinat de tous ceux qui pouvaient les diriger.

Une surveillance active et protectrice devait être faite autour d'eux et de ceux qui devaient contribuer directement à la pacification du royaume, car il entrait dans la politique du sultan d'Egypte et de Syrie, de maintenir l'état de trouble qui désolait le pays, pour donner un aliment à l'activité et à l'ambition des chevaliers français, qui ne rêvaient jamais que guerres et conquêtes.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

LE CHATEAU DE ROQUE-HAULTE



TROISIÈME PARTIE

LE CHATEAU DE ROQUE-HAULTE

I

Nous avons laissé la reine Blanche au moment où elle était hésitante entre la dépossession de Raymond VII, en faveur de Pierre Bermond, héritier légitime du comté de Toulouse, et une alliance entre eux, entourée de sérieuses et durables garanties de paix, par le mariage de ce dernier avec Jeanne, fille du comte.

C'est alors que le comte de Toulouse, comprenant le danger dans lequel il se trouvait, demanda lui-même à faire un traité de paix.

Les conférences préliminaires eurent lieu à Meaux, Raymond ayant pris pour médiateur le comte de Champa-

gne. Les plus grands intérêts y furent débattus, car la tranquillité du royaume de France dépendait du succès de cette négociation.

Le traité fut conclu et signé à Paris, le 12 avril 1229. La reine acceptait la fille unique du comte, Jeanne, comme garantie de sa conduite future, pour un prince de la famille royale, à la condition qu'elle serait héritière de tous les domaines qui composaient le diocèse de Toulouse, lesquels devaient faire retour à la couronne, si elle mourait sans enfants de ce mariage.

On reconnaissait au comte, par ce traité, la possession de ses domaines, à la condition que les hérétiques et les perturbateurs en seraient chassés, qu'il maintiendrait les privilèges du clergé, détruirait les fortifications de Toulouse, et prendrait la croix pour aller faire la guerre, pendant cinq ans, aux infidèles.

La jeune comtesse fut aussitôt remise entre les mains de la reine, qui se chargea de son éducation.

En apprenant la mort d'Etiennette, Blanche avait connu et compris la profonde douleur de Pierre, mais cette mort lui apportait la certitude que, n'étant plus alimenté par l'ombre même d'une espérance, son amour subirait la loi commune, et que peu à peu il se ferait à la pensée d'une alliance qui lui permettrait d'accomplir le serment qu'il lui avait fait à son lit de mort.

Elle vécut dès lors dans cette conviction que Jeanne serait d'autant mieux acceptée par lui, que n'étant encore qu'une enfant, il ne verrait dans cette union qu'une alliance politique, dans laquelle, à défaut d'amour, il pourrait trouver une affection réciproque.

Mais elle pensa, comme le comte de Brassac, qu'il ne fallait rien précipiter et qu'il convenait de laisser Pierre à sa douleur pendant quelque temps, elle était d'ailleurs fort occupée, car les ligues se succédaient presque sans interrruption,

cette fois-ci c'était contre Thibaut que l'orage allait se déchaîner.

Le roi avait formellement déclaré qu'il ne voulait pas abandonner son vassal, auquel il devait aide et protection, mais cette coalition fut bien vite apaisée, comme les précédentes, autant par les habiles négociations de la reine, que par les armées du roi.



II

L'heure du repos n'était cependant pas encore venue, il semblait qu'un mauvais génie planait sur ce pauvre pays de France, et agitait une torche de discorde entre ces hauts et puissants seigneurs jaloux les uns des autres et trop fiers pour s'incliner devant la majesté royale.

Les barons, toujours repoussés, en furent bientôt réduits à demander l'appui du roi d'Angleterre, qui débarqua à Saint-Malo avec quelques troupes et s'avança jusqu'à Nantes, puis, sans s'inquiéter de ceux qui l'avaient appelé à leur aide, il voulut se montrer dans les provinces qui étaient encore sous son obéissance, traversa l'Anjou, le Poitou et vint en Guyenne, où il fut reçu par son frère Richard.

Là, il apprit la soumission du comte de La Marche, la déchéance du comte de Bretagne, chef de la ligue, et, convaincu qu'il ne pouvait plus compter sur les divisions des seigneurs, il revint en Angleterre, après avoir conclu avec la reine une trêve de trois ans.

Blanche profita de cette paix passagère pour marier son fils avec Marguerite de Provence, la plus charmante princesse qui fut, elle joignait une très grande franchise à beaucoup de délicatesse d'esprit ; elle n'avait encore que treize ans, et déjà les troubadours de Provence avaient célébré ses charmes et ses brillantes qualités.

Le but que se proposait Blanche était de réunir à la couronne, par cette alliance, le comté de Provence, dont la princesse Marguerite devait hériter.

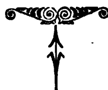
Au moment où la trêve avec l'Angleterre allait expirer, le comte de Boulogne, oncle du roi, chef secret des mécontents, mourut subitement.

La reine avait bien été prévenue par le comte de Brassac des dangers que courait le comte de Boulogne, mais devant l'impuissance dans laquelle elle se voyait d'atteindre les assassins, elle l'avait entouré d'une surveillance qui peu à peu s'était affaiblie, les bruits d'une croisade contre les infidèles, qui étaient la cause du danger dont il était menacé, s'étant évanouis.

La reine avait sans doute oublié que la main mystérieuse et puissante qui pesait sur les destinées de la France devait constamment entretenir de nouveaux troubles dans le royaume, et que cette mort si prompte ne pourrait être imputée qu'à elle par ses ennemis, qui puiseraient là un nouvel aliment et une nouvelle force pour une prochaine prise d'armes.

C'est précisément ce qui ne manqua pas d'arriver. A cette accusation formulée contre la reine, on ajouta les anciennes, dont la principale était qu'elle avait fait assassiner son mari, le roi Louis VIII, par son amant Thibaut,

comte de Champagne, qui excitait d'autant plus la jalousie des hauts barons, qu'il venait d'hériter du royaume de Navarre.



III

C'est alors que nous voyons apparaître une nouvelle personnalité, célèbre par ses intrigues et le rôle qu'elle devait jouer dans ces troubles incessants, dirigés contre la royauté.

Isabelle, fille d'Eymard, comte de Poitiers et d'Angoulême, avait été promise dès sa plus tendre enfance à Hugues de Lusignan, comte de La Marche, qu'elle aimait; élevée dans la famille de ce prince, au moment de l'épouser, elle avait été enlevée par Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre, qui l'avait forcée de recevoir sa main. Après avoir vécu dix-sept ans avec cet époux, et lui avoir donné plusieurs enfants, sa mort la rendant libre, elle revint en France, et se maria avec celui dont elle avait reçu les premiers soins.

Son fils, Henri III, était roi d'Angleterre, son second fils Richard, comte de Poitiers par sa mère, était gouverneur de Guyenne ; sa fille, Marie, avait épousé l'empereur d'Allemagne, Othon, et elle était nièce par Hugues de Lusignan, son second mari, de Guy, roi de Jérusalem ; elle était donc à la fois : veuve de roi ; mère de roi ; nièce de roi et belle-mère d'empereur.

Cette femme altière, intrigante et jalouse, orgueilleuse et indomptable, ambitieuse et vindicative, humiliée de n'être que la femme d'un comte, après avoir été longtemps assise sur un des premiers trônes du monde, avait voué une haine implacable à Blanche de Castille et au roi de France.

Elle fut l'âme de cette nouvelle ligue, dont le comte de Bretagne fut le chef. Mais Louis, à la tête d'une nombreuse armée, entra dans cette province par trois côtés à la fois et le comte effrayé, n'ayant pas encore reçu les secours qu'il attendait, demanda et obtint une trêve de quelques mois, promettant de se soumettre s'il n'était pas secouru dans un bref délai.

Les conditions de la trêve furent arrêtées d'un commun accord et une ligne de séparation, que nul ne devait franchir, fut fixée entre les deux armées.

Les hostilités cessèrent donc, et pour occuper ses chevaliers et les tenir en éveil, le roi Louis qui aimait la chasse et possédait de magnifiques équipages, ainsi qu'une vénerie parfaitement organisée, voulut courre le cerf et le sanglier dans les forêts du Poitou et de l'Angoumois où le fauve abondait.

La Saint-Hubert était proche, et il fallait fêter dignement le patron des veneurs; le roi chargea Pierre Bermond, dont la science cynégétique était connue à la cour, de prendre la direction des chasses royales en qualité de grand veneur.

IV

La fête de la Saint-Hubert a lieu le 3 novembre et tout chasseur tient à honorer son patron, riche seigneur d'Aquitaine et beau cavalier,qui se livrait aveuglément aux vanités du monde, et passait dans les bois toutes les heures qu'il ne consacrait pas à l'amour.

Cette vie d'iniquité ne pouvait toujours durer, un jour qu'il poursuivait un cerf au fond des forêts des Ardennes, une apparition des plus étranges s'offrit à lui, vivement impressionné, sur les conseils de Saint-Lambert, évêque de Maestricht, il embrassa l'état ecclésiastique, et, à sa mort, en 708, il devint évêque à sa place.

Après son décès, en 825, son corps fut transporté par ordre de l'empereur Louis le Débonnaire à l'abbaye d'Andain,

dans les Ardennes, qui prit dès ce moment le nom de Saint-Hubert.

Tous les chasseurs seigneurs des environs offraient à la dite abbaye les prémices de leur chasse et la dizième partie de leur gibier annuel.

On disait, ce jour-là, la messe de la Saint-Hubert, les chasseurs à cor et à cris, seuls, y étaient admis, ainsi que leurs chiens qui, dès lors, étaient préservés de la rage.

Par une belle et froide journée de novembre, après avoir entendu la messe règlementaire, le cortège royal chevauchait vers la forêt de Rancurelle située à deux lieues du camp.

Les harnais de gueule avaient été expédiés dès le matin, ainsi que les chiens et les chevaux de rechange, les piqueurs avaient fait le bois, tenant leur limier en laisse, et marqué leurs brisées.

La collation devait avoir lieu au principal carrefour de la forêt, où des nattes et des tapis avaient été étendus sur le sol humide et froid. La meute attendait impatiente à l'écart, les valets de pied avaient attaché les chevaux de relais aux arbres voisins, les piqueurs en grand uniforme, étaient rangés attendant le rapport.

Le roi, accompagné d'un brillant cortège, ayant à ses côtés le grand veneur et le commandant de la vénerie, arriva, et mit pied à terre ; les valets firent circuler les viandes froides, les verres furent remplis des vins les plus généreux d'Espagne, d'Italie et de France, et le défilé des piqueurs commença.

Louis IX, qui était non-seulement un brave guerrier, un roi juste, un homme pieux, était encore un excellent chasseur, c'est à lui que l'on doit la race des chiens gris de Tartarie, qu'il avait ramenés de la Terre-Sainte et que la rage n'atteignait pas.

Le roi voulut entendre tous les rapports, et c'était un véritable examen qu'il faisait passer à ses piqueurs, les

reprenant souvent, et leur faisant de justes observations, avec la bonté qui lui était habituelle.

Le jour de la Saint-Hubert, le choix devait naturellement porter sur un cerf et ce fut un dix-cors auquel devait revenir l'honneur d'être couru par le roi de France.

Celui-ci avait été remis près de la butte aux sangliers, grand fourré qui se trouvait vers le milieu de la forêt à environ une petite lieue.

Les dispositions de l'attaque furent promptement prises, les relais de chiens et de chevaux indiqués, Pierre Bermond sachant qu'un vieux cerf peut fournir une longue course, fit, en outre, placer des porte-flambeaux avec des torches sur les divers points de la forêt, et quand il eut terminé, il revint auprès du roi, et lui dit :

— Sire, tout est prêt, nous n'attendons plus que vos ordres pour aller frapper aux brisées.

— Bien, messire Bermond, nous vous suivons, allons messeigneurs, à cheval, et Saint-Hubert soit avec nous.

Alors le commandant de la vénerie s'approcha du roi, et mettant un genou en terre lui offrit respectueusement, selon l'usage, la baguette de coudrier, à laquelle il avait préalablement enlevé l'écorce.

Les chevaux étaient prêts et les nombreux veneurs suivirent le roi.

Peu de temps après, les chiens étaient découplés, appuyés par les piqueurs, ils fouillèrent l'enceinte ; tout à coup un magnifique cerf dix-cors, le roi de la forêt, bondit fier et dédaigneux, à vingt pas de la meute, en tournant à demi la tête vers elle, comme pour compter le nombre de ses ennemis et juger de leur vigueur, puis il allongea le cou et couchant sur ses épaules son magnifique bois, il détala, franchissant les obstacles et frôlant à peine, dans sa course rapide, les branches flexibles des taillis.

Bientôt il y eut une assez grande distance entre la meute et lui, les aboiements d'une centaine de chiens faisaient

un effroyable vacarme dans la forêt, et ce bruit, tantôt sonore et modulé, tantôt violent et désordonné faisait fuir les palombes et les vols de corneilles. Pendant ce temps, le cerf écoutait, faisait des fuites et des refuites pour embrouiller sa piste et mettre les chiens en défaut, enfin, lassé de toujours patiner dans la même randonnée, ne pouvant se débarrasser de ses terribles ennemis, il se décida à débucher dans la plaine. Le roi et quelques veneurs avaient eu le temps de prendre les grands devants, et assistèrent à ce débucher, aussitôt les trompes sonnèrent la vue, les chiens tous serrés et réunis, hurlant, buvant la voix, excités par cet appel des veneurs, traversèrent la plaine à sa poursuite à toute vitesse, et bientôt l'on entendit à peine leurs aboiements lointains, il était évident pour les veneurs les plus expérimentés que le dix-cors qui piquait droit le vent, prenait ce qu'en termes cynégétiques on appelle un grand parti, peut-être même se dépaysait-il, ce qui arrivait quelquefois aux vieux cerfs, qui connaissaient les forêts voisines qu'ils parcouraient au temps du rut.

La course devint plus rapide, les chevaux surexcités par le son des trompes et les aboiements des chiens dévoraient l'espace, le roi était intrépide et ne voulait pas quitter la chasse, on galopa ainsi pendant une couple d'heures, la nuit approchait et le doute, d'abord timidement émis, devint une certitude, car les aboiements de plus en plus lointains cessèrent de parvenir jusqu'aux veneurs, les chiens avaient pris le change, ou le cerf se forlongeait. Dans l'un et l'autre cas, la nuit étant venue, il fallait sonner la retraite manquée.

Les trompes répondaient à ce signal, de tous les points de la forêt les torches s'allumaient, les seigneurs se réunissaient par groupes et venaient rejoindre le roi qui, mécontent d'avoir si mal commencé ses chasses, reprenait le chemin du camp, à la lueur des torches qui éclairaient sa route.

Mais Pierre et le commandant de la vénerie n'avaient point paru, il était évident, et c'était leur devoir, qu'ils avaient dû suivre la chasse pour appuyer les chiens, et les rompre à la nuit close, alors que tout espoir de mettre bas l'animal de meute aurait été perdu. On espérait encore que grâce aux relais qui avaient été échelonnés à de grandes distances, sachant qu'on avait affaire à un animal vigoureux, le cerf aurait été forcé et que la nouvelle en serait donnée avant la rentrée au camp, ce qui sauverait l'honneur de la journée et celui de la meute.

Mais Pierre ne rentra point, s'était-il égaré dans la forêt pendant cette nuit obcure et brumeuse ? Avait-il été victime d'un accident ? On se perdait en conjectures, car le commandant de la vénerie, ni aucun des piqueurs, ni aucun des chiens de meute n'étaient revenus au camp à l'heure avancée de la nuit où, plein d'anxiété, le roi attendait encore.



V

Le temps était brumeux, le terrain humide, la voie était chaude, la meute suivait en hurlant toujours, ce n'était plus une chasse, mais bien une course, car le dix-cors allait droit devant lui, et rien n'indiquait que sa vigueur pût être mise en défaut. Pierre Bermond avait un excellent cheval, et galopait avec le commandant de la vénerie, plusieurs piqueurs faisaient de vaillants efforts pour suivre les chiens.

Le commandant était inquiet, la chasse tournait à mal.

— Messire, dit-il à Bermond, à mon avis le dix-cors s'est complètement dépaysé, et nous devons renoncer à l'espoir de le ramener vers les veneurs.

— Mais, répondit Pierre, si tout au moins nous pouvions

sonner sa mort, car nos chiens sont toujours vaillants, et nos chevaux peuvent résister encore.

— C'est ce que j'espérais tout à l'heure, mais je commence à craindre, et c'est ce qui m'étonne et m'embarrasse à cette heure, jamais je n'ai rencontré pareille vigueur dans un vieux cerf, il n'a pas eu dans cette longue suite, la moindre hésitation, piquant toujours droit dans le vent, il a quitté les quartiers de la forêt qu'il devait fréquenter, c'est certainement un autre dix-cors qui se sera substitué, comme cela arrive quelques fois, à la bête de meute.

— Cette explication ne-me paraît pas admissible, car nous n'avons pas relevé le moindre défaut, il n'y a eu aucune hésitation parmi les vieux chiens de meute, et d'ailleurs, il faudrait que le nouveau cerf fut en tout semblable au premier, car c'est toujours la même empreinte que nous avons constatée; c'est bien un cerf de même âge et de même taille, et vous n'ignorez pas que lorsqu'un dix-cors se fait remplacer c'est toujours par un animal plus jeune et jamais par un autre dix-cors, avec lequel il vit rarement en bonne intelligence.

— Mais, alors qu'est-ce donc ?

— Je l'ignore, mon avis est qu'il faut nous hâter de rompre les chiens et nous résigner à faire buisson creux, car la nuit devient obscure.

Le commandant vit bien qu'il fallait, dans l'intérêt de la meute, prendre ce dernier parti, il prit sa trompe et sonna la retraite manquée, les piqueurs firent un effort pour se rapprocher, mais en vain, leurs chevaux étaient rendus, leurs cris, leurs appels de trompes, rien ne faisait sur les chiens surexcités de plus en plus.

Tout à coup de nombreux cavaliers sortirent d'un grand taillis et les enveloppèrent.

— Messeigneurs, leur cria le chef d'une voix forte, au

nom du comte de Bretagne, notre seigneur et maître, sur les terres duquel vous vous trouvez, je vous fais prisonniers.



VI

Pierre voulut tout d'abord se mettre en défense contre cette attaque nocturne et imprévue, mais avec son compagnon ils étaient complètement entourés et trop loin des chasseurs pour en espérer du secours, au reste un officier s'approcha de lui l'épée basse et lui dit :

— Messire, toute résistance serait inutile, d'ailleurs aucun mal ne vous sera fait, mon devoir m'oblige de vous faire prisonnier.

— Et de quel droit ? dit Pierre, ayant à son côté le capitaine des chasses qui, comme lui, avait l'épée à la main, prêt à défendre chèrement sa vie.

— Du droit que nous confère les conditions de la trêve qui a été acceptée par les armées belligérantes.

— Mais où sommes-nous donc ici ?

— Au milieu de l'armée du comte de Bretagne, sur les terres du comte de La Marche, son allié, et sans vous en douter peut-être, vous avez franchi la ligne qui doit être respectée par les deux armées.

— Et que comptez-vous faire de nous ? répondit Pierre, qui reconnaissait le bien fondé de l'officier, et qui dans l'ardeur de la poursuite du cerf, avait été entraîné à une grande distance du camp du roi, sans se douter un seul instant du danger qu'il courait.

— Vous conduire au comte de La Marche, chez lequel vous vous trouvez actuellement.

— Allons, puisqu'il en est ainsi, marchons; une seule recommandation, capitaine.

— Parlez, messire, et s'il est en mon pouvoir de l'accomplir, vous pourrez être tranquille.

Pierre vit bien qu'il n'était nullement traité en ennemi, il comprenait que cet officier ne faisait que son devoir et il ne pouvait l'en blâmer.

— La meute du roi, que nous n'avons pu rompre, emportée sur la voie d'un cerf, est composée de magnifiques chiens, auxquels le roi de France attache un grand prix, veuillez envoyer quelques-uns de vos gens, pour aider les piqueurs à les rallier, afin qu'elle puisse être rendue à sa majesté.

— Il sera fait selon votre volonté, les chiens seront pris et traités convenablement, mais je ne puis, ajouta l'officier, vous promettre de les renvoyer au camp français, le comte de La Marche seul peut vous accorder votre demande.

Le cortège se mit en route et au bout d'une heure environ, en traversant de nombreux corps de troupes qui bivouaquaient autour de grands feux, on vit à travers les ombres de la nuit se détacher les hautes tours d'un vaste château féodal.

Après les formalités nécessaires en temps de guerre, le pont-levis fut abaissé et Pierre Bermond fut introduit auprès de Hugues de Luzignan, comte de La Marche.

VII

On eût dit qu'il était attendu, à voir la réception que lui fit le comte.

— Soyez le bienvenu, lui dit-il, les hasards de la guerre nous ont séparés, ces mêmes hasards nous réunissent, et quoiqu'on vous ait amené à moi comme prisonnier, nous tâcherons de vous donner l'hospitalité que doit un gentilhomme à un seigneur aussi haut placé que vous.

— Merci, comte, je n'attendais pas moins de votre courtoisie, mais le service du roi, mon maître, me réclame, et la guerre étant suspendue, vous ne devez pas me traiter en belligérant.

— Vous oubliez, messire, que les conditions de la trêve sont formelles, qu'une ligne de démarcation, que nul ne doit

franchir, a été tracée entre les deux armées et que vous avez manqué à cette condition essentielle.

— Je le sais, comte, mais vous en connaissez les causes et vous pouvez bien penser que ce n'est pas comme espion que je me suis introduit chez vous.

— Certes, je ne vous fais pas cette injure, mais vous avez pénétré dans notre camp, vu nos positions, nos forces, les lois militaires suffiraient déjà pour vous garder comme prisonnier, si les conditions de la trêve rompues par vous n'aggravaient encore cette situation, j'en réfèrerai au comte de Bretagne, notre chef, et ce qu'il ordonnera sera fait. En attendant nous tâcherons de rendre agréable votre séjour parmi nous, car vous serez traité non comme un prisonnier, mais comme un hôte, selon les honneurs dus à votre rang. Je ne réclame, en échange de ces bons procédés, que votre parole de gentilhomme que vous ne ferez aucune tentative pour retourner dans l'armée du roi, jusqu'à la décision du comte de Bretagne.

Pierre, touché de cet accueil si courtois, sachant que les lois de la guerre étaient formelles et le condamnaient, consentit à faire cette promesse; dès lors il fut considéré comme l'hôte du comte de La Marche, qui s'empressa de le présenter à la comtesse.

— Madame, dit le comte, en l'introduisant dans ses appartements, je vous amène le chevalier le plus accompli de la cour de France, il est à partir de ce jour votre prisonnier sur parole, ajouta-t-il en souriant, je vous en confie la garde et j'espère que vous saurez lui rendre la captivité douce et agréable.

— Messire chevalier, dit la comtesse, en s'adressant à Pierre qu'elle fit asseoir près d'elle, votre renom est venu depuis longtemps jusqu'à moi, je sais que vous êtes un des plus fidèles serviteurs de la reine de France et, si votre dévouement au roi m'est connu, vos malheurs le sont également et augmenteront encore l'intérêt que je serai

heureuse de vous témoigner pour me conformer aux désirs du comte.

On vint annoncer que la collation du soir était servie, au même instant, une charmante jeune fille entrait en souriant, et courait embrasser la comtesse.

— Ma sœur Josserande, que je vous présènte, messire Bermond.

— Pierre s'inclina, muet de surprise et d'admiration, un trouble inconnu s'empara de ses sens; dans cette jeune fille il crut revoir Etiennette. La comtesse,à laquelle rien n'échappait, réprima un mouvement de joie et s'empressa de dire à Pierre :

— Votre main, chevalier, car il doit vous tarder de vous réconforter après une pareille journée, et ils entrèrent dans la salle à manger ; prenez place à côté de moi, en face du comte et de ma sœur.

La conversation devint, de plus en plus, animée et familière, il semblait, tellement la comtesse savait mettre ses hôtes à leur aise par sa gracieuseté, que Pierre n'était nullement un étranger, aussi se montra-t-il aimable et sympathique, il était du reste fort bien de sa personne et son expression douce et mélancolique donnait un charme de plus à sa physionomie ; pendant tout le repas ses yeux ne pouvaient se détacher de Josserande, et la comtesse qui s'en apercevait, s'en réjouissait.

La comtesse, d'ordinaire fière et hautaine, savait se plier aux exigences du but qu'elle désirait atteindre, elle était intrigante et politique avant tout, et elle voulait à tout prix enlever à la reine son chevalier favori et s'en faire un auxiliaire dévoué. Comme le lecteur a pu déjà s'en douter, la venue de Pierre Bermond au château de La Marche n'était pas due à un simple hasard. Par les émissaires que la comtesse entretenait dans le camp ennemi, elle avait été informée des préparatifs de la chasse royale, elle savait que

Pierre devait la diriger, et ses mesures avaient été prises en conséquence.

Prévoyant que le roi voudrait courre un cerf, pour fêter dignement la Saint-Hubert, elle conçut le projet d'attirer la chasse sur son territoire, qui était interdit par la trêve aux soldats de l'armée royale. Elle avait fait panneauter un vieux cerf qui hantait ses forêts et ses piqueurs l'avaient clandestinement amené sur le territoire ennemi, avec ordre de le substituer au dix-cors que poursuivrait la meute du roi.

Les vieux cerfs transportés d'une forêt à une autre, reviennent toujours à leurs demeures primitives lorsqu'ils sont vivement chassés.

Au moment où les chiens menaient chaudement la bête détournée quelques heures auparavant, qui déjà fatiguée, venait de se rembucher dans une partie de la forêt couverte d'un épais taillis, les piqueurs de la comtesse de La Marche lâchaient le cerf captif sous le nez des chiens de tête, aussitôt ils se lancèrent avec ardeur sur la voie chaude de la nouvelle bête, le change fut pris, dès lors la chasse ne fut plus qu'une véritable course, et il devint évident pour les veneurs que la bête de meute avait pris un grand parti ; à cette allure si rapide beaucoup d'entr'eux étaient restés en arrière, et lorsqu'il devint évident que le cerf s'était dépaysé, il ne restait plus à sa poursuite que quelques piqueurs, Pierre et le capitaine des chasses, qui n'ayant plus d'espoir d'atteindre l'animal, voulaient au moins rompre les chiens. C'est alors qu'ayant franchi la limite tracée entre les deux armées, ils avaient été faits prisonniers.



VIII

Le comte de La Marche avait été prévenu des projets que sa femme avait sur Pierre Bermond, et, comme toujours, il les avait approuvés.

Le roi Jean-Sans-Terre, son premier époux, avait communiqué à Isabelle ses horribles et honteuses passions, et sa réputation était telle qu'on la savait capable de tous les crimes pour atteindre le but qu'exigeaient d'elle son ambition, sa haine ou sa vengeance.

Le contraste était frappant entre les deux sœurs, elles n'avaient reçu ni la même éducation, ni les mêmes instincts; leur âge et le milieu dans lequel elles avaient vécu avaient contribué à accentuer cette différence que la nature avait établie entre elles, et si la ressemblance n'existait pas au physique, au moral elle était encore bien moins grande,

autant l'une était fière, orgueilleuse, vindicative, ambitieuse, autant l'autre était douce, aimante et dévouée.

Malgré la fatigue de cette pénible journée, le sommeil ne put venir calmer l'état fiévreux dans lequel Pierre se trouvait, il ne pouvait se rendre compte de l'impression profonde que Josserande avait produit sur son cœur, certainement elle était belle et séduisante, mais ce n'était pas par sa seule beauté qu'il avait été charmé et attiré irrésistiblement, mais bien par sa ressemblance de plus en plus frappante avec la pauvre Etiennette, c'était bien sa voix pénétrante et douce, cette voix, dont le murmure venait calmer ses rêves fiévreux et ses nuits sans sommeil, c'étaient aussi ses yeux, son regard, son sourire, c'était bien réellement Etiennette qu'il avait retrouvée, alors il se croyait le jouet d'une hallucination étrange, d'un songe qui allait s'évanouir aux premières lueurs du jour. Enfin n'y tenant plus, il ouvrit la fenêtre pour rafraîchir sa tête brûlante et pour chasser la fièvre de la nuit. Peu à peu le calme revint dans son esprit, et il se rendit compte de son état, c'était bien le réveil de son cœur, de ce cœur plongé depuis tant d'années dans un sommeil léthargique, qu'il sentait maintenant bondir dans sa poitrine. Non, ce n'était pas un nouvel amour qui venait effacer le souvenir d'Etiennette, c'était bien toujours le même, son seul amour, celui qu'il avait voué comme un culte sacré au pauvre ange envolé, qui venait de se réveiller à la vue de Josserande, portrait vivant d'Etiennette.

Mais, chose étrange, il avait tout d'abord senti que cette soudaine sympathie qu'il avait éprouvée en voyant Josserande était partagée, leurs regards s'étaient rencontrés, et du choc de ces deux âmes faites l'une pour l'autre, avait jailli cette sublime étincelle qu'on appelle l'amour.

Les journées qui suivirent se passèrent dans une douce intimité, les affaires politiques absorbaient la comtesse, et le comte qui avait le commandement de l'armée des ligueurs,

pendant l'absence du comte de Bretagne, mettait à profit le temps que lui laissait la trêve pour compléter l'organisation d'une armée levée avec beaucoup trop de hâte et d'imprévoyance.

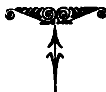
La comtesse de La Marche n'était pas fâchée de laisser la plus grande liberté à Pierre et à Josserande, elle comptait beaucoup sur la beauté de sa sœur, et l'émotion qu'il avait ressentie en la voyant pour la première fois ne lui avait point échappé ; il entrait donc dans ses vues de leur faciliter de nombreux tête-à-tête, soit à l'intérieur, soit dans de fréquentes parties de chasse ; elle comptait déjà Pierre au nombre de ses futurs alliés, car elle ne s'abusait pas sur le résultat de cette prise d'armes, elle savait mieux que personne que son fils Henri III d'Angleterre ne pouvait encore lui envoyer des secours de troupes et d'argent, mais rien ne la décourageait, et elle préparait déjà une nouvelle ligue, qui, cette fois, mieux organisée et mieux commandée, ne pouvait manquer de réussir lorsque les grands préparatifs de son fils Henri III seraient terminés, et surtout si, comme il l'avait promis, il en était le chef.

En attendant le retour du comte de Bretagne, porteur de la réponse officielle du roi d'Angleterre, la trêve continuait, et la comtesse, dont l'esprit actif avait besoin d'aliment, trouvait encore le temps de se livrer avec ardeur au plaisir de la chasse, et cela d'autant mieux que c'était pour elle un terrain propice pour sa politique, ses intrigues, et ses conciliabules avec ses espions, sa sœur Josserande aimait passionnément cet exercice et en aurait facilement remontré au veneur le plus expert.

Les forêts du Poitou étaient extrêmement giboyeuses et peuplées de toute espèce de fauves, depuis le cerf, le daim, le chevreuil, jusqu'au loup et au sanglier.

L'équipage de la comtesse était partout renommé, les chiens de cette partie de la France étaient alors classés,

comme ils le sont encore de nos jours, parmi les meilleurs pour la grande chasse.



IX

Par une belle journée du mois de novembre il y avait une nombreuse réunion au château de La Marche. Les principaux seigneurs s'y étaient rendus, sur l'ordre du comte, pour assister à un important conseil touchant les affaires militaires, et une grande chasse avait été organisée pour le lendemain.

Le rendez-vous avait été fixé au carrefour de la Bête-Morte, dans la forêt des Charmes, l'une des plus vastes et des plus giboyeuses du Poitou. C'était là que les piqueurs qui faisaient le bois depuis le matin devaient venir au rapport.

Les invités, armés en chasse et solidement montés, suivaient leur seigneur suzerain, le comte de La Marche qui avait à sa droite le capitaine des chasses et à sa gauche la comtesse Isabelle et sa sœur Josserande ; Pierre Ber-

14

mond, qu'on appelait le prisonnier des dames, chevauchait derrière elles, comme leur chevalier servant.

Dès l'arrivée des veneurs au carrefour de la Bête-Morte, le capitaine des chasses fit commencer le défilé des piqueurs. Certes, il y avait de quoi choisir au rapport, il semblait que tous les hôtes de la forêt avaient tenu à honneur de s'y faire représenter, depuis le cerf dix-cors jusqu'au taciturne et féroce sanglier.

Le comte se tournant alors vers la comtesse :

— Madame, lui dit-il, c'est à vous qu'il appartient de fixer votre choix.

— Messire comte, et vous, seigneurs chevaliers, m'est avis qu'aujourd'hui, au moment où de sanglants combats vont bientôt se livrer, nous devons, non pas suivre un timide gibier, mais bien le seul qui peut présenter un réel danger, pour nous préparer à ceux que nous allons bientôt affronter, et qui, le mieux, peut tenir nos courages en éveil. Il faut donc choisir un adversaire digne de nous, et c'est avec la dague et l'épieu que nous devons chasser aujourd'hui ; j'opine donc, pour courre et mettre à mort le solitaire doyen de nos forêts qui, d'après l'un des rapports, a été détourné, et dont la bauge se trouve dans un de ces impénétrables fourrés qui sont dans la ravine que nous apercevons là-bas au pied de cette colline boisée.

Et prenant un verre de malvoisie que lui offrait son page :

— Je bois, chevaliers, à sa mort, à son vainqueur, à notre victoire.

Tous les seigneurs levant leur verre acclamèrent la comtesse qui était l'âme de la ligue, en répétant : A notre victoire ! A notre victoire !

Les relais furent aussitôt indiqués, les chasseurs se mirent en selle et les chiens, découplés sur les brisées du vieux solitaire, foulèrent l'enceinte.

— Messire Bermond, dit la comtesse, je vous recom-

mande ma sœur, elle est ardente à la chasse, intrépide et téméraire, et nos sangliers sont mauvais; le solitaire que nous allons mettre sur pied est le plus vieux de la forêt, il est bien connu pour sa férocité.

— Vous pouvez compter sur moi, madame, je connais assez les dangers d'une pareille chasse pour ne pas vous abandonner.

— Quant à moi, messire, je ne cours aucun péril, je serai, d'ailleurs, suffisamment accompagnée et je vous prie même de ne vous préoccuper en rien de ma personne, car aujourd'hui surtout la chasse n'est pour moi qu'un prétexte et une occasion dont je dois profiter dans l'intérêt de ma politique et du but plus élevé que nous voulons atteindre. Pour Josserande, c'est différent, elle connaît tous les coins de la forêt, elle vous dirigera, mais vous me promettez de ne pas la quitter, de modérer son ardeur et de la défendre si quelque danger se présentait.

Pierre n'eut que le temps de rassurer la comtesse, car les chiens entraient dans le fort où était le sanglier, qui, dérangé dans son sommeil, les reçut le crin hérissé, en faisant claquer ses dents et poussant de formidables grognements, il hésitait à quitter sa bauge, mais en voyant le nombre de ses ennemis et leurs aboiements, il se décida à prendre un parti.

Les trompes des piqueurs sonnèrent le lancer et aussitôt les veneurs partirent dans diverses directions pour voir débucher l'animal, mais le fourré était grand, la clairière éloignée, la direction incertaine, et les chevaux excités par le son des trompes et la voix de cent chiens hurlant à plein gosier, emportèrent sous bois les cavaliers en franchissant tous les obstacles.

Le temps était calme, un beau soleil d'automne éclairait la forêt, les aboiements, tantôt chauds et sonores, tantôt ralentis et intermittents de la meute, les chevaux ardents entraînant leurs cavaliers à travers les fourrés épineux,

sautant les haies, franchissant les ravins, donnaient à cette forêt d'ordinaire si calme, un aspect fantastique, et le son du cor répercuté d'écho en écho, avec ses mille voix, ses appels puissants, ses fanfares retentissantes, transportait ses acteurs dans un monde inconnu, où ils éprouvaient des jouissances infinies. Le sanglier, fidèle à ses habitudes, se faisait battre le plus longtemps possible dans les impénétrables forts, mais enfin il se décida, et prenant un grand parti il débucha dans la clairière, le gros de la meute lui souflant dans le poil.

Les piqueurs faisaient les plus grands efforts pour rallier les jeunes chiens qui ravaudaient encore dans les fourrés.

Josserande qui connaissait la forêt, et qui joignait à son instinct cynégétique une énergie peu commune, écoutait l'oreille tendue les aboiements de la meute; ces aboiements tantôt lents, tantôt précipités et retentissants, lui indiquaient que le sanglier, quoique mis sur pied, se faisait battre dans les fourrés avant de prendre un grand parti, cependant sa direction s'accentua de plus en plus, et bientôt les doutes de la jeune fille se changèrent en certitude.

— Suivez-moi, dit-elle à Pierre, nous n'avons pas une minute à perdre, si nous voulons en revoir avant qu'il fasse tête aux chiens.

Elle rendit la main, et son ardente haquenée aux reflets d'argent, à la crinière longue, soyeuse et flottante, aux naseaux larges, roses et fumants, partit avec une rapidité vertigineuse. Josserande était vraiment belle et charmante avec son justaucorps qui dessinait une taille admirable, coiffée d'une toque de velours, ornée d'une plume de héron inclinée sur l'oreille, elle avait les yeux brillants, et la brise du nord qu'elle aspirait avec délice à pleins poumons lui fouettait le visage et empourprait ses joues.

Pierre ravi, la suivait, monté sur un robuste cheval limousin, l'un des meilleurs de l'écurie du comte; ils atteignirent bientôt la clairière, devançant tous les autres

chasseurs et ne tardèrent pas à voir le sanglier, pressé par les chiens, débucher et traverser le découvert pour gagner les gorges inaccessibles où il espérait se sauver.

C'était bien en effet un solitaire de grande taille, robuste et fort, courant sans cependant trop se presser , et comme à regret, devant les chiens hurlant à plein gosier, appuyés par plusieurs piqueurs à cheval, qui sonnaient la vue, dans leur trompe de chasse.

Josserande était rayonnante, et Pierre heureux de voir le plaisir qu'elle prenait à cette poursuite.

— Oh! je le savais bien, disait-elle, que telle serait sa direction, tenez, voyez-vous ces grands rochers grisâtres qui se détachent sur le vert sombre des sapins, c'est là que le solitaire compte tenir tête aux chiens, c'est là que se livrera le combat suprême, et nous y serons des premiers.

Les chevaux qui avaient ralenti leur allure, repartirent pleins d'ardeur, traversèrent la clairière, puis laissant la meute s'enfoncer dans le bois, se dirigèrent vers l'endroit qu'avait désigné Josserande. Bientôt la forêt changea de physionomie, c'était une gorge sombre, abrupte, sauvage, couverte de rochers qui rendaient difficile la marche des chevaux ; quelque habituée que fut Josserande à vaincre les obstacles, il fallut avancer lentement et avec précaution ; de temps en temps elle s'arrêtait pour écouter, elle paraissait de plus en plus anxieuse et préoccupée d'un évènement inattendu.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Pierre, inquiet à son tour.

— N'entendez-vous pas, répondit-elle, de ce côté là-bas, des aboiements lointains ?

— Parfaitement, c'est l'écho affaibli des aboiements de la meute.

— Mais non, je vous assure, c'est la voix de quelques chiens qui ont pris le change, tenez, ils se rapprochent de nous.

Pierre entendit effectivement les voix qui devenaient de plus en plus distinctes, quoique le vent fût contraire.

Pendant que le gros de la meute suivait. les chiens de tête, quelques jeunes chiens en effet s'étaient séparés sur une piste plus chaude ou sur une autre bête mise sur pied à vue.

— Entendez les trompes des piqueurs, les cris et les appels réitérés des valets de chiens, cherchant à rompre la voie et rallier les quelques chiens qui ont pris une autre piste.

— Certes, mais heureusement le gros de la meute ne s'est pas laissé entraîner, et vous entendez aussi le concert continu que le vent nous apporte ; certainement le solitaire a besoin de toute sa vigueur pour n'être pas acculé.

— Oui je reconnais la voix de nos meilleurs chiens de tête, mais avec sa vigueur et les difficultés du terrain, il ne s'arrêtera pas de sitôt, et en cela c'est un grand bonheur, car, avant l'arrivée des veneurs, il aurait le temps de découdre un grand nombre de chiens et des plus vaillants. Mais puisque nous avons du temps devant nous, allons rompre ceux qui ont pris le change et cela sera d'autant plus vite fait qu'ils viennent vers nous.

En effet, dix à douze chiens, hurlant à pleine gueule, approchaient rapidement, lorsque tout à coup ils parurent s'arrêter et leurs aboiements saccadés et irréguliers indiquaient que l'animal leur tenait tête.

La jument de Josserande plus légère et mieux faite à ces terrains rocailleux, distança le limousin de Pierre.

La bête,cause de cet accident de chasse, était un marcassin sur les traces duquel les jeunes chiens s'étaient emballés ; fatigué par cette refuite, harcelé par les chiens, il s'était acculé dans l'angle d'un grand rocher, et les chiens ne pouvaient l'envelopper ou le prendre par derrière, et quoique jeune, ainsi placé, il était de force à arrêter les plus téméraires.

Josserande, pressée d'en finir, pour ramener les chiens et les rallier à la meute, sauta promptement de son cheval sur le sol rocailleux, puis les écartant avec son fouet, elle se fraya un passage jusqu'au marcassin, qui entrechoquait avec un bruit sec, ses dents longues et pointues; elle le servit bravement de son couteau de chasse, le sanglier blessé poussa un hurlement de rage, les chiens s'élancèrent sur lui, et, pendant qu'ils le déchiraient à belles dents, il poussait des cris perçants comme un appel suprême, mais ces cris cessèrent bientôt.... il était mort.

Josserande, de plus en plus surexcitée par cette scène émouvante, où la femme s'était effacée devant le chasseur, n'avait pas entendu un bruit de feuilles froissées, de branches brisées, qui s'élevait des halliers voisins; c'était la laie qui ac ourait à l'appel réitéré du marcassin; elle se jeta en hurlant de rage sur la jeune fille qu'elle renversa d'un coup de boutoir; Josserande poussa un cri, un nuage passa sur ses yeux, et elle perdit connaissance, mais en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, Pierre s'était élancé et au moment où la bête furieuse le crin hérissé, l'haleine brûlante, l œil hagard donnait tête baissée sur l'imprudente jeune fille et allait labourer son corps avec ses défenses, il lui plongea sa dague au défaut de l'épaule, et l'arme, atteignant le cœur, la bête tomba foudroyée !...

Josserande était évanouie, couverte de sang; Pierre la crut morte, il la prit dans ses bras, la déposa sur les feuilles desséchées, bassina ses tempes et son front avec un cordial qu'il avait sur lui, et lui en fit avaler quelques gouttes; peu à peu elle revint à elle.

Les piqueurs, toujours à la poursuite des chiens, arrivaient en toute hâte; ils trouvèrent Pierre Bermond agenouillé près du corps inanimé de Josserande, pendant qu'à quelques pas de là, les chiens fouillaient encore les deux sangliers.

Pierre put alors s'assurer que la blessure n'était pas dangereuse, les défenses de la laie avaient labouré le corps sans pénétrer profondément dans les chairs. Après un premier pansement, Josserande, qu'on allait emporter sur un brancard, voulut courageusement remonter à cheval, et rejoindre au plutôt la chasse, à la condition, dit-elle, avec une certaine crânerie, que nous rapporterons comme un trophée nos deux sangliers, ce sera la meilleure justification de notre absence à la mort du solitaire.

Les deux sangliers furent en effet placés et attachés sur le cheval de l'un des piqueurs, et on se mit en marche.



X

Pendant ce temps la chasse avait continué, le vieux sanglier avait fini par s'acculer dans un fort, et assailli de tous côtés par tous les chiens, il se défendait vaillamment, à chacun de ses coups de boutoir un chien était éventré ; malgré les appels réitérés des trompes qui sonnaient la prise de la bête de meute, les obstacles étaient tels que les veneurs arrivaient lentement, et les meilleurs chiens se tordaient dans l'agonie de la mort.

La comtesse, au milieu d'un groupe nombreux, parut enfin, et le capitaine des chasses, lui montrant le sanglier acculé, sur lequel se ruaient les chiens sans pouvoir l'entamer, la pria de mettre fin à cette sanglante boucherie.

La comtesse cherchait en vain autour d'elle Pierre Bermond, car elle eût désiré lui réserver l'honneur de servir la bête, mais, en son absence, et ne voulant faire aucun

jaloux, le comte de Lamarche ayant été rappelé par un message qui lui annonçait le retour du comte de Bretagne, elle ordonna au capitaine des chasses de mettre à mort le sanglier.

Alors, armé d'un épieu, il s'avança vers le solitaire, sa présence augmenta l'ardeur des chiens qui, revenant sur lui avec une nouvelle furie, parvinrent à le coiffer; alors l'officier, d'une main sûre, lui enfonça le fer au défaut de l'épaule et le livra sans vie aux chiens, qui le foulèrent en hurlant de joie.

Aussitôt les trompes sonnèrent, les chiens furent couplés, et le pied droit du solitaire enguirlandé, placé sur un plat d'argent, fut respectueusement offert à la comtesse de La Marche.

L'absence de Pierre et de Josserande la préoccupait sérieusement; connaissant la témérité de sa sœur, elle redoutait un accident, mais son inquiétude ne fut pas longue, car le son lointain d'une trompe, sonnant aussi la mort d'un animal, vint la rassurer.

Peu à peu le son se rapprocha et l'on vit bientôt apparaître deux sangliers attachés sur un cheval, suivis de Pierre et de Josserande.

La comtesse ne put néanmoins s'empêcher de remarquer la pâleur de la jeune fille, mais Josserande était vaillante et forte, et, sous une apparence délicate, elle cachait une virilité que bien des chevaliers auraient pu lui envier, et elle répondit au regard interrogateur de sa sœur en montrant les deux bêtes mortes; et, souriante, elle ajouta:

—Pardonnez-nous, madame et chère sœur, mais nous vous ramenons une partie de vos chiens égarés sur une autre voie et pour lesquels nous vous prions d'être indulgente, nous avons, comme vous le voyez, messire Bermond et moi, réparé leur faute du mieux que nous avons pu.

On alluma les torches, car la nuit était venue, et le cortège se mit en marche dans l'ordre suivant: Le capitaine des

chasses, suivi des valets portant sur des brancards les trois sangliers, entourés des piqueurs sonnant dans leur trompe, puis venaient la comtesse, sa sœur, Pierre Bermond et les autres nobles veneurs; la rentrée au château où les attendaient le comte de La Marche et le comte de Bretagne, nouvellement arrivé, fut un véritable triomphe.

La journée avait été pleine d'émotions et de fatigue, chacun se hâta de regagner son logis pour se préparer à la collation du soir que devait présider le comte de Bretagne, porteur d'importantes nouvelles.

Le regard noyé de langueur, Josserande avait été pensive et recueillie pendant le trajet, Pierre, plein de sollicitude, silencieux et triste, chevauchait à son côté, craignant que la souffrance qu'elle endurait et renfermait en elle avec tant de force et d'énergie, ne provoquât une crise nerveuse avant l'arrivée au château. et il avait grande hâte de la remettre aux soins de sa sœur.

Dès que la comtesse fut seule, impatiente d'interroger sa sœur sur les évènements qui lui étaient arrivés, elle voulut l'entraîner dans son appartement, mais Josserande s'étant retournée, prit la main de Pierre, au moment où il sortait, et le conduisit devant la comtesse étonnée, en lui disant :

— Remerciez, messire Bermond, chère sœur, car il m'a sauvé la vie, et, à partir de ce jour, la mienne lui appartient.

Pierre, transporté de joie, tomba à ses genoux :

— Oh! merci, merci, ma bien-aimée, lui dit-il, en baisant avec transport la main qu'elle lui abandonnait.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez, ma sœur, dit la comtesse, avec une joie qu'elle avait peine à dissimuler, vous ne pourriez trouver dans toute la chrétienté un plus vaillant et plus accompli seigneur que Pierre Bermond, et votre choix, chère enfant, me rend heureuse et fière en même temps.

Mais alors qu'elle attendait l'explication de cette

brusque décision, conséquence probable des évènements mystérieux de la journée, elle vit Josserande, vaincue par la souffrance si longtemps contenue, prête à défaillir.

Elle n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras, et, comme elle allait franchir avec son précieux fardeau la porte de son appartement, Josserande, faisant un dernier et douloureux effort, se retourna vers Pierre et lui dit avec un délicieux sourire :

— A revoir et à bientôt, Pierre. Puis laissant retomber la tapisserie qu'elle avait soulevée, elle disparut, le laissant anxieux mais ravi.

— Enfin! murmura la comtesse triomphante, maintenant il est bien à nous.



XI

Le comte de Bretagne était arrivé d'Angleterre sans avoir rien obtenu d'Henri III, d'après ce qu'il avait été convenu avec Louis IX, il devait déposer les armes et faire sa soumission.

Le lendemain, un grand conseil eut lieu et il fut décidé que le comte, chef de la ligue, irait implorer le pardon du roi pour lui et pour tous ceux qui l'avaient suivi dans cette folle entreprise.

Le comte de Bretagne fut donc se jeter aux pieds du roi de France; et par son repentir, qui paraissait sincère, il obtint sa grâce. Louis, qui ne savait que pardonner, accorda une amnistie générale.

Dès que la comtesse en eut reçu la confirmation, elle fit prier Pierre de passer chez elle.

— Messire Bermond, lui dit-elle affectueusement, en allant au-devant de lui, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, c'est l'assurance officielle que je viens de recevoir du pardon du roi, la paix est donc assurée et vous êtes libre de retourner à la cour de France.

— Vous m'en voyez, madame, pénétré de joie, et je vous remercie de l'empressement que vous avez mis à m'en prévenir, car mon prompt départ ne pourra que hâter la réalisation de mon bonheur par mon union avec votre charmante sœur, que j'aime de toute mon âme.

— Votre bonheur sera le nôtre, vous n'en doutez pas, depuis que je vous connais, messire, j'ai ressenti pour vous une profonde sympathie et je vous aime déjà comme un frère.

— L'accueil que j'ai reçu auprès de vous, madame, l'affection que vous avez pour votre sœur, dont je réclamerai ma part, me font ardemment désirer de voir réaliser dans le plus bref délai une union, dont dépend le bonheur de ma vie, je vous demanderai donc, madame, de m'autoriser à faire mes préparatifs de départ.

— Partez donc, messire, et revenez-nous bien vite.

— Dès que j'aurai obtenu du roi, en échange de mes services, son consentement à cette union.

— Mais, si, par imprévu, le roi ne vous donnait pas son assentiment ?

— Le roi est bon, madame, il connaît mon dévouement à sa personne, et il ne me refusera pas la première faveur que je lui demanderai.

— Aussi, n'est-ce pas le refus du roi que je redoute.

— Et lequel, madame?

— Celui de Blanche de Castille, de mon ennemie jurée, de cette femme hautaine et vindicative.

— La reine, madame, non-seulement m'a toujours donné des preuves de son amitié, mais encore de sa reconnaissance; elle n'a jamais oublié qu'à Montlhéry j'ai eu le

bonheur de la défendre ainsi que son fils contre ceux qui menaçaient ses jours, ou tout au moins sa liberté.

— La reine est fière, implacable, elle a toute autorité sur son fils, et croyez-moi messire, le danger viendra de là, Veuillez donc écouter mon conseil : ne laissez rien transpirer à la cour de votre intention et de vos projets, et n'adressez votre demande au roi, que lorsque, momentanément éloigné de sa mère, une occasion favorable se présentera. Ne compromettez rien par trop de précipitation, agissez avec prudence, pour être certain du succès.

— Vous avez certainement raison, madame, mais comment pourrai-je attendre ?

— Si vous aimez Josserande, si vous tenez à réaliser cette union, que nous désirons tous, votre amour vous rendra prudent. Il faut, en effet, hâter votre départ, je vais faire appeler Josserande, afin que vous lui fassiez vos adieux.

La comtesse frappa sur un timbre, et quelques instants après Josserande entra. Elle était complètement rétablie, ses joues avaient repris leur incarnat, et le bonheur rayonnait sur son front; elle rougit en voyant Pierre en conférence avec sa sœur, se doutant bien qu'il allait être question de leur projet d'union.

— Chère sœur, lui dit la comtesse, en l'embrassant, j'annonçais à Pierre l'heureuse nouvelle de la conclusion de la paix.

— Oh! quel bonheur, fit la jeune fille, en interrompant la comtesse ; mais tout à coup, la pensée de la séparation qui devait en être la conséquence traversa son esprit, et s'adressant à Pierre, d'un air enjoué, qui contrastait avec la pâleur qui couvrait son visage, elle lui dit:

— Vous n'êtes donc plus notre prisonnier, messire, et vous songez déjà, sans doute, à vous envoler de la cage dans laquelle vous étiez mal à l'aise?

— En effet, dit la comtesse, Pierre doit partir et dans le plus bref délai.

— Je disais donc vrai, et vous vous enfuyez à tire-d'aile, sans même dire que vous reviendrez.

— Que pourrai-je vous dire, chère Josserande, que vous ne sachiez déja, que je vous aime, que je vous adore, et que si je vous quitte dans un pareil moment, c'est pour revenir le plus tôt possible vous demander de couronner mon bonheur par notre union ; mais, vous le savez, il faut que j'obtienne l'assentiment du roi.

— Seulement, chère sœur, ajouta la comtesse, messire Bermond sera, je n'en doute pas, impatient d'obtenir cette faveur, et c'est là qu'est le danger que je redoute, il brusquera sa demande, et rencontrera peut-être quelque résistance de la part de la reine, qui a toujours conservé une grande influence sur son fils, et pour avoir voulu aller trop vite, les choses ne marcheront que plus lentement.

— Ah ! mon Dieu, fit Josserande effrayée, qui n'avait pas prévu cet obstacle, que faut-il donc faire ?

— Suivre mon conseil, mon enfant, il faut que messire Bermond sache attendre le moment favorable de parler au roi, qu'il agisse avec prudence et ne laisse rien transpirer de ses intentions à la cour de France.

— Mais alors, Pierre, votre absence pourra être longue, et dans ce tourbillon de fêtes et de plaisirs de la cour, mon souvenir s'effacera de votre cœur, vous m'oublierez peut-être ? Et un torrent de larmes inonda son visage.

— Comment pouvez-vous le penser ? s'écria Pierre en serrant sa petite main dans les siennes.

— Oh ! mon Dieu, je vous crois, je sais que vous êtes sincère, que vous m'aimez, j'ai confiance dans votre amour, dans vos promesses, mais que deviendrai-je si votre absence se prolonge au-delà de nos prévisions ? Comment saurai-je que vous m'aimez toujours ?

La comtesse cherchait à consoler sa sœur en la couvrant de baisers, Pierre était à ses genoux, il aurait voulu mettre fin à cette scène déchirante, en l'assurant d'un prompt

retour, mais il sentait combien le conseil de la comtesse était sage, quoiqu'il ne prévit aucune résistance de la part du roi.

— Chère Josserande, lui dit-il, en se relevant, calmez vos craintes, séchez vos larmes, soyez forte et courageuse, car, je vous le jure, tout retard apporté à mon retour sera un sacrifice que j'accomplirai en vue de la réussite, mais quoi qu'il advienne, croyez à mon serment, vous serez à moi, et aucune puissance humaine ne pourra nous séparer.

— Pardonnez-moi, Pierre, d'avoir douté, oui, je crois en vous, à votre amour, à votre loyauté, à votre foi de chevalier, je veux me montrer digne de vous et je vous le dis : Je saurai attendre.

Elle s'était relevée calme et résolue.

Adieu donc, mon ami, partez et soyez sans crainte, vous n'aurez plus à rougir de la faiblesse de celle qui doit être un jour votre compagne.

Alors, Pierre, prenant l'anneau armorié qu'il portait au doigt, le présenta à la comtesse:

— Voici mon anneau seigneurial, madame, veuillez le remettre, comme gage de mon amour et de mon serment, à celle qui doit partager ma destinée.

— Voici le mien, s'empressa d'ajouter Josserande, en remettant également à sa sœur celui qu'elle portait au doigt.

Pierre et Josserande s'agenouillèrent devant la comtesse rayonnante, qui fit entre les deux amants comme l'eût fait un prêtre, l'échange des anneaux des fiançailles.

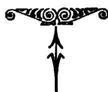
Puis elle les releva, et les tenant tendrement embrassés, elle rapprocha leur tête en leur disant :

— Que ce solennel engagement, pris devant Dieu, soit scellé par votre premier baiser.

Et la rougeur au front, les yeux mouillés d'une sainte émotion, Josserande s'abandonna au chaste embrassement de Pierre, dont le cœur débordait de bonheur.

— Et maintenant, ajouta la comtesse, dont le triomphe

était complet, que vous êtes unis devant Dieu, vous pouvez vous séparer, et attendre sans crainte et pleins d'espérance l'heure du retour.



XII

Cette même année 1236, ayant atteint l'âge de vingt-un ans, le roi fut déclaré majeur, mais sa mère, Blanche de Castille, conserva la plus grande influence dans les conseils du gouvernement.

Elle remettait entre les mains de son fils le domaine royal agrandi, fortifié et respecté, après dix années de luttes contre les grands vassaux du royaume, toujours mécontents, et humiliés d'être gouvernés par une femme et surtout par une femme étrangère.

Cette femme avait su déjouer toutes leurs intrigues, repousser toutes leurs attaques, et ses succès constants avaient considérablement augmenté son prestige.

Les calomnies dont elle avait été constamment abreuvée n'avaient trouvé aucun crédit parmi ses sujets et l'histoire en a fait justice.

Les grands vassaux désunis, affaiblis, intimidés ou décriés, n'avaient plus aucun prétexte pour continuer leurs hostilités contre la royauté; et, la paix qui venait de se conclure,suivie de la déclaration de majorité du roi, paraissait avoir de sérieuses garanties de durée.

La prédiction de Philippe-Auguste s'était accomplie de point en point, le royaume livré à une femme et à un enfant n'avait point chômé de dangers, mais cette femme par sa sagesse, son génie et son bon sens avait su triompher de tous les obstacles, et laissait à son fils une autorité affermie et respectée, un royaume apaisé et agrandi.

Toutefois cette ère de prospérité qui s'ouvrait pour la France devait réveiller les craintes de cette implacable et sanguinaire politique orientale, dont le poignard était toujours suspendu sur la tête de ceux qui contribuaient à la faire naître.

Ce n'était un mystère pour personne qu'autant Blanche de Castille s'était toujours montrée hostile aux expéditions lointaines contre les infidèles, autant Louis IX paraissait vouloir les protéger.

Pour assurer la tranquillité du royaume, il lui paraissait nécessaire de fournir un aliment aux puissants seigneurs, toujours prêts à guerroyer; les croisades entraient donc dans la politique royale, d'autant mieux qne la fervente piété du roi le disposait à favoriser les glorieuses entreprises des soldats de la croix.

Des bruits vagues commençaient à circuler; le pape, le fougueux Grégoire IX, était prêt à les seconder et paraissait même les accréditer; les révélations du comte de Brassac suivies de la mort du comte de Boulogne, qui avaient prouvé la réalité du danger, avaient éveillé les craintes de la reine pour la vie de son fils.

Les esclaves maures qui étaient en France furent l'objet d'une secrète surveillance, les étrangers qui arrivaient de l'Orient furent examinés avec soin, et une garde choisie

parmi les hommes les plus dévoués, fut organisée sous le nom de Massiers du roi, et spécialement attachée à sa personne.

Pierre Bermond quitta le service particulier de la reine pour en prendre le commandement.

La garde bourgeoise, qui veillait aux portes de Paris, avait reçu des ordres sévères, les étrangers étaient interrogés et surveillés, ils devaient indiquer en entrant dans la cité, leur logement et obtenir un permis de séjour.

Pierre, quelque pressé qu'il fut d'aller rejoindre Josserande, ne pouvait abandonner le roi dans un moment où sa vie pouvait être en danger, et il devait attendre une heure plus propice pour lui demander son consentement à cette union.



XIII

Un soir du mois de mars, de l'année 1237, deux hommes venaient d'aborder dans une frêle barque, sur les côtes de France, près du port d'Hyères, ils paraissaient venir de loin ; après avoir tenu conseil sur le moyen le plus sûr de pénétrer plus avant, ils se dirigèrent du côté de Toulon; la nuit commençait à tomber, lorsqu'ils aperçurent deux ombres noires qui se détachaient sur le sol blanchâtre et poudreux du sentier qu'ils suivaient.

Ils ne tardèrent pas à reconnaître que les arrivants étaient deux religieux, revêtus d'une robe de bure grise, dont la capuche recouvrait leur tête rasée, sauf la couronne de cheveux, qui était le signe distinctif de l'Ordre des Frères-Quêteurs, auquel ils appartenaient.

Le sentier était étroit, ils devaient nécessairement se rencontrer ; au-dessous on entendait la mer, dont les vagues venaient se briser sur les rochers noirâtres.

— Le Seigneur soit avec vous, dirent les moines, voulant passer, mais les deux étrangers ne s'écartèrent point.

— Vous êtes des frères quêteurs? demanda l'un des deux.

— Nous appartenons au couvent de St-Benoit qui se trouve derrière la montagne que vous voyez à votre droite, et nous revenons d'une tournée dans la plaine.

— Vous quêtez alors pour le couvent, pour les pauvres du couvent, veux-je dire. Et votre quête a-t-elle été fructueuse ?

A cette question les moines, croyant avoir à faire à des voleurs, se mirent à trembler.

— Peu nous importe, ajouta le second voyageur.

— Mais pour quêter ainsi, vous avez sans doute un titre constatant votre identité, votre mission, enfin une lettre de recommandation du couvent.

— Certes et bien en règle, s'empressa d'ajouter l'autre moine, qui commençait à se rassurer. Et tenez, la voilà avec le sceau du couvent, et nos noms au-dessous, frère Urbain et frère Placide.

— Hé bien! répondit l'étranger, il nous faut cette autorisation, car nous aussi nous avons à quêter, et un ricanement sortit de sa bouche.

— Mais nous ne pouvons vous la remettre, répondirent-ils.

A l'instant les deux moines étaient terrassés, et les poignards dirigés par des mains sûres, les clouèrent sans vie sur le rebord du sentier.

Ils tombèrent foudroyés sans pousser un cri.

Les deux étrangers ne perdirent pas un instant, ils les dépouillèrent de leur costume religieux, qu'ils revêtirent, serrèrent précieusement la lettre du couvent, et jetèrent les deux cadavres dans la mer.

Après quoi ils s'acheminèrent vers Paris, où ils arrivèrent plusieurs jours après.

Ils se présentèrent, à la tombée de la nuit, à la porte St-Honoré, et exhibèrent leur lettre de recommandation ; le chef de la garde bourgeoise, qui veillait à la porte, les examina avec une scrupuleuse attention, leur adressa un certain nombre de questions, parmi lesquelles était le nom du lieu où ils allaient demander asile, et devant le sceau du couvent qui pendait à la lettre du supérieur, il leur délivra leur billet de passe.

Ils s'éloignèrent d'un pas rapide en suivant les rues tortueuses de la cité.

Ils arrivèrent bientôt à la porte d'une maison de mauvaise apparence, et à la manière dont ils frappèrent, une figure parut aussitôt derrière le volet d'une petite lucarne, et demanda :

— Est-ce vous ?

— C'est bien nous, répondirent-ils, et ils murmurèrent un mot de passe dans une langue étrangère.

— Alors la porte s'ouvrit, ils entrèrent.

— Sommes-nous bien seuls dans votre maison, dit l'un d'eux.

— Parfaitement seuls, personne ne peut nous surprendre. Vous allez en juger.

Alors, passant devant eux, il leur fit visiter toute la maison, qui ne se composait que de deux petites pièces à chacun des deux étages, mais ce qu'il était important de connaître, était la porte de sortie ; une petite trappe s'ouvrait sous l'échelle qui conduisait à l'étage supérieur, l'on entendait le clapotement de l'eau de la Seine, qui passait au-dessous, une corde à nœud était fixée, et descendait jusqu'à un petit bâteau qui était solidement amarré corde et bâteau étaient cachés de telle manière que la trappe, même soulevée, on ne pouvait les voir dans l'angle que faisait le mur de la maison ; quant à la trappe, elle

glissait sous les autres planches du parquet, et se confondait absolument avec elles.

Cette inspection terminée, après un frugal repas, les deux voyageurs purent se reposer, bien certains de ne pas être surpris.

Dès le lendemain, ils avaient fait leur p'an pour l'exécution de leurs projets mystérieux, mais il fallait pour être sûr du succès, attendre le moment propice.

Ces deux étrangers étaient des émissaires du prince de la Montagne ; heureux d'avoir reçu de ses mains. pour assassiner le roi de France,ce fameux poignard de cristal qui avait le don d'ouvrir les portes du ciel à ceux qui avaient su s'en servir pour accomplir leur mission sanguinaire.

Les membres de cette terrible association étaient répandus dans toute la France et devaient tenir leur prince au courant de tous les faits politiques qui s'accomplissaient. Ce qui faisait leur puissance, c'était le mystère absolu qui les environnait; pour des hommes comme eux, tuer n'était point chose difficile, l'important était de détourner les soupçons sur quelqu'un à qui la mort de la victime pouvait profiter. Lorsqu'il s'agissait d'une exécution importante, le prince de la Montagne donnait alors ce poignard envié, à ceux qui étaient les plus complètement fanatisés dans cette antichambre du paradis qu'il avait créé à sa cour, et où ils prenaient un avant-goût des délices et des voluptés qu'ils devaient trouver plus attrayantes encore dans l'autre.



XIV

La majorité de Louis n'avait cependant rien changé, en apparence du moins, à la conduite des affaires publiques, et le gouvernement du fils fut d'autant plus naturellement la continuation de celui de la mère, que Blanche de Castille avait toujours dirigé l'Etat au nom de son fils, comme tutrice, et, non au sien, comme régente. Elle continua à exercer une si grande influence, même sur sa vie intime et privée que, depuis trois ans que le roi était marié avec Marguerite de Provence, la reine Blanche n'avait pu s'accoutumer à lui voir donner à sa femme une part de son affection ; d'un caractère naturellement jaloux, son amour de mère souffrait de ce partage, elle ne pouvait laisser son fils en compagnie de sa femme, et ils étaient obligés de tromper sa surveillance pour se réunir.

Les chroniqueurs racontent que le logis où se plaisaient

le plus le roi et la reine était à Pontoise, parce que la chambre du roi était au-dessus de celle de la reine, et ils tenaient parlement dans un escalier tournant qui descendait d'une pièce dans l'autre. Quand les huissiers entendaient venir la reine, ils frappaient la porte de leur verge.

Une fois le roi était auprès de sa femme en péril de mort, blessée d'un enfant qu'elle avait eu, la reine Blanche vint là, prit son fils par la main, et lui dit : « Venez-vous en, vous ne faites rien ici. » Quand Marguerite vit que la reine emmenait le roi, elle s'écria : « Hélas ! vous ne me laisserez voir mon seigneur ni morte, ni vive », et alors elle se pâma et l'on crut qu'elle était morte.

Le roi consolait sa femme et supportait sa mère.

Le premier acte de Louis, comme roi, fut de réprimer les prétentions exagérées du clergé, que les derniers troubles n'avaient fait qu'accroître. Un grand nombre de seigneurs s'étaient réunis à St-Denis, et avaient adressé une requête au pape, par laquelle ils s'élevaient contre l'ambition des membres du clergé.

D'après le vœu de cette assemblée, le roi ordonna que les seigneurs ne seraient pas tenus de répondre aux tribunaux ecclésiastiques dans les matières profanes, et que les ecclésiastiques seraient obligés, dans toute cause civile, de répondre aux tribunaux du roi et des seigneurs ; cette décision irrita le pape, qui menaça Louis d'excommunication, mais celui-ci montra la plus grande fermeté et tint tête au violent et irrascible Grégoire IX.

Le clergé de France avait obtenu une ordonnance qui forçait les personnes excommuniées par les évêques à se faire absoudre dans un terme fixé, sous peine de saisie de leurs biens. Le roi abo'it cette ordonnance.

Les évêques avaient profité des premiers troubles de la minorité pour accroître leur puissance. Lorsque leurs intérêts temporels étaient contrariés par les seigneurs, ils met-

taient le pays en interdit, fermaient les églises, et faisaient cesser les services divins.

Les images, les saintes reliques étaient posées par terre en signe de deuil. Il ne restait des sacrements que le baptême pour les enfants, et la pénitence pour les personnes en danger de mourir.

Le Conseil du roi réprima ces abus, et fit même saisir le temporel de quelques prélats.

D'un autre côté, par suite du traité de Meaux, un tribunal ecclésiastique avait été établi à Toulouse, pour réprimer les hérétiques, il était tenu par les Dominicains, les magistrats civils de cette cité s'élevèrent contre eux, le comte de Toulouse approuva leurs réclamations, et ils furent chassés, quelques-uns même périrent dans le tumulte qui en fut la conséquence; malgré le courroux de la cour de Rome et le mécontentement des catholiques, le roi obtint du pape que ce tribunal serait suspendu.

Par suite de ces mesures, toutes récentes, l'irritation du clergé, devenu si puissant, était grande à l'encontre du roi, au moment où les deux émissaires du prince de la Montagne cherchaient à exécuter leur sanguinaire projet. L'heure était donc propice et le clergé en devait nécessairement être regardé comme l'instigateur.

Louis avait fondé l'abbaye de Royaumont dans le Beauvoisis. Cette maison lui fut toujours chère. C'était la retraite qu'il préférait, et il y allait s'y délasser des fatigues et des préoccupations de la royauté.

Au moment de ce désaccord avec le Saint-Père, il était naturel que le roi manifesta le désir d'aller à Royaumont, pour conférer avec le révérend père abbé, dans les conseils duquel il avait la plus grande confiance, aussi donna-t-il l'ordre du départ.

XV

Le lendemain, deux frères quêteurs du couvent de St-Benoit se présentaient à l'abbaye de Royaumont, faisaient parvenir leur lettre monacale au révérend père abbé, et étaient admis dans le couvent sous les noms de frère Urbain et frère Placide.

Ils se disaient fatigués de ce long voyage et désireux de se reposer quelques jours, pour reprendre ensuite leurs quêtes au travers de la France. Ils furent chrétiennement reçus et installés dans de bonnes cellules. Ils visitèrent longuement et minutieusement toutes les parties du couvent, et leur curiosité, qui semblait toute naturelle, ne pouvait éveiller le moindre soupçon sur leurs projets.

Le roi, annoncé depuis quelques jours, arriva, accompagné de Pierre Bermond entouré de ses massiers, qui furent,

selon l'habitude, logés dans le couvent et chargés de veiller à toutes les issues, avec ordre de ne laisser entrer ou sortir personne sans le visa de leur capitaine.

Le roi aimait la simplicité, et c'était pour lui un charme toujours nouveau d'être débarrassé de tout l'apparat de la cour, de pouvoir jouir d'une liberté complète et du calme le plus parfait. Il partageait son temps entre la lecture des pères de l'Eglise, ses longs entretiens avec le révérend père abbé, et ses promenades avec Pierre, dans les vastes jardins du couvent.

Tous les soirs, Pierre faisait l'inspection de ses massiers, il veillait à ce que chacun fut à son poste, plaçait un garde de nuit dans le corridor qui conduisait à la chambre royale, visitait avec soin cette chambre, afin que tout y fut à sa place, car le service était fait par les moines et non par les serviteurs attachés à sa personne, qui ne le suivaient pas à Royaumont. Sur un guéridon, à la portée de son lit, on plaçait un plateau sur lequel étaient quelques friandises et une carafe d'orangeade glacée, qui était la boisson habituelle du roi.

Un soir, en faisant son inspection, Pierre s'aperçut que des gouttes du liquide répandu sur le plateau avaient attiré quelques mouches qui étaient tombées mortes. Un soupçon traversa aussitôt son esprit, une sueur froide couvrit son front; immédiatement il prit la carafe, versa le liquide dans la paume de sa main, l'approcha de ses lèvres, et sans avoir besoin de les humecter, par l'odeur âcre et nauséabonde qui s'en dégagea, il fut convaincu que c'était du poison.

Aussitôt il demanda à parler, pour affaire urgente, de la part du roi, au révérend père abbé, et il entra dans sa cellule. Celui-ci le voyant pâle et bouleversé, s'écria :

— Mon Dieu, seigneur Bermond, qu'avez-vous, que vous est-il arrivé ?

— Mon révérend, Dieu protège le roi, tenez, dit-il, en montrant la carafe qu'il tenait cachée, c'est du poison.

— Du poison, s'écria l'abbé, en devenant livide à son tour, reconnaissant la carafe qu'on servait au roi chaque soir. Mais qui vous a dit?

— Personne encore, par un hasard providentiel, en préparant le coucher du roi, je me suis aperçu de l'âcreté de cette boisson.

— Mais il faut avant tout s'en assurer, dit le révérend abbé en se levant; il prit un petit flacon qui contenait un réactif, en versa quelques gouttes dans un verre, dans lequel il avait mis du liquide soupçonné, aussitôt, la liqueur de jaune et transparente qu'elle était, devint violette, et un précipité verdâtre se forma au fond du vase.

Vous avez raison, messire, c'est bien là du poison, et l'un des plus violents.

— Mais qui donc pouvez-vous soupçonner?

— Il faut d'abord interroger ceux qui, parmi nos religieux, ont préparé cette collation, mais je crois pouvoir d'avance répondre de leur innocence.

— Cependant personne ne peut s'être introduit dans le couvent depuis l'arrivée du roi, mes ordres sont sévères et mes massiers fidèles.

— Mes religieux sont dévoués à Sa Majesté, et pas un n'est capable d'un tel crime, d'abord quel avantage pourraient-ils en retirer?

— Ecoutez, dit Bermond, nous n'avons pas un instant à perdre, avant que le roi se retire dans sa chambre, faites appeler ceux qui ont préparé le breuvage.

Le révérend père abbé frappa sur un timbre, donna l'ordre de faire monter le père qui était chargé de ce service, aussitôt qu'il fut devant lui, après avoir substitué une carafe semblable à celle qui contenait le poison, il lui dit : Mon père, la boisson que vous avez préparée pour le roi laisse à désirer, veuillez vous en convaincre, afin de mieux

faire demain. Et il lui présenta un verre dans lequel il versa du liquide que contenait la seconde carafe.

Pierre et le révérend abbé attendaient, anxieux, mais sans aucune hésitation, le père avala une gorgée du breuvage, et répondit « Mon révérend, l'orange manquait peut-être de maturité, dorénavant j'y apporterai plus de soin » et il se préparait à sortir lorsque l'abbé, heureux de voir ainsi la preuve de son innocence, le retint et l'interrogea adroitement pour savoir comment il avait préparé cette boisson, s'il avait été aidé ou conseillé par quelqu'un ; la réponse du religieux fut que personne n'avait été avec lui, ni autour de lui, et que seul il s'en était occupé.

Alors l'abbé voulut faire comparaître le personnel qui avait été mis au service du roi, et donna l'ordre de faire monter tous les pères et servants, en disant que le roi devant partir le lendemain de bonne heure, tenait à leur faire ses adieux le soir même.

— Laissez-moi continuer, dit-il à Pierre, par l'application du procédé que nous venons d'employer, nous trouverons sûrement le coupable, s'il est parmi les religieux du couvent. Allez donc retrouver le roi, mettez-le au fait de ce qui arrive, et dites-lui par quelle épreuve nous pourrons reconnaître l'auteur de cet attentat.

Prenez cette carafe, mettez la sur le guéridon du roi, et que rien ne paraisse changé. Quant à celle qui contient le poison, je la garde soigneusement comme pièce de conviction, s'il était nécessaire.

Quelques instants après, le personnel du monastère, au grand complet, était introduit dans la chambre du roi.

— Mes chers pères, leur dit le roi, d'un air souriant et familier, les affaires de l'Etat abrègent, contre mon désir, le séjour que je comptais faire parmi vous, et au moment où quelques mécontentements se produisent dans le haut clergé, j'ai voulu, avant de partir, vous mettre en garde contre les accusations injustes qui sont répandues contre

la couronne et vous donner à nouveau l'assurance de la protection que je ne cesserai jamais d'accorder à ceux qui servent fidèlement leur Dieu et leur roi, et, pour sceller cette promesse, je veux boire avec vous à la prospérité de l'Eglise et de son chef suprême, sa sainteté le pape, qui est le plus haut représentant de Dieu, sur cette terre. Alors Pierre Bermond, prenant la carafe, versa la boisson qu'elle contenait à tous les pères réunis. Le révérend abbé, Pierre et le roi, observaient avec la plus grande attention les visages. Tous les pères, avec le même amour, le même sentiment de respect et d'affection pour le roi, vidèrent leurs coupes sans la moindre hésitation, l'abbé sentit un grand soulagement, éprouva une vive joie, et élevant son âme vers Dieu, pleine de gratitude, car c'était l'honneur et l'existence du couvent qui étaient en jeu, il s'inclina devant le roi, il lui dit avec une voix dans laquelle tremblait encore l'émotion qu'il avait ressentie: « Sire, mes pères et moi, venons de vous donner l'assurance de notre dévoûment, et la preuve qu'il n'y a ici que des cœurs disposés à vous aimer et à vous servir. »

Mais au moment où les religieux allaient se retirer, un grand tumulte se produisit dans les corridors du cloître.

Des massiers amenaient les deux frères quêteurs qui, profitant de l'absence momentanée des pères, avaient été surpris comme ils escaladaient les murs des jardins du couvent, et profitaient de l'obscurité de la nuit pour gagner les champs, certains de la réussite de leurs projets.

Le roi ordonna qu'ils fussent introduits, un trait de lumière traversa son esprit.

— Laissez libres ces bons frères, dit-il aux soldats.

Pierre tira sa dague et vint se placer à côté du roi.

Vous aviez grande hâte, mes frères, paraît-il, de nous quitter, mais, avant notre séparation, vous ne refuserez pas de faire raison au roi de France, qui veut vider une coupe en

l'honneur du couvent des frères quêteurs auquel vous appartenez.

Messire Bermond, dit le roi, donnez une coupe à nos chers frères, et versez leur de ma boisson favorite, de celle *qui est sur le guéridon.*

Les deux frères s'avancèrent, prirent la coupe des mains de Pierre, et sans hésiter, ni trembler, convaincus de trouver dans ce breuvage une mort prompte et sûre, la portèrent à leurs lèvres et la vidèrent d'un trait.

Pendant ce temps, l'émotion était grande chez le roi, l'abbé et Pierre; un instant, ils crurent à leur innocence, mais l'un d'eux s'avançant vers le roi, toujours surveillé par Bermond, lui dit :

— Allah, ne veut pas que tu meures et tu seras grand parmi les sultans des Francs.

Nous avons mérité la mort, puisque nous n'avons pu accomplir les ordres que nous avions reçus, et si nous avons pris ce poison versé par nos mains, sans pâlir, ni trembler, c'est que nous ne devions pas retourner couverts de honte vers celui qui nous a envoyés, et qui nous avait promis, en échange du succès de notre entreprise, de nous ouvrir les portes de ce paradis que Mahomet accorde à ceux qui ont aveuglement obéi à ses commandements.

Le roi, touché du courage qu'ils venaient de montrer, désirant prouver au sultan d'Egypte tout le mépris qu'il ressentait pour l'emploi de pareils moyens, et voulant lui donner une preuve éclatante de la protection que le Dieu des chrétiens accordait à ceux qui l'aimaient et le servaient fidèlement, leur fit grâce de la mort, ordonna qu'ils fussent reconduits en Orient et remis entre les mains du farouche et redouté Prince de la Montagne.

Le sultan, paraît-il, fut tellement impressionné du généreux procédé du roi, qu'il lui envoya le témoignage le plus vif de son repentir, et comme preuve de sa sincérité, il lui donna l'assurance que non-seulement de pareilles tenta-

tives ne se renouvelleraient pas, mais que l'association sanguinaire, désignée sous le nom de *Fedavi*, était désormais dissoute.

En effet, depuis lors, les chroniques n'ont plus relevé aucune trace de l'existence de ces barbares et farouches assassins, qui s'intitulaient les Fils du Poignard de Cristal.

Le roi revint à Paris. Quand la reine eut appris le danger que son fils avait couru, elle remercia d'abord Dieu de sa divine protection et ensuite Pierre Bermond, son sauveur, avec toute l'effusion dont son cœur de mère était plein.



XVI

Le nouveau service que Pierre venait de rendre à la France, en sauvant la vie du roi, et à Blanche de Castille, en lui conservant son fils, devait être un titre de plus à son affection et à sa reconnaissance.

— Pierre, lui dit-elle, un jour qu'elle travaillait avec lui aux affaires de l'Etat, vous savez que je vous aime comme un fils, ce que vous venez de faire pour le roi augmente encore mon amitié, et je veux vous en donner une preuve. Les projets que j'avais formé pour vous ne rencontrent plus d'obstacles, et l'heure est propice pour leur accomplissement.

— Quels projets, madame ? s'empressa de demander Pierre, avec une certaine inquiétude.

— Votre union avec la fille du comte Raymond.

— Avec Jeanne, mais elle est encore si jeune.

— Et qu'importe son âge, puisque cette union doit satisfaire votre ambition et vous apporter en dot le comté de Toulouse.

— Mais, madame, je vous en ai souvent donné l'assurance, je n'ai d'autre ambition que de conserver mon patrimoine et non de l'agrandir. Je suis heureux de l'amitié dont vous m'honorez, et je veux la mériter en vous servant fidèlement.

— Vous parlez comme un enfant, mon ami, non comme un homme qui a souci de la grandeur de sa maison; toute hésitation doit cesser, quand vous aurez compris que de cette alliance dépend la pacification du Languedoc, et j'ajouterai de la France, car le turbulent comte de Toulouse est toujours prêt à déchirer les traités et à fomenter de nouveaux troubles dans l'Etat. Comme garantie de sa conduite à venir j'ai gardé auprès de moi sa fille Jeanne, promettant de la marier à un membre de la famille royale, et c'est à vous que j'ai toujours pensé, Pierre, car vous appartenez par votre aïeule, Constance de Toulouse, fille de Louis VI, à la maison de France, et, de plus, vous avez des droits légitimes au trône comtal de Toulouse.

Cette brillante union vous permettra de faire honneur à cette illustre origine, et de marcher de pair avec les grands vassaux de la couronne.

Pierre Bermond écoutait, sans oser interrompre la reine.

Encouragée par ce silence qu'elle prenait pour un acquiescement, elle continua :

— Jeanne, me disiez-vous, est encore une enfant, mais Jeanne a quinze ans, depuis qu'elle est auprès de moi elle a reçu une instruction solide et brillante à la fois, enfin elle est charmante de tout point, et bien des chevaliers envieront le bonheur que vous êtes appelé à goûter auprès d'elle.

— Madame, répondit enfin Pierre, je vous ai écouté avec une religieuse attention, et je vous remercie profondément de l'intérêt et de l'affection que vous me témoignez ; je dois, en échange, vous ouvrir mon cœur tout entier.

La reine prévit un refus, alors qu'elle comptait que Pierre allait accepter avec empressement ce nouveau témoignage d'amitié qu'elle lui offrait, sa physionomie, de douce et enjouée qu'elle était, devint froide et sévère.

Pierre vit ce changement, mais il n'était plus temps de reculer et il continua :

— Vous connaissez, madame, la profonde douleur qui remplit mon âme ; dix années se sont écoulées et cette douleur est aussi vivante aujourd'hui qu'à l'heure de la mort de ma bien-aimée. Vous savez quel serment la pauvre Etiennette exigea de moi, je comptais sur le temps pour me préparer au sacrifice qu'elle m'avait imposé, mais plus j'attendais, et plus je me raidissais contre la réalisation de cette fatale promesse.

Cependant il fallait l'accomplir, et je cherchais le moyen de concilier mes engagements sacrés avec le souvenir de celle que je ne voulais pas remplacer dans mon cœur.

Jeanne pouvait, par sa jeunesse, remplir le but que je désirais atteindre, mais elle était ma parente, j'avais de l'affection pour elle, et je ne pouvais me décider à la condamner à rester unie, pendant de longues années peut-être, à quelqu'un qui ne pouvait lui apporter qu'un cœur desséché, plein d'un autre amour, cette union eut fait non-seulement mon malheur, mais le sien, et je l'aimais trop pour cela.

— Mais qui vous a dit, interrompit la reine, avec une brusquerie où l'on voyait déjà percer sa mauvaise humeur, qu'une fois marié, vous resterez insensible à ses charmes ?

Pierre continua :

— Après avoir réfléchi à toutes les conditions de bonheur ou de malheur réciproque que cette union devait nous

apporter, ma résolution a été prise, et aujourd'hui, madame, quoique ce soit bien mal répondre à votre affection pour moi, je dois vous en remercier avec un profond sentiment de reconnaissance.

— Ainsi, vous refusez, dit la reine, avec un mouvement de dépit et une colère mal contenue.

— Malgré tout le respect que je dois à ma souveraine, je ne puis accepter.

— Alors, vous ne vous marierez pas? vous manquerez à votre serment ?

— Non, madame, et même si j'osais réclamer de vous une faveur, en échange de cette reconnaissance dont vous paraissiez vouloir vous acquitter envers moi...

— Une faveur, achevez, dit la reine, dont la mauvaise humeur croissait toujours, et qui se contenait avec peine, car elle n'aimait pas à être contrariée dans l'exécution de ses projets, elle voyait pour la seconde fois, par les refus de Pierre, renverser une combinaison qui donnait satisfaction à la véritable amitié qu'elle éprouvait pour lui, et à ses visées politiques.

— Mais achevez donc, dit-elle, voyant son hésitation.

— Oui, j'hésite, madame,car le moment de vous adresser cette demande est peut-être mal choisi, et répond mal aux bontés dont vous voulez me combler... Hé bien! madame, j'ai formé un projet d'union.

— Un projet d'union, dit la reine, en se levant, qui remplit sans doute toutes les conditions que vous m'énumériez tout à l'heure ?

— Oui, madame, car celle que je veux épouser est le portrait vivant de la pauvre Etiennette.

— Mais enfin, quelle est-elle, cette femme qui a su vous plaire assez pour guérir votre cœur ulcéré et vous faire oublier celle qui y avait laissé un si profond souvenir ?

— Non, madame, celle qui doit la remplacer n'effacera pas son cher souvenir, car rien ne pourra me guérir du

profond amour qui me possède tout entier, et me faire oublier... Mais cette ressemblance si parfaite le rendra plus vivant encore, et c'est à cause de cela que je l'aime... C'est, puisqu'il faut vous la nommer, Josserande, fille du comte de Poitiers.

— La sœur d'Isabelle, comtesse de La Marche... Et réprimant un mouvement de colère avec une énergie qui ne permettait aucune réplique : Non, jamais le roi, mon fils, ne consentira à cette union, je puis m'en porter garant.

Et la reine frappa avec violence sur un timbre pour appeler ses gens et mettre fin à cet entretien.

Pierre comprit qu'il n'y avait plus rien à attendre de la reine et à espérer du roi, il s'inclina respectueusement devant la fière et hautaine Blanche de Castille, qui lui rendit à peine son salut, il sortit le cœur navré, en voyant combien la reconnaissance des souverains était peu de chose, quand elle ne marchait pas d'accord avec leurs désirs ou leur volonté.

La reine ne pouvait pardonner, car elle avait été profondément blessée, non-seulement dans son affection et dans ses projets politiques si longuement combinés, mais surtout dans son amour-propre de femme et de reine ; aussi, dès le lendemain, elle annonça à toute la cour le mariage de son fils Alphonse avec Jeanne de Toulouse.

Et comme pour répondre au coup que venait de diriger contre elle son implacable ennemie, Isabelle de La Marche, fille du comte de Poitiers, elle fit donner en dot à Alphonse le dit comté qui avait été repris à Richard d'Angleterre, son fils, issu de son premier mariage avec le roi d'Angleterre, pendant qu'il guerroyait en Terre-Sainte.



XVII

Pierre Bermond n'hésita pas un instant, il remit sa charge entre les mains du roi, lui demanda la permission de quitter la cour, et après avoir pris respectueusement congé de Leurs Majestés, il partit pour le château de Roque-Haulte.

En arrivant dans ce manoir, plein du souvenir d'Etiennette, en embrassant le comte et la comtesse, il sentit son cœur faiblir, son émotion fut profonde, et il voulut revoir tout ce qui pouvait encore rajeunir son pieux souvenir.

C'était un fils qui revenait au château paternel, après dix ans d'absence.

Le vieux Richard, toujours vaillant quoique blanchi, qui l'avait vu naître et grandir, pleurait de joie en revoyant son enfant chéri.

Hussan avait obtenu sa liberté, en échange de son repentir et de ses révélations, qui, néanmoins, n'avaient pu sauver le comte de Boulogne, mais sans lesquelles le roi Louis IX aurait certainement trouvé la mort au monastère de Royaumont; rien n'était changé au château, la natte sur laquelle se couchait en travers de la porte le sarrasin, était encore à la même place; la comtesse, inconsolable depuis la mort de sa fille, toujours en face de sa douleur, avait vieilli, mais elle n'était pas moins aimable et gracieuse; le comte avait conservé la vigueur de la jeunesse, son activité et sa sollicitude pour les affaires de la seigneurie, il attendait la nouvelle de l'union de Pierre avec Jeanne de Toulouse, sachant que la reine n'avait pas renoncé à ses projets, et qu'elle l'avait auprès d'elle à la cour, depuis le traité de Meaux, c'était là, comme nous l'avons déjà dit, le plus cher de ses vœux, et c'était sa plus ferme espérance.

— Mon père, dit Pierre au comte, dès qu'ils furent seuls, j'avais hâte de vous voir, pour vous instruire des graves événements qui viennent de s'accomplir et dans lesquels il m'a été donné de remplir un rôle providentiel.

— Je vous écoute, mon fils, avec le plus grand intérêt, répondit le comte, qui espérait recevoir la confirmation de la bonne nouvelle attendue avec tant d'impatience.

— Je dois d'abord, mon père, vous mettre au courant du danger auquel le roi a miraculeusement échappé, et il lui raconta, dans tous les détails, ce qui s'était passé au monastère de Royaumont. Puis, il lui fit part de sa conversation avec la reine, mais quand le comte entendit le refus formel que Pierre avait opposé aux projets de Blanche de Castille, il ne put s'empêcher de l'interrompre en disant :

— Et vous avez refusé, et votre légitime ambition ne s'est pas réveillée en présence de ce vaste horizon de grandeur qui s'ouvrait devant vous? Mais enfin, Pierre, vous aviez, sans doute, des motifs bien puissants pour refu-

ser une si grande récompense, qui vous assurait une position digne du nom que vous portez, du sang royal qui coule dans vos veines?

Le comte ne pouvait croire que ce qu'il entendait fût une réalité, il passait la main sur son front avec désespoir, car il voyait tout à coup s'évanouir le rêve de toute sa vie, s'effondrer toutes ses espérances de grandeur, pour la maison de Sauve et ses combinaisons politiques...

— Oui, mon père, écoutez-moi jusqu'au bout, et vous allez en juger, puisque vous m'aimez comme un fils, car mon bonheur doit vous être plus cher encore que ma grandeur... J'ai rencontré sur ma route une jeune fille qui ressemble à Etiennette, autant moralement peut-être que physiquement, et dès la première vue, sous l'empire de cette ressemblance si complète, je me suis instinctivement senti attiré vers elle; une sympathie réciproque s'est établie entre nous, plus je l'ai connue, plus j'ai compris qu'elle devait prendre, dans ma vie, la place de celle que je pleure toujours, et j'ai béni Dieu qui m'envoie cette double consolation, de retrouver en elle celle que j'ai tant aimée, dont elle me rappellera constamment le souvenir, et de vous rendre en même temps une nouvelle fille.

Nous croirons, en vivant réunis comme par le passé dans ce vieux château, autour du même foyer, que c'est toujours celle que nous avons tant pleurée qui est revenue au milieu de nous.

Elle vous aimera comme un père, vous l'aimerez comme votre fille, et si l'illusion ne peut être absolue, alors vous l'aimerez comme la femme de votre fils, comme la sœur de la pauvre Etiennette.

Le comte était visiblement ému, et Pierre continua en lui prenant les deux mains : Vous serez heureux dans votre vieillesse, et ma bonne mère aussi, du bonheur que nous vous ferons, et nous croirons, parfois, que par un saint

miracle, c'est notre bien-aimée qui est descendue du ciel, heureuse et satisfaite, pour nous consoler.

Le comte sentait s'éveiller dans son cœur un sentiment nouveau, l'image du bonheur, le souvenir de sa fille, son affection pour Pierre, lui faisaient oublier ses rudes labeurs, ses froides conceptions politiques ; Pierre comprenant ce qui se passait en lui, se hâta de lui poser la question de laquelle dépendait son bonheur.

— Et maintenant, mon père, que je vous ai tout dit, que j'ai quitté à tout jamais cette cour de France, pleine de déceptions, où la reconnaissance est si légère au cœur des souverains, que j'ai refusé sans retour une alliance qui répugnait à mon cœur, désireux de tenir le serment que j'ai fait à ma chère Etiennette, à son lit de mort, je viens vous demander ce qu'il faut que je fasse ?

— Pierre, cette décision est bien grave, ses conséquences peuvent être funestes pour vous, pour votre honneur, pour vos comtés.

— J'ai longuement réfléchi, mon père, et de vos conseils que j'attends, dépendra le bonheur de ma vie.

Pour le comte, et dans toute autre circonstance, la question politique l'eût certainement emporté, le devoir envers le souverain eût passé avant tout, mais, loyal chevalier, il avait horreur de l'ingratitude, et cette ingratitude, partant du roi et de la reine, auxquels Pierre avait sauvé la vie à Montlhéri et à Royaumont, était sans excuse à ses yeux et pouvait, à la rigueur, le délier de son serment d'obéissance envers son souverain ; il était, d'ailleurs, sous l'empire du séduisant avenir de bonheur que Pierre venait de faire miroiter à ses yeux; il baissa donc la tête sans répondre, n'osant pas défendre en pareil cas le roi, son maître, et ne voulant pas le condamner.

Pierre regarda le silence du comte comme un assentiment, et laissa éclater son contentement :

— Merci, dit-il, je n'attendais pas moins de votre affection et de votre justice.

Le comte couvrit son visage de ses deux mains, pour cacher ses larmes, car, prévoyant les malheurs qui pouvaient être la conséquence de cette détermination, il en éprouvait un violent désespoir ; mais, comme s'il avait honte de ce moment de faiblesse, il releva la tête ; puis, prenant la main de Pierre :

— Allez donc, mon fils, où votre cœur vous conduit, et que Dieu, qui nous voit et qui nous juge, soit avec nous. Quoi qu'il arrive, vous me trouverez toujours à vos côtés pour vous défendre, et s'il le faut, pour mourir pour vous.



XVIII

Peu de jours après, Pierre, qui avait hâte de revoir Josserande, était sur la route de Poitiers ; il fut reçu au château de Lusignan qui était à quelques lieues seulement de cette ville, par la fière et vindicative comtesse, triomphante d'avoir réussi à détacher du service de son implacable ennemie le chevalier le plus aimé, le plus dévoué, le plus accompli de la cour de France.

— Soyez le bienvenu, lui dit Isabelle, nous vous attendions depuis longtemps, et ma sœur, que je viens de faire prévenir de votre arrivée, sera bien heureuse, car elle est

fort triste depuis votre départ, votre absence lui a paru bien longue et vos nouvelles bien rares.

Josserande entra joyeuse et souriante, la comtesse lui prit la main et la mettant dans celle de Pierre :

—Mon enfant, dit-elle, voici votre époux ; messire Bermond, voilà votre femme.

Il ne restait plus qu'à faire les préparatifs de la cérémonie, et la comtesse de La Marche avait ses raisons pour lui donner le plus grand éclat, et pour attirer à Poitiers les seigneurs les plus puissants de tout le pays ; c'était une véritable manifestation et un défi qu'elle préparait contre la reine Blanche de Castille.

Elle n'avait jamais pu se consoler de l'échec de ses diverses entreprises contre la cour de France, et elle n'était pas femme à renoncer à sa vengeance. Son esprit actif, remuant, ambitieux, cherchait toujours à prendre une revanche, et déjà elle travaillait à organiser une nouvelle ligue, avec l'appui effectif de son fils Henri III d'Angleterre.

Pour répondre au défi de la comtesse de La Marche, Blanche fit faire, avec le plus grand apparat, les préparatifs du mariage de son fils Alphonse avec Jeanne de Toulouse ; elle le fit armer chevalier, et obtint du roi sa mise en possession du comté de Poitiers, que son père, Louis VIII, lui avait donné à sa mort, et qui appartenait encore, du moins en partie, à Richard, frère du roi d'Angleterre, qui le tenait de sa mère, Isabelle de La Marche, fille et héritière d'Aymar, comte de Valentinois, d'Angoulème et de Poitiers.

Pour rendre sa vengeance encore plus éelatante, Blanche de Castille fit signifier à Pierre Bermond, le jour même de son mariage, sa déchéance de l'ordre de la chevalerie ; ce fut là son cadeau de noce.

Ce procédé fut d'autant plus sensible à Pierre, qu'il avait quitté la cour après tous les services qu'il avait rendus à la

reine, à son fils, à l'Etat, pour rentrer dans ses domaines et y trouver le calme, la paix et l'oubli des ingratitudes. Pierre, dans sa loyauté, n'avait pas soupçonné la profondeur de la blessure que son refus et son alliance avaient faite à la reine si fière, si hautaine, qui n'admettait aucune résistancé à sa volonté, et qui n'avait jamais douté de la soumission à ses désirs, de celui auquel elle avait montré une si profonde affection ; il avait également ignoré le parti qu'Isabelle de La Marche.avait tiré de son alliance, combien elle avait fait de bruit de sa prétendue défection, et de quelle manière elle l'avait compromis dans ses machinations contre la reine.

Les lois féodales défendaient, il est vrai, à un chevalier, de se marier sans le consentement du roi son suzerain, mais cette autorisation n'était guère exigée que pour les hauts et puissants seigneurs, et, dans le cas seulement d'alliances purement politiques.

Voici en quels termes était conçue la sentence de déchéance :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France, déclarons déchu des droits et privilèges attachés aux ordres et ordonnances de la chevalerie, Pierre Bermond, baron de Sauve, seigneur d'Anduze, co-seigneur d'Alais et de Sommières, comme coupable d'avoir contrevenu aux lois féodales auxquelles il avait fait serment d'observance, ledit seigneur ayant été fait chevalier par le roi Louis VIII, mon père, de pieuse mémoire, auquel, ledit seigneur, avait fait hommage-lige de ses comtés et seigneuries, comme à son roi et seigneur suzerain.

« Et, par un effet de notre grâce et bonté, voulant reconnaître les services à nous rendus, lui faisons grâce de la dégradation publique et infâmante qu'il a encourue en procédant à une alliance matrimoniale sans notre consentement de roi et de seigneur suzerain, comme l'exigent les lois féodales ayant cours dans notre royaume de France. »

La reine Blanche avait été profondément blessée par le refus de Pierre d'une alliance qu'elle avait préparée depuis plusieurs années, qui donnait en même temps satisfaction à son amitié, à sa reconnaissance, à ses projets politiques ; mais sa colère ne connut plus de bornes, en voyant son ennemie implacable, l'enlever à la cour de France et l'attacher à sa cause par de solides liens ; aussi la femme prudente et politique s'effaça-t-elle devant la femme espagnole offensée et elle poussa sa vengeance jusques à ses plus extrêmes limites.



XIX

La cérémonie du mariage de Pierre Bermond et de Josserande de Poitiers eut lieu au château de Lusignan, au commencement de l'année 1239.

Un grand nombre de seigneurs y assistèrent, les fêtes et les réjouissances durèrent plusieurs jours ; un tournoi y fut tenu sous la présidence du comte et de la comtesse de La Marche, de nombreux chevaliers s'y étaient donné rendez-vous, pour mériter les faveurs des charmantes châtelaines de la province.

Isabelle de La Marche voulut répondre, par l'éclat et la somptuosité de ses fêtes, à celles qui venaient d'avoir lieu à la cour de France, pour le mariage d'Alphonse, nouveau comte de Poitiers, avec Jeanne de Toulouse.

C'était un nouveau défi qui devait accentuer plus encore la jalousie et la désunion qui existaient entre Isabelle, veuve de Jean-sans-Terre et mère du roi Henri d'Angleterre, qui ne pouvait se consoler de n'être plus que la comtesse de La Marche, et Blanche de Castille, reine de France ; c'était la préface obligée d'une nouvelle levée de boucliers contre le roi, dans laquelle Isabelle comptait bien donner un rôle important à son nouveau beau-frère, profondément blessé de sa déchéance de la chevalerie.

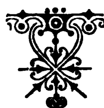
Les fêtes terminées, Pierre Bermond conduisit sa jeune épouse au château de Roque-Haulte, il avait hâte de la présenter au comte et à la comtesse de Brassac.

Aucune fête ne devait avoir lieu dans ce château, afin de mieux respecter la mémoire d'Etiennette et la douleur de ses parents. Par contre, la jeune épousée devait visiter les villes des comtés, et elle fut reçue à Sauve, à Anduze, à Alais et à Sommières avec un grand enthousiasme ; elle put se convaincre de l'amour que son époux avait su inspirer à ses sujets, et elle rentra heureuse à Roque-Haulte, pour retrouver le calme et la tranquillité dont elle avait besoin, afin de se consacrer toute entière à son époux et à sa nouvelle famille.

Josserande ne ressemblait en rien à sa sœur, son unique désir était de jouir le plus largement possible des joies modestes et pures du foyer domestique ; elle était heureuse de trouver dans ce vieux château une affection dont elle sentait d'autant mieux le prix, qu'elle en avait été complètement privée auprès de sa sœur, qui avait des goûts si différents des siens et chez laquelle une ambition démesurée avait remplacé tous les sentiments affectueux et tendres d'un cœur de femme.

Ce bonheur, promis par Pierre au comte, ne tarda donc pas à se réaliser; non-seulement la ressemblance physique qu'il avait annoncée était frappante, mais la délicatesse de sentiments, l'affabilité de Josserande, rappelant l'amour

d'Etiennette pour ses parents, contribuaient à la faire aimer, et rendait plus complète encore cette illusion dans laquelle ils semblaient se complaire de plus en plus.



XX

Malheureusement ce bonheur devait être de courte durée; l'ambition d'Isabelle de La Marche et ses intrigues devaient bientôt y mettre fin ; car sa haine et sa vengeance cherchaient un nouvel aliment. Elle avait décidé son fils, Henri III, à passer de nouveau en France, lui promettant l'assistance des rois de Castille et d'Aragon, celle du comte de Toulouse, mécontent du traité de Meaux, et de plusieurs autres puissants seigneurs, parmi lesquels était Pierre Bermond.

Cette ligue avait été ourdie dans le secret le plus profond et le succès en paraissait certain. Richard, frère du roi, revenu de la Terre-Sainte, devait entraîner la Guyenne et les autres pays de France qui tenaient encore pour le roi

d'Angleterre. On n'attendait qu'une occasion pour se mettre en campagne, et cette occasion, provoquée par Isabelle, ne tarda pas à se montrer.

Le roi de France se rendit à Poitiers pour installer son frère Alphonse, dans ce fief qu'il venait de reprendre à Richard d'Angleterre, fils d'Isabelle.

La reine fut avertie qu'un grand complot se tramait pour refuser l'hommage au nouveau comte de Poitiers, mais la présence du roi le fit sans doute avorter, car tout se passa dans l'ordre le plus parfait.

Quand le comte de La Marche, après avoir fait son hommage au nouveau comte de Poitiers, son suzerain, rejoignit sa femme qui l'avait précédé à Lusignan, il la trouva dans un état de surexcitation impossible à décrire, passant tour à tour de la colère aux larmes et des larmes à la colère :

— N'avez-vous pas vu, dit-elle, quelle a été la réception de votre épouse à Poitiers. Le roi, la reine, ne m'ont ni appelée, ni fait asseoir auprès d'eux, et cela, à dessein, pour m'avilir devant tant de gens, et, ni à mon entrée, ni à ma sortie, ils n'ont seulement pas daigné se lever de leurs sièges.

Le comte de La Marche lui répondit :

— Madame, ordonnez, je ferai tout ce que je pourrai.

— Eh bien ! vengez votre femme, en la relevant de cette situation humble et indigne d'une personne de son rang. Moi, veuve et mère de rois, je ne puis être placée, en France, à un rang inférieur à celui de la nouvelle comtesse de Poitiers, ni devenir vassale d'un prince, vassal lui-même du roi de France, qui a enlevé ce fief à mon fils Richard.

Le comte promit d'agir dans ce sens, à la première occasion.

Cette même année (1241), le nouveau comte de Poitiers, qui tenait sa cour pour la première fois, convoqua à ses fêtes toute la noblesse de son apanage, et, en première ligne, le comte et la comtesse de La Marche.

Lorsque la cour d'Alphonse fut réunie, le comte de La

Marche monta sur son cheval de combat, prit sa femme Isabelle en croupe derrière lui, et, escorté de ses hommes d'armes, également à cheval, l'arbalète au poing, comme prêts pour la bataille, il s'avança vers le prince entouré de ses hôtes, et, d'une voix forte, lui dit :

— J'ai pu, dans un moment d'oubli et de faiblesse, songer à te rendre hommage ; mais je te jure maintenant, d'un cœur résolu, que jamais je ne serai ton homme-lige ; tu te dis injustement mon seigneur, tu as indécemment dérobé ce comté à mon beau-fils Richard d'Angleterre, tandis qu'il combattait fidèlement pour Dieu en Terre-Sainte, et qu'il délivrait nos captifs par sa vaillance et sa miséricorde.

Après cette insolente déclaration, le comte de La Marche fit violemment écarter, par ses hommes d'armes, ceux qui lui barraient le passage, courut, par une dernière insulte, mettre le feu au logis que le comte Alphonse lui avait assigné, et, suivi de ses gens, sortit de Poitiers au galop de son cheval. (1)

C'était la déclaration de guerre, elle éclata, en effet, au printemps suivant.

Cette injure, faite au roi, servit à couvrir le véritable but de la ligue qui avait été formée au sujet du litige soulevé par la question de propriété du comté de Poitiers.

Ce comté était fief de France depuis Clovis, qui l'avait conquis sur le roi Alaric, il avait depuis lors appartenu aux Anglais par ce même droit de conquête, et Isabelle de La Marche, héritière de son père d'Aymar, comte de Valentinois et de Poitiers, en avait fait don à son fils, Richard d'Angleterre.

Pierre Bermond, dégagé de ses obligations envers le roi de France et allié à cette famille, ne pouvait rester étranger à cette revendication ; il se joignit à son oncle de Toulouse qui avait attiré à lui le roi d'Aragon et les principaux seigneurs de ses Etats.

(1). Guizot. Hist. de France.

Raymond, à la tête de ses alliés, devait attaquer l'armée royale en même temps que le roi d'Angleterre, qui, de son côté, venait de rompre la trêve conclue entre lui et le roi de France, par la raison qu'il devait défendre son beau-père, le comte de la Marche.

Louis IX se mit aussitôt en campagne et rejoignit l'armée du roi d'Angleterre avant l'arrivée de celle de Raymond VII, retardée par une grave et subite iudisposition de son chef.

Ce fut à Taillebourg que se livra cette célèbre bataille qui dura deux jours ; le roi Louis, par l'éclat de sa valeur personnelle et l'enthousiasme qu'il inspira à ses troupes, remporta une éclatante victoire qui pacifia la France en mettant fin, une fois pour toutes, à ces ligues qui désolaient le royaume depuis tant d'années.

Le roi d'Angleterre et la plupart des seigneurs anglais se retirèrent, forts mécontents d'avoir été attirés dans une semblable entreprise.

Le comte de La Marche s'empressa de demander la paix, et Louis, toujours grand et magnanime, la lui accorda, à la condition que les domaines qu'il venait de conquérir demeureraient à la couronne de France et au comte de Poitiers sous la suzeraineté du roi. Pour le reste de ses terres, le comte de La Marche, sa femme et ses deux fils, furent tenus d'en demander l'octroi *à pleurs et à soupirs* à la pure volonté du roi, à genoux devant lui, sauf trois châteaux dans lesquels une garnison royale serait entretenue à ses frais, comme gage de sa fidélité à venir.

Le roi commit alors la grande faute de ne pas poursuivre une campagne si bien commencée, pour reconquérir tous les domaines que les Anglais détenaient encore sur la terre française de l'Aquitaine.

La victoire de Taillebourg fut si complète et amena un si grand découragement parmi les confédérés, que le comte de Toulouse s'empressa de faire sa soumission, et, grâce à l'in-

tervention de son gendre, Alphonse de Poitiers, il obtint son pardon.

Pierre Bermond, trop fier pour demander grâce, resta sous l'accusation d'avoir pris les armes contre le roi, son seigneur suzerain, vis-à-vis duquel il était lié par son hommage-lige de 1226. Sa condamnation fut prononcée : c'était la déchéance de ses droits seigneuriaux sur ses comtés ; il devait venir à repentance et se rendre purement et simplement à la discrétion du roi.



XXI

Le comte de Brassac avait prévu les conséquences terribles du mariage de Pierre avec Josserande de Poitiers, et il l'avait suivi, la mort dans l'âme, dans cette ligue contre son souverain.

Il avait néanmoins espéré, en voyant de si nombreux seigneurs coalisés contre la couronne, qu'une paix pourrait intervenir et qu'un traité accorderait des satisfactions réciproques aux parties belligérantes. Il ignorait, comme Bermond, à quel point son fils adoptif avait été compromis par Isabelle aux yeux de la reine.

Quand il vit que cette armée, malgré le secours du roi d'Angleterre, était si rapidement et si complètement battue par le roi de France ; que chacun se soumettait, que le comte de Toulouse et le roi d'Aragon n'avaient pas même

eu le temps de commencer leur campagne, il espéra que Louis IX, comme toujours, se montrerait magnanime et pardonnerait. Il ne pouvait douter que le moins coupable dans cette révolte, celui qui y avait été fatalement entraîné, qui avait rendu de si grands services au roi et à la reine, ne fût reçu des premiers en grâce.

Le comte, rude et loyal chevalier, était peu versé dans la connaissance du cœur humain: il ignorait qu'une femme, blessée dans son amour-propre, ne pardonne jamais ; et que, plus elle avait aimé celui qui lui avait fait ces blessures, plus elle devait être implacable dans sa vengeance ; or, cette femme était une reine puissante et fière, accoutumée à voir tout plier sous sa volonté de fer, pour laquelle la reconnaissance des services rendus devait être d'un poids bien léger dans la balance de sa justice.

Pierre Bermond resta donc isolé, et, seul de tous les coalisés, il dût être traité avec la dernière rigueur, le roi qui eut volontiers pardonné, ne put rien obtenir de sa mère.

Sur le refus du baron de Sauve, seigneur des quatre comtés, de se rendre à Paris pour s'humilier devant le roi et entendre sa déchéance, Louis IX donna l'ordre d'envoyer des troupes pour s'emparer de ses comtés.



XXII

Le comte de Brassac voyait depuis longtemps que la pente fatale, sur laquelle Pierre s'était laissé entraîner, devait le conduire à une terrible catastrophe, mais il n'était plus temps de reculer, et, tout en déplorant la lutte qui s'était engagée entre son fils d'adoption et son souverain, il n'avait pas osé lui conseiller la soumission humiliante qui lui était imposée.

La défection de Raymond de Toulouse, avec l'aide duquel il aurait pu résister aux armées royales, ne lui laissait aucun espoir ; sa seule et suprême ressource était de s'enfermer dans le château de Roque-Haulte, et d'obtenir, par une héroïque résistance, des conditions honorables, ou de s'ensevelir sous ses ruines.

Le château était, comme nous l'avons dit au commence-

ment de ce récit, considéré comme imprenable ; il pouvait résister pendant de longs mois aux efforts d'une armée, qui, pour en faire le blocus, eût été obligée de s'engager dans les gorges profondes des Cévennes, dont de nombreux châteaux gardaient les passages.

D'ailleurs, d'immenses approvisionnements emplissaient les greniers ; l'eau était recueillie dans de vastes citernes, et une légende mentionnait l'existence d'un puits mystérieux et si profond, qu'il atteignait la couche aquifère du ruisseau de Crieulon.

Les machines de guerre, indispensables pour battre en brêche les remparts, ne pouvaient être transportées sur ces hauteurs qu'avec les plus grandes difficultés.

Pierre Bermond réunit les principaux seigneurs de ses comtés en conseil de guerre, il leur fit le fidèle récit du conflit qui s'était élevé entre le roi de France et lui, la ligne de conduite qu'il avait cru devoir suivre et les humiliantes conditions qui lui étaient imposées. Tous ces vaillants chevaliers approuvèrent sa résistance aux ordres de son suzerain, plutôt qu'une honteuse et déshonorante soumission.

Pierre fut touché de cette unanimité, qui était une nouvelle preuve de confiance et de dévouement à sa personne. Après les avoir chaleureusement remerciés, il leur répondit que, fidèle à la politique de ses prédécesseurs, ses efforts devaient tendre à éviter à ses bien-aimés sujets les horreurs de la guerre, et qu'il était bien décidé à attirer sur lui seul les colères de la cour de France, son projet étant de s'enfermer dans son château de Roque-Haulte, afin de provoquer, par une longue et vigoureuse résistance, un traité de paix.

D'ailleurs, ajouta-t-il, nos cités d'Alais et de Sommières n'étant que des co-seigneuries, ne peuvent embrasser notre cause, sans l'assentiment de leurs deux seigneurs.

Tous les chevaliers présents demandèrent à combattre

pour leur très aimé et vaillant seigneur, et ne pouvant s'enfermer avec lui dans son château de Roque-Haulte, ils prirent l'engagement de défendre les cités de Sauve et d'Anduze, si elles étaient attaquées.

On se hâta de faire les préparatifs nécessaires, en prévision de l'arrivée de l'armée royale. Pierre envoya, sous bonne escorte, la comtesse de Brassac, Josserande et son jeune fils, chez son oncle Raymond de Toulouse, où elles devaient trouver bon accueil et complète sûreté.

Le château-fort de Roque-Haulte, qui était la place de guerre des comtés, devait être défendu par Pierre Bermond et le comte de Brassac.

Les cités de Sauve et d'Anduze, adossées à la chaîne des montagnes des Cévennes comme le château de Roque-Haulte, ne pouvaient être investies par une armée, et de solides remparts, baignés par le Vidourle et le Gardon, constituaient une défense d'autant plus forte que plusieurs châteaux, placés sur les mamelons de la plaine, formaient une double enceinte. Ainsi organisé, il était possible de résister longtemps, même à une armée royale.



XXIII

Les armées du roi de France, après la victoire de Taillebourg et la pacification qui en avait été la conséquence, étaient entièrement libres ; mais après avoir vaincu une ligue si formidable, la résistance que pouvait leur opposer la seigneurie de Sauve ne paraissait pas devoir être sérieuse.

Aussi la petite armée qui fut chargée de s'en emparer fut-elle envoyée plutôt pour prendre possession des comtés, que pour faire le siège de leurs cités.

Ces troupes venaient du bas Languedoc, et avaient été détachées des garnisons qu'Imbert de Beaulieu y avait laissées, lorsqu'il guerroyait contre Raymond, pour s'opposer à de nouvelles prises d'armes du turbulent comte de Toulouse.

Elles s'avancèrent donc lentement, en remontant le

cours de la rivière du Vidourle. Après avoir contourné la cité de Sommières, qui avait fermé ses portes, elles vinrent dresser leurs tentes sur un des mamelons de la forêt de Savignargues, à une lieue environ du château de Roque-Haulte.

Pierre et le comte de Brassac, de la plate-forme du donjon du château qui dominait toute la contrée, purent suivre tous leurs mouvements et se convaincre de leur importance.

Dès le lendemain, des reconnaissances furent faites par les troupes royales, de tous les côtés, avec une extrême prudence, sans rencontrer aucune résistance.

Il n'entrait pas dans les plans de Pierre Bermond de repousser les soldats royaux dès leur arrivée et de les combattre en rase campagne, quelque peu nombreux qu'ils parussent être, il fallait, bien au contraire, leur laisser prendre toute confiance et les attendre derrière les remparts.

L'essentiel pour lui était de gagner du temps par une défense rendue facile par la situation des villes et des châteaux situés dans un pays montagneux, coupé de ravins, de fondrières, hérissé de rochers. Il fallait lasser la patience des assaillants, les décourager, mais non livrer des combats à découvert, où leur nombre, sans cesse renaissant, leur aurait assuré une facile victoire.

En effet, en voyant qu'ils n'étaient nullement inquiétés, les soldats royaux se persuadèrent que leurs adversaires s'étaient enfermés dans leurs châteaux, déjà effrayés par le prestige d'une armée royale, et qu'ils n'avaient qu'à se présenter pour recevoir leur soumission.

Leur but évident était de s'emparer d'abord du château de Roque-Haulte, qui était, comme nous l'avons dit, la place forte des comtés.

Le seul chemin qui permit de s'en approcher était du nord au midi, en suivant la pente de la montagne, séparée

de la plaine par une arrête rocheuse, véritable mur, difficile à franchir; à l'extrémité se dressait, pour en défendre l'entrée, le château de Puech-Reddon, qui s'élevait sur un grand rocher.

Il aurait donc fallu s'emparer de ce château, ce qui n'était pas chose aisée, car il pouvait être promptement secouru par la garnison de Sauve; d'ailleurs un siège en règle aurait fait perdre un temps précieux.

On finit par trouver un endroit où la rampe rocheuse formait une véritable brêche, dissimulée par de grands fourrés de ronces et de yeuses ; ce passage conduisait également à une grotte profonde et spacieuse, qui pouvait servir à emmagasiner des armes, des provisions et à cacher des soldats. Dès lors, on arrêta un plan d'attaque du château de Roque-Haulte, et on se hâta de le mettre à exécution.

Profitant d'une nuit obscure, une troupe de soldats royaux se mit silencieusement en marche, portant des crampons, des échelles, enfin tous les engins nécessaires pour prendre d'assaut ou escalader les remparts, et on établit dans la grotte un véritable arsenal ; les hommes s'y installèrent et attendirent de nouveaux ordres.

Le lendemain, une seconde troupe, tambours battants, enseignes déployées, s'avança vers le château de Puech-Reddon, avec l'intention apparente d'en faire le siège, mais au fond pour empêcher la garnison du château de se porter sur le derrière des assaillants.

Dès que les ombres de la nuit s'étendirent sur la contrée, une troisième troupe contourna silencieusement le château et, gravissant la montagne par les défilés de la forêt de Logrian, se dirigea vers le château de Roque-Haulte ; pendant ce temps et à la même heure, les soldats renfermés dans la grotte, depuis la veille, se faufilant à travers les grands rochers calcaires, dont l'arête principale s'élevait jusqu'à la plate-forme du château, opéraient leur jonction avec l'autre troupe, et faisaient, toujours dans le plus grand

silence, les derniers préparatifs d'une escalade qui devait les rendre maîtres du château, qu'ils croyaient surprendre.

Mais le fidèle et vaillant Richard, l'écuyer du comte de Brassac, était de veille, à la tour du pont-levis ; il commandait à ceux qui gardaient la double enceinte, qui précédait le château du seul côté auquel il était accessible.

Un bruit lointain, sonore et régulier, avait frappé son oreille, aussi, toujours méfiant comme un vieux routier, il n'avait pas tardé à reconnaître la marche d'une troupe d'hommes sur les rochers calcaires de la montagne, dont la sonorité lui était bien connue.

Aussitôt il fit prévenir Pierre Bermond, qui arriva avec le comte de Brassac. Le bruit augmentait toujours et devenait plus distinct, il n'y avait plus aucun doute, c'était bien l'ennemi qui s'avançait pour surprendre la garnison du château.

Le comte de Brassac, avec sa vieille expérience de la guerre, pénétra immédiatement les projets des soldats royaux ; il n'y avait pas un moment à perdre, il demanda à Richard un homme sûr, lui donna à voix basse un ordre à porter au commandant de la garnison de Sauve, et, s'adressant à Pierre, il lui dit :

— Notre plan de défense était bien conçu, car il a inspiré à nos adversaires une grande confiance dans notre faiblesse, mais cette confiance leur sera fatale, écoutez-moi tous deux, et si vous suivez de point en point mes instructions, je vous promets qu'une sanglante leçon leur sera donnée.

Les assaillants arrivaient au pied des remparts peu élevés de la première enceinte ; par le silence qui régnait autour d'eux, ils eurent la certitude que la surprise était complète ; ils dressèrent leurs échelles avec précaution et sans bruit, puis la hache au poing et l'épée aux dents, ils eurent bientôt atteint le faîte des murs ; aucune sentinelle ne se trouvait derrière les créneaux pour donner l'alarme.

Les premiers soldats furent bientôt rassurés, ils coururent au pont-levis, aucune garde n'y veillait, la garnison devait être dans le château, alors ils abaissèrent le pont-levis et tous les autres soldats entrèrent comme dans une cité conquise ; et le dernier homme pénétrait dans la cour, comme l'aube blanchissait l'horizon. Mais tout à coup les chaînes du pont se détachèrent, et il tomba avec un grand fracas au fond du fossé.

A ce bruit, qui raisonna jusque dans les profondeurs du château, comme un véritable coup de théâtre, les assaillants comprirent que leur retraite était coupée, mais quelle ne fut pas leur stupéfaction en voyant les tours du château, les meurtrières, les créneaux du chemin de ronde et des remparts, se garnir à l'instant de soldats, dont les traits, lancés de tous côtés sur la masse compacte des soldats royaux, faisaient parmi eux un effroyable carnage.

La terreur s'empara d'eux, alors les portes du château s'ouvrirent, donnant passage à Pierre, au comte et à Richard suivis d'une troupe bardée de fer qui, frappant d'estoc et de taille, les refoula jusqu'à la porte du pont-levis effondré, et les précipita pêle-mêle dans le fossé.

Ce spectacle était horrible, c'était une véritable boucherie. Les cris des blessés se mêlaient aux râles des mourants, le sang ruisselait partout, et la troupe royale entière fut anéantie.

Pendant ce temps, la garnison de Sauve, prévenue par le message du comte, tombait à l'improviste sur le détachement qui, pour donner le change et occuper la garnison, avait simulé le siège du château de Puech-Reddon, et poursuivant les fuyards jusqu'au camp de Savignargues, où il n'était resté que quelques hommes, ils l'incendièrent.

Ainsi, en quelques heures, cette armée royale, trop peu nombreuse, il est vrai, et victime d'une trop grande confiance dans sa force et son prestige, fut entièrement détruite.

XXIV

Quand on apprit, à la cour de France, la défaite des troupes royales, la reine Blanche fut en grand émoi et en grande colère ; des ordres furent aussitôt donnés pour qu'on réparât promptement cet échec, qui atteignait si gravement le prestige et la puissance de la royauté.

Blanche avait une volonté de fer, tout devait plier devant elle, et cette résistance d'un simple vassal, l'humiliait d'autant plus qu'elle venait de vaincre la plus vaste coalition qui se fut formée contre un monarque.

On réunit au plus vite une nombreuse armée, et de formidables engins de sièges furent transportés au camp de Savignargues, qui fut mis à l'abri de toute agression.

Deux autres positions furent également occupées, l'une sur les hauteurs où se trouve aujourd'hui le village de Can-

nes, l'autre sur celles de Villesèche pour surveiller les garnisons d'Anduze et de Sauve; ces trois points stratégiques formaient un triangle dont Roque-Haulte était le centre, blocus incomplet, mais qui rendait néanmoins difficiles les secours et les ravitaillements.

Le nouveau plan d'attaque des assaillants fut de prendre d'abord le château de Puech-Reddon, afin d'avoir un passage pour le matériel de siège, qu'il fallait amener sous les murs de Roque-Haulte.

La reine Blanche avait donné des instructions précises, d'après lesquelles il fallait avoir des intelligences dans la place; on devait séduire, convaincre ou acheter, enfin, ne rien épargner pour s'emparer, par la ruse ou par la trahison, de ces châteaux d'un accès si difficile.

Il fut d'autant plus facile de trouver un homme tout disposé à trahir son seigneur, que le sire de Puech-Reddon était très sévère envers les braconniers, et l'on découvrit un pauvre diable qui, pris en flagrant délit de chasse, avait été pendu à un arbre de la forêt et n'avait dû son salut qu'à un heureux hasard: la branche de l'arbre avait cédé sous le poids de son corps, après le départ de ses exécuteurs. Ancien serviteur du sire de Puech-Reddon, il connaissait les passages secrets, et, pendant la nuit, il trouva le moyen d'introduire quelques hommes de l'armée royale qui, après avoir égorgé ceux qui veillaient à la porte principale, l'ouvrirent toute grande à leurs camarades.

Le sire de Puech-Reddon, surpris dans son sommeil, fut tué, les sentinelles subirent le même sort, et les autres hommes d'armes se rendirent à discrétion. Au lever du soleil, l'étendard royal flottait au sommet de la tour du château.

L'importance de cette prise était considérable, et l'on put amener, sans être inquiété, sous les murs du château de Roque-Haulte, les lourds madriers, les pièces de bois et

de fer nécessaires pour construire les béliers devant servir à battre les murs en brêche ; les pierriers et les mangonnaux pour lancer les pierres ; les tours roulantes avec des ponts qui s'accrochaient aux murs et livraient passage aux soldats ; les boucliers et les balistes pour protéger les mineurs, qui devaient saper les remparts.

De son côté, Pierre, pour répondre à ces préparatifs du siège, fit dresser de vastes fourneaux pour arroser les assaillants avec de l'eau et de l'huile bouillantes ; il fit amonceler des pierres, de la résine et des matières inflammables, des flèches de bois de sapin, dont le fer pointu était garni d'étoupes imprégnées d'huile pour brûler les engins de siège.

Le comte de Brassac devenait soucieux en voyant l'activité des assiégeants, et les grandes machines se dresser menaçantes ; il avait de la peine à calmer l'ardeur de Pierre, qui, n'écoutant que son courage, voulait faire de fréquentes sorties pour empêcher ces effrayantes constructions ; les soldats, eux aussi, murmuraient d'une inaction qu'ils ne pouvaient comprendre.

Les machines allaient être terminées, c'était le moment que le comte de Brassac attendait pour agir.

L'armée assiégeante avait hâte d'en finir ; on ne pouvait comprendre, à la cour de France, qu'un simple château pût tenir si longtemps en échec des forces si considérables.

Enfin les travaux touchaient à leur fin, tout faisait prévoir une attaque prochaine.

Le temps était sombre ; de gros nuages noirs s'amoncelaient du côté des Cévennes, l'air était lourd et embrasé, la nuit arrivait pleine d'obscurité. Pierre sortit du château avec quelques hommes, choisis parmi les plus vaillants, par la poterne que nous connaissons déjà, et qui était située sur la pente même du rocher sur lequel était bâti le château ; un étroit sentier, taillé dans le roc, suspendu sur le précipice, offrait un passage dangereux ; il

fallait, non-seulement connaître ce chemin, mais encore avoir le pied solide et ne pas craindre le vertige. Ces hommes franchirent cet obstacle avec l'adresse du montagnard cévenol, puis ils s'avancèrent en rampant sous bois, tout près des chantiers, et, cachés dans les grands buissons épineux, ils attendirent le signal convenu.

Quelques instants après, à l'heure où le soldat fatigué se laisse facilement aller au sommeil réparateur, tout à coup le château s'illumine, le pont-levis s'abaisse, et le comte de Brassac s'élance, à la tête de la garnison, sur les soldats ennemis qui se reposaient des rudes travaux auxquels ils étaient occupés depuis si longtemps.

Le combat s'engage sanglant et acharné ; mais, ô prodige, une énorme colonne de flammes s'élève derrière les assiégeants épouvantés ; ils se croient attaqués par une autre troupe : le désordre se met dans leurs rangs.

C'est l'incendie des engins de siège, allumé par Pierre et ses hommes, activé par une brise du nord, qui s'avance, comme un mur de feu, sur les soldats royaux, pendant que le comte auquel Pierre vient prêter main forte, les rejete dans cet ardent brasier, où ils trouvent la mort.

Tout le matériel du siège, si péniblement construit, fut brûlé, et les soldats du château rentrèrent dans ses murs, fiers d'un pareil succès et pleins de confiance dans leurs chefs.

La garnison de Sauve, en voyant s'élever dans le ciel cette immense flamme, n'avait pas douté un seul instant que ce ne fût la prise du château ; ce fut aussi avec la plus grande joie qu'elle apprit le lendemain la victoire de Pierre Bermond.

Mais l'armée royale était nombreuse, et cette défaite, loin d'abattre le courage des soldats, ne fit que rendre plus ardent le désir de prendre une revanche, pour réhabiliter l'honneur du drapeau.

XXV

La reine Blanche, de plus en plus irritée de cette résistance, ne put s'empêcher de se plaindre au roi de ce que ses conseils n'avaient pas été écoutés ; il aurait mieux valu répandre plus d'argent et moins de sang.

Et voulant montrer une fois de plus qu'elle avait remporté plus de victoires par sa politique que son fils par son chevaleresque courage, elle envoya de nombreux émissaires, qui agirent sur les habitants des cités de Sauve et d'Anduze, en organisant un parti nombreux dans la bourgeoisie, en faveur de la paix.

Ces émissaires firent facilement comprendre aux bourgeois que cette guerre était sans issue, que le sang coulait en pure perte, qu'elle était une cause de ruine pour

les populations, car il était bien certain que les armées du roi auraient raison d'une poignée de soldats, quelque braves et vaillants qu'ils fussent.

On fit ressortir, d'ailleurs, que le roi, victorieux, punirait les puissants, mais serait clément pour le populaire ; que de nombreuses franchises seraient accordées aux cités, et que la prospérité renaîtrait partout, dès qu'une paix durable serait la conséquence de l'annexion des comtés à la couronne de France.

La bourgeoisie, dans les villes de Sauve et d'Anduze, fut fortement ébranlée, et Pierre Bermond menacé d'un abandon prochain.

Il fallait, pour en finir avec le siège du château, avoir des émissaires dans la place, ce qui était facile, car pendant que l'armée royale se reformait et avançait ses cantonnements trop éloignés, Pierre Bermond recrutait aussi des hommes pour la garnison du château, parmi lesquels on fit entrer des hommes vendus à la cause de la reine.

Les communications entre la cité de Sauve et Roque-Haulte furent rendues de plus en plus difficiles, mais la garnison avait été augmentée et ravitaillée, et le comte de Brassac espérait pouvoir tenir longtemps encore.

Le siège duraitdepuis plusde deuxmois, on était au plus fortde l'été; la sécheresse et la chaleur se prolongeaient, les gens du nord souffraient beaucoup de cette température à laquelle ils n'étaient pas accoutumés; le comte se préoccupait de l'abaissement des citernes; si les pluies tardaient à venir, il faudrait avoir recours au puits, qu'on gardait comme suprême ressource.

Ce puits avait donné lieu à une ancienne légende, d'après laquelle on prétendait qu'il était sans fond, et que ceux qui y étaient descendus n'en étaient jamais remontés, de là le nom de puits mystérieux, qui lui était resté.

La vérité était qu'il avaitune profondeur telle, qu'il attei-

gnait les couches aquifères du ruisseau de Crieulon, et devait donner de l'eau en quantité suffisante, pour alimenter la garnison pendant le siège.

Une sortie qui avait été ménagée et dissimulée dans les rochers et les buissons épineux qui poussaient avec vigueur, expliquait le sens mystérieux de la légende.

On augmenta la ration de vin pour ménager l'eau, et les soldats n'y perdirent rien, mais les agents secrets de la reine ne manquèrent pas de faire remarquer que c'était là un mauvais symptôme, que bientôt l'eau et le vin manqueraient, et que cette légende du puits avait été inventée pour faire prendre patience aux soldats.

Le comte visitait constamment les approvisionnements et surtout les citernes ; il s'aperçut que l'eau diminuait rapidement malgré la parcimonie avec laquelle elle était distribuée, et un examen attentif lui permit de constater qu'une fente avait été pratiquée de main d'homme, par où l'eau s'écoulait. Il pressentit l'œuvre d'un traître ; déjà il avait entendu des soldats murmurer contre la longueur d'un siège qui devait amener les plus dures privations, sans espérance de salut pour ses défenseurs, et il devenait soucieux. Enfin une demande lui fut directement adressée.

— Vous demandez de l'eau, leur dit Pierre, j'ai le moyen de vous en donner, mais comme le puisage sera fort pénible, ce ne sera que lorsque les citernes seront complètement vides, car d'ici là une bienfaisante pluie peut les remplir et nous épargner un inutile travail.

Au lieu de calmer les esprits, ces paroles de Pierre excitèrent les murmures, et une voix s'éleva pour dire que les soldats réclamaient la preuve de l'existence d'une réserve d'eau.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Pierre, vous serez satisfaits, demain, dès la première heure du jour, quatre hommes choisis parmi vous, feront la corvée du puisage de l'eau dans le puits mystérieux, qui n'a pas été ouvert

depuis longtemps, mais qui est creusé jusqu à la nappe d'eau souterraine.

L'apaisement se fit parmi les soldats, au grand mécontentement de ceux qui cherchaient à les pousser à la révolte.

Le lendemain, dès la première heure, le puits fut ouvert, les seaux furent descendus au moyen d'un tour puissant, manœuvré par quatre hommes, remplacés toutes les heures, mais les seaux remontèrent vides, et le désappointement fut grand.

Alors Richard voulut en connaître la cause; après avoir pris les instructions du comte, qui seul pouvait les lui fournir, il descendit dans le seau dans lequel plusieurs hommes pouvaient tenir à l'aise; la chaîne était solide, le tour bien organisé, et cette descente n'offrait aucun danger.

On attendait néanmoins avec anxiété le signal de Richard pour opérer la remonte, car ce signal se faisait bien attendre et on commençait à craindre quelque accident imprévu, le comte seul ne paraissait nullement soucieux. Enfin on fut prévenu, et au bout d'un temps assez long, il parut à l'orifice du puits, mais il était pâle, défait, couvert de boue, il n'avait trouvé qu'un sol humide, sans eau potable.

Ce funeste résultat avait sans doute été causé par la sécheresse exceptionnelle de l'été, mais le comte, toujours soupçonneux, crut retrouver encore là la même cause que celle qui avait amené la crevasse des citernes, il pensa qu'on avait pénétré le mystère du puits et détourné les eaux du ruisseau de Crieulon, d'ailleurs fort basses à cette époque de l'année.

Dès lors, le découragement gagna tous les assistants; les soldats désappointés allèrent en porter la nouvelle à leurs camarades, et le mécontement devint général : ils prétendirent qu'on s'était moqué d'eux avec l'histoire du puits mystérieux, et quelques-uns, plus hardis, osèrent même

crier que leur seigneur leur ayant promis de l'eau devait leur en donner ou les renvoyer à Sauve, où elle était abondante, plutôt que de les laisser mourir jusqu'au dernier dans ce château.

Le comte de Brassac voulut essayer de les calmer, mais ils accueillirent ses premières paroles par des ricanements, et ne voulurent pas le laisser continuer, couvrant sa voix par les cris constamment répétés : De l'eau ! de l'eau ! L'un d'eux même s'avança insolemment vers lui et le somma de le laisser sortir du château; mais avant que le comte, étonné de tant d'audace, eut songé à le punir, la hache d'armes de Pierre, l'avait abattu sanglant à ses pieds.

Ce fut le signal de la révolte : aussitôt les épées sortirent du fourreau, et les cris de mort se firent entendre, quelques soldats fidèles entourèrent Pierre et le comte, et leur firent un rempart de leur corps, mais ce fut avec une vive douleur que M. de Brassac constata que leur nombre était bien petit. Aussi le découragement dans l'âme, il se laissa entraîner, sans songer à se défendre, jusques dans le château, dont les portes furent fermées, laissant les révoltés dans la cour.

Alors les traîtres qui étaient parmi les soldats, et qui les avaient poussés à la révolte, arborèrent une oriflamme blanche sur l'une des tours de la double enceinte, et abaissèrent le pont-levis.

Les assiégeants, qui se tenaient prêts, entrèrent en foule et vinrent prêter main-forte à ceux qui cherchaient à enfoncer la porte du château.

Mais Pierre avait eu le temps de faire entrer les autres soldats dévoués dans le château, et d'organiser la résistance ; protégés par les créneaux, chacune de leurs flèches mettait un homme hors de combat, et les projectiles, accumulés sur les remparts, pleuvaient sur ceux qui battaient en brèche la porte, les assaillants qui ne s'attendaient pas à cette

résistance, se virent forcés de contenir leur rage et de modérer leur ardeur.

Malgré cette vigoureuse défense, le comte vit bien que tout espoir était perdu, qu'il fallait se préparer à mourir en vaillant soldat; mais, avant, il avait un devoir à remplir, il fallait sauver Pierre; il appela Richard et lui dit :

— Mon vaillant et fidèle serviteur, nous touchons à l'heure suprême; avant de mourir, j'attends de toi un dernier et important service. Jure-moi, d'abord, que tu accompliras de point en point mes dernières volontés.

— Mon maître bien-aimé, je n'aspire qu'à une seule chose, c'est de vous servir jusqu'à ma dernière heure, c'est de mourir à vos côtés en vous défendant.

— Non, mon ami, ton heure n'est pas encore venue, et voici ce que j'attends de toi; je ne peux quitter ce château avant d'avoir sauvé tous ceux qui nous sont restés fidèles; c'est l'œuvre que je veux accomplir avant de mourir, et j'ai compté sur toi pour te confier mon fils, pour l'aider à reconquérir ses comtés et pour nous venger.

— Parlez, mon maître, que faut-il donc faire pour sauver mon seigneur, celui que j'ai vu naître, que j'ai vu grandir et dont la vie est si précieuse, je vous le jure, au nom du Dieu qui nous voit, et nous entend tout ce qu'il me sera possible de faire, je le ferai.

— Prends quatre hommes parmi les plus dévoués, et souviens-toi des instructions que je t'ai données lors de ta descente au fond du puits mystérieux.

— Oui, j'ai découvert, d'après vos indications, le passage qui a été ménagé avec l'extérieur et savamment dissimulé dans les rochers et les fourrés impénétrables.

— C'est par cette voie que tu pourras, avec Pierre et les hommes qui vous accompagneront, gagner les bords du Vidourle, où vous trouverez un bateau qui vous conduira sûrement à Sommières, ville neutre, où vous serez en sûreté, pour aller de là à Toulouse.

— Mais, sire comte, Pierre Bermond ne consentira jamais à nous suivre sans vous.

— Il y consentira, je l'espère, car je lui en ferai un devoir.

— Mais s'il s'y refuse d'une manière absolue ?

— S'il s'y refuse, eh ! bien, vous l'emporterez de force !

— Mais vous, mon cher maître, quel sera votre sort ?

— Quand j'aurai mis en sûreté mes fidèles soldats, ceux qui n'ont pas craint de s'exposer à une mort certaine pour nous sauver de l'émeute, j'accomplirai mon serment, car j'ai juré de sortir vainqueur de ce château ou de m'ensevelir sous ses ruines. Va donc, mon cher Richard, car nos moments sont comptés.

Et comme Richard allait sortir, il lui tendit les bras.

— Embrasse-moi donc, bon et fidèle serviteur, ami tendre et dévoué ; adieu, et à revoir là-haut, dans cette patrie des cœurs braves et croyants.

Ce fut un spectacle touchant que de voir ces deux rudes soldats, qui avaient vingt fois affronté la mort sans trembler, sans la moindre émotion, mêler leurs premières et dernières larmes dans une suprême étreinte.

Pendant ce temps les révoltés et les soldats royaux faisaient cause commune, ils avaient dressé des échelles et continuaient à battre la grande porte avec des madriers.

Les assiégés repoussaient encore ces furieuses attaques, ils renversaient les échelles chargées d'hommes, et faisaient pleuvoir du haut des créneaux les lourdes pierres qui y avaient été accumulées ainsi que l'eau et l'huile bouillantes ; le carnage était affreux dans cette épaisse mêlée, Pierre allait et venait, encourageant les siens et faisant des prodiges de force, d'adresse et d'activité.

Le comte vit que la lutte pouvait se prolonger encore quelques heures, car les assaillants, un moment découragés, avaient suspendu le siège de la porte, qui leur coûtait

trop de monde, pour aller chercher des matières inflammables et y mettre le feu.

Pierre profita de cet instant de répit pour reprendre haleine. Le comte s'approcha et lui dit :

— Mon fils, malgré tous nos efforts, l'heure fatale est venue, notre résistance ne peut se prolonger, mais il ne faut pas qu'un seul de nous tombe vivant aux mains de l'ennemi.

— Oh ! mon père, nous devons mourir en vaillants soldats, les armes à la main, et je n'ai qu'un remords, mais un remords cuisant, c'est de vous avoir entraîné à cette fatale issue, et de ne pouvoir racheter ma faute, en mourant pour vous sauver.

— Mais, Pierre, d'autres pensées ne viennent-elles pas assaillir votre âme, à cette heure suprême ?

— Pardonnez-moi, mon père, je pense à ma chère femme, que je ne reverrai plus, à mon pauvre fils que je laisse orphelin et que personne ne protègera au milieu de ses nombreux ennemis, qui auront le plus grand intérêt à sa perte.

— C'est son avenir qui doit, avant tout autre chose, vous préoccuper, et votre devoir est de vivre, pour veiller sur lui, pour l'aider à reconquérir l'héritage paternel, car, vous le voyez, au temps où nous sommes, la fortune a de fréquents retours.

— Mais, mon père, je dois à l'heure présente fermer mon cœur aux sentiments les plus chers, à mes plus douces affections, pour ne me souvenir que d'une chose, c'est qu'avant tout je suis homme, je suis soldat, et que mon honneur veut que je meure les armes à la main, à la tête de mes hommes restés fidèles, et certes je n'y faillirai pas.

— Mourir, mon fils ; non, grâce au ciel, votre heure n'est pas venue, car je viens vous apporter un moyen de salut, il faut que vous viviez pour votre fils, je vous le répète encore, et, au besoin, c'est au nom du devoir que je vous

l'ordonne. Il faut aussi qu'un jour vous puissiez nous venger.

— Quel est donc cet espoir que vous m'offrez ?

— Le passage secret qui est au fond du puits mystérieux donne accès dans les bois, où vous serez bientôt en sûreté.

— Et nos fidèles défenseurs ?

— Comme je vous l'ai dit, pour que notre honneur soit sauf, pas un de nous ne doit tomber dans les mains de nos ennemis. J'ai tout prévu, et ils sortiront du château par la poterne, que les soldats du roi ne pensent certainement pas à surveiller, à cette heure.

— Mais vous, mon père ?

— Je protègerai leur fuite, le reste me regarde, toutes mes dispositions, je vous l'assure, sont prises et ce plan ne peut manquer de réussir.

— Comment avez-vous pu penser, mon père, que je vous laisserai seul accomplir ce dangereux projet ; oui, votre plan est bien conçu ; oui, nous pouvons abandonner le château après l'avoir vaillamment défendu, et notre honneur sera sauf si, comme lorsqu'un navire sombre, nous quittons son bord alors que le dernier matelot est sauvé.

— Pierre, au nom de votre fils, je vous en conjure une dernière fois, car l'heure presse, laissez-moi le périlleux honneur de sortir le dernier ; il le faut, je l'exige même au besoin. Pierre, mon enfant, je t'en supplie, ne repousse pas ma dernière prière, tu vois mes larmes, c'est au nom de ton pauvre père que je te le demande.

Mais Pierre faisant un effort sur lui-même pour cacher son émotion, répondit :

— Tout pour vous, mon père, sauf de vous abandonner au moment du danger.

Alors le comte appelant Richard, lui dit brièvement :

— Qu'on exécute mes ordres.

Au même instant une flamme s'éleva, c'était le feu qui

gagnait la porte ; le comte s'élança l'épée à la main, car il importait de prolonger la résistance pour que le sauvetage pût s'accomplir ; Richard, Pierre et quelques soldats le suivirent, ils traversèrent la flamme et firent reculer les assaillants malgré leur nombre ; un combat acharné de part et d'autre commença ; les cadavres amoncelés devant eux leur faisaient un véritable rempart, mais il fallut néanmoins céder au nombre et rentrer une dernière fois dans le château.

La porte, à demi-brisée, fut barricadée ; à peine Pierre eut-il pénétré dans la salle qu'il s'affaissa sur le pavé, sans connaissance.

Richard, qui ne le perdait pas de vue avec ses quatre aides, épiant le moment propice pour exécuter les ordres du comte, s'empressa de le débarrasser de son casque et de sa cotte de maille, pensant que cette défaillance était la conséquence de la fatigue du combat, mais il découvrit une large blessure d'où le sang coulait en abondance.

Après l'avoir examinée avec précaution, il acquit la certitude qu'elle n'était pas mortelle et put rassurer le comte ; il posa un appareil pour arrêter le sang, fit un signe à ses quatre serviteurs, et ils opérèrent la descente du puits mystérieux, emportant Pierre toujours évanoui.

Le comte, qui les avait suivis, étouffa un sanglot.

— Et maintenant, dit-il, en refermant le puits, sauvons nos fidèles soldats.

Profitant d'un moment de calme, pendant lequel les assiégeants reprenaient haleine, attendant de nouveaux renforts, il réunit ses derniers soldats et les conduisit à la poterne.

Peu de temps après ils étaient en sûreté dans les bois.

— Dieu soit loué, dit-il, ils sont tous sauvés, et mon œuvre touche à sa fin... à mon tour maintenant... Il visita les différentes salles du château, s'assurant que les ordres qu'il avait donnés avaient été fidèlement exécutés, que

les matières inflammables avaient été accumulées dans toutes les pièces; il alluma une torche et se tint prêt.

Les assiégés, pressés d'en finir, travaillaient avec une nouvelle ardeur à ébranler la lourde porte de chêne à demi-consumée, étonnés que les défenseurs du château eussent cessé toute résistance, ils se croyaient déjà maîtres de la place et des cris de victoire s'élevaient de cette masse en délire.

Enfin la porte céda, tombant avec un grand fracas ; aussitôt les assaillants s'élancèrent ; mais une épaisse fumée d'où s'éleva une énorme colonne de flammes, les fit reculer précipitamment et les frappa de stupeur.

Alors le château s'illumina comme par enchantement ; les flammes sortaient par toutes les ouvertures, et la fumée, chassée par le vent, leur laissa voir le comte de Brassac, seul, debout dans sa haute taille, qui, pareil au génie de la vengeance, son épée flamboyante à la main, semblait les braver et les défier d'avancer.

Puis élevant la voix, il leur jeta à la face ces fières paroles :

— Allez dire à votre maître que le château de Roque-Haulte n'a jamais été pris ni rendu, et que l'illustre maison de Sauve renaîtra un jour de ses cendres, plus puissante encore.

Les flammes l'enveloppaient, il prit son épée par la lame, et élevant la poignée qui était en forme de croix, il la baisa avec ferveur. On l'entendit murmurer une courte prière dans laquelle le nom d'Etiennette était prononcé, et il rendit son âme à Dieu en laissant tomber ces mots : *Salvia, Salviatrix*, comme une invocation et une espérance.

Alors un craquement terrible se fit entendre, les murs du château s'écroulèrent, et les assaillants terrifiés, s'enfuirent en désordre.

Le château fut entièrement consumé par les flammes, il ne resta que quelques pans de murs et la porte de la pre-

mière enceinte, que l'on aperçoit encore se détachant à l'horizon lointain sur le rocher de Roque-Haulte.

Là où les armées de Louis IX avaient été impuissantes, la politique et les intrigues de la reine Blanche avaient triomphé, sa vengeance aurait dû être satisfaite, mais elle devait prouver une fois de plus, que lorsque la politique est entrée dans le cœur elle le dessèche et le rend insensible à tous les autres sentiments, et que, pour les grands, l'amitié n'est plus rien et la reconnaissance bien moins encore.



XXVI

Richard et ses serviteurs, portant leur précieux fardeau, atteignirent bientôt les bords du Vidourle, où ils trouvèrent une barque amarrée au rivage; ils se laissèrent aller au courant des eaux, s'aidant des rames et de la perche.

Pierre avait repris ses sens, mais il était dans une grande faiblesse qui ne lui permettait pas de se rendre compte de la situation dans laquelle il se trouvait, il avait perdu beaucoup de sang par sa blessure, mais le danger paraissait écarté, rien n'indiquant qu'elle pût être mortelle.

Tout à coup, une vive lueur éclaira l'horizon du côté du couchant.

— Qu'est-ce que cela? dit Pierre, en essayant de se soulever ?

— C'est le château qui brûle, lui répondit Richard.

—Le château, oh! mon Dieu! Je me souviens, maintenant. Et le comte, où est-il ?

— Dieu seul le sait, dit Richard, en levant ses yeux mouillés de larmes vers le ciel, car il avait juré de s'ensevelir sous ses ruines fumantes.

— Et vous m'avez emporté sans me laisser partager son sort, sans souci de mon honneur ?

— Nous avons agi d'après l'ordre formel du comte.

Et dans son désespoir, Pierre fit un violent mouvement pour arracher l'appareil qui était sur sa blessure, en disant :

— Je ne veux pas lui survivre et s'il est mort, je mourrai. Mais sa faiblesse était extrême, et vaincu par la douleur, il retomba sur le lit de mousse sur lequel on l'avait couché au fond du bateau.

Richard ajouta :

— Le comte a voulu que vous viviez pour votre enfant, afin que vous releviez un jour pour lui, la maison de Sauve.

— Oh ! mon père, mon père ! s'écria Pierre dans un élan d'amour et de reconnaissance, sois mille fois béni, car jusqu'au bout tu m'as conduit dans le chemin de l'honneur et du devoir. Que Dieu te juge selon tes œuvres, car ta vie a été toute d'abnégation et de dévouement, tu m'as aimé comme un fils, tu as veillé sur mon enfance toute remplie d'écueils et de dangers, avec une constante sollicitude; tu as vécu pour moi et tu es mort pour me conserver la vie ; oui, je suivrai la voie que tu m'as tracée, je veillerai sur mon fils, et si je ne puis lui rendre l'héritage paternel, je tâcherai du moins d'assurer son bonheur. Dors en paix, loyal chevalier, car tu as bien tenu le serment que tu fis à mon père, de veiller sur moi et de me conserver son héritage, ton souvenir restera gravé dans mon cœur à côté de celui de ta pauvre fille, ma douce fiancée.

Puis il retomba dans sa douleur, et se laissa entraîner comme un enfant dans la cité de Sommières, où, à l'abri

de toute poursuite, il devait rester jusqu'au moment où sa blessure lui permettrait d'aller rejoindre sa femme et son fils, à la cour de son oncle de Toulouse.



XXVII

Ce fut alors que survint le traité de Lorris, qui pacifia d'une manière définitive tout le royaume. Pierre fut compris dans ce traité comme son oncle Raymond VII, mais, victime de la haine persévérante de Blanche de Castille, les conditions les plus dures lui furent imposées.

Déclaré déchu de ses comtés, qui furent réunis à la couronne de France, il obtint néanmoins, par l'intervention d'Alphonse, frère du roi, devenu son cousin par son mariage avec Jeanne de Toulouse, en échange des dits comtés, une rente de six cents livres sur la baronnie d'Hyerle et le château de Roquedure.

Il devait, par cette convention, rentrer en possession de ces domaines, que ses ancêtres avaient possédés et qui étaient composés de plusieurs châteaux et villages situés

dans les Cévennes sur les frontières des diocèses de Lodève, de Nimes et de Mende.

Le roi s'y réserva le droit de chevauchée, le château de Meyrueis et la liberté de faire détruire tout ce qu'il jugerait convenable du château de Roquedure, avec défense à Pierre Bermond d'élever aucune fortification, sans sa permission, et d'entrer, lui et ses héritiers, dans les châteaux ou villes d'Alais, Sauve, Anduze et Sommières ; enfin, le droit d'assigner ailleurs les six cents livres de rente accordées à Pierre Bermond, qui promit de lui être fidèle à l'avenir.

Cette assignation lui fut faite avec toutes les formalités d'usage par Oudouard de Villars, sénéchal de Beaucaire, au mois de juillet 1243, en présence de Raymond, évêque de Nimes ; de Raymond Pierre, de Ganges, de Bernard de Barre, chevaliers et autres.

Ainsi finit la maison de Sauve, qui avait été pendant plus de trois siècles, avec la maison d'Anduze, dont elle était une branche, l'une des plus puissantes du Languedoc.



XXVIII

La reine Blanche de Castille, après un règne glorieux, mourut en 1252, à l'âge de 66 ans. Sentant sa vigoureuse santé chanceler, ses forces faiblir, elle manda près d'elle l'abbesse de Maubuisson et fit entre ses mains profession comme religieuse de l'ordre de Cîteaux. Cinq jours après elle rendait son âme à Dieu.

Sa fille Isabelle, qui était née en 1226 au château de Roque-Haulte, avait été élevée par sa mère dans la plus haute piété ; ne voulant pas se marier, elle refusa pour époux Conrad, fils de Frédéric II, empereur d'Allemagne ; et déclara vouloir se consacrer à Dieu. Elle mourut à l'âge de 45 ans, abbesse du couvent de Longchamps, dont elle était la fondatrice ; elle trouva le bonheur dans la vie monastique, et mourut comme une sainte.

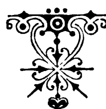
Jeanne de Toulouse, épouse d'Alphonse, frère du roi, mourut sans enfants en 1270, et Philippe le Hardi, en vertu du traité de 1229, prit possession du comté de Toulouse et tout le Languedoc fut alors réuni à la couronne de France.

Quant à Pierre Bermond, il vécut retiré dans ses domaines des Cévennes, que ses ancêtres avaient possédés ; il eut plusieurs enfants de Josserande et mourut en 1254, âgé seulement de 48 ans.

Les ruines, aujourd'hui muettes et désolées de l'orgueilleux château de Roque-Haulte, sont les derniers vestiges d'une féodalité ignorante et fanatique, et du règne brutal de la force.

Une faible lueur de liberté religieuse avait prématurément brillé dans cette obscurité ; sous le nom d'hérésie, à l'appel de la cour de Rome, elle avait été bientôt éteinte sous des flots de sang.

Mais la semence, déposée dans cette terre de Languedoc, devait y germer, et, malgré les massacres et les persécutions, y reparaître quelques siècles plus tard, plus éclatante encore, pour préparer par ses apôtres-martyrs, cette liberté de conscience, qui devait être un jour la plus précieuse de nos libertés, et la base sur laquelle devait se fonder la société moderne.



NOTES EXPLICATIVES

ORIGINE DE LA MAISON D'ANDUZE ET DE SAUVE

L'origine de la maison d'Anduze date du IXe siècle.

Au commencement du Xe siècle, sous Pierre d'Anduze, le château de ce nom tenait déjà un rang distingué dans la province.

Nous trouvons dans les plus anciennes chroniques que Pierre, premier du nom, seigneur d'Anduze, avait un frère, Bernard d'Anduze, qui devint évêque de Nimes, en 946.

En 1160, Bernard IV, ayant deux fils du nom de Bernard, l'un des deux fut surnommé Bermond et eût en partage la seigneurie de Sauve.

En 1171, Pierre Bermond occupait la maison de Sauve.

Nous trouvons en 1183 Pierre Bermond chef de la maison de Sauve.

En 1183, Bernard VII fit un acte d'union avec la maison de Sommières.

On trouve ailleurs que les Bernard-Bermond descendaient des anciens rois d'Oviedo, ville considérable d'Espagne et capitale de l'ancien royaume d'Asturie.

Au treizième siècle, les sires de Bermond de Sauve, et de Pelet d'Alais, étaient les chefs des plus anciennes et des plus illustres maisons du Languedoc, alors que ces deux familles rivales cimentèrent leur union par la célèbre charte d'Alais, de l'an 1200.

Les seigneurs de ces comtés figurèrent avec honneur dans cette longue et sanglante invasion du Languedoc, suivant la fortune du vainqueur et du vaincu, tantôt dépouillés, tantôt réintégrés dans leurs seigneuries, mais au moins ils épargnèrent à leurs sujets les horreurs de la guerre et surent les préserver de l'invasion des armées étrangères.

LES QUATRE COMTÉS DE LA SEIGNEURIE DE SAUVE

La **cité de Sauve**, située dans le diocèse de Nimes, au pied de la chaîne des montagnes des Cévennes, était, en 1226, chef de baronnie ; ses armoiries portaient *d'argent à deux tours crenelées d'or, maçonnées de même, soutenant un rocher de sable, d'où sort une plante de sinople*, accostée de ces mots : *Sal. Sal.* qui signifiaient : Salvia, Salviatrix,

D'après la légende, une épidémie mortelle, qui faisait de grands ravages dans cette ville, fut arrêtée par cette plante aromatique et purifiante ; la plante à laquelle tant de gens durent la *vie sauve* donna son nom à la ville et fut placée, en reconnaissance, sur ses armoiries.

La cité de Sauve était, en outre, chef de viguerie, administrée par un viguier qui représentait le seigneur et rendait la justice en son nom.

C'était une juridiction de première instance pour toutes les affaires civiles entre roturiers.

Le viguier percevait les impôts, assistait aux délibérations municipales, souvent les contrôlait et même s'y opposait.

Les viguiers de Sauve étaient issus de la famille de Toulouse ; la croix ronde, à trois points sur chacune des branches, était sur leurs armoiries, qui étaient peintes et sculptées sur la porte d'entrée de leur maison, à une de leurs tours, dans l'église abbatiale de Sauve et dans celle de Ferrières dont ils étaient seigneurs.

Le viguier, dans la mouvance de Sauve, était un personnage très important, car il avait à surveiller et régir un nombre considérable de communes, châteaux et places fortes, quarante-huit villages, hameaux, bourgs et communautés.

Les châteaux étaient ceux de : Sauve, Roqueyras, Claret, Pegueyrolles et Buèges, Roqueforcade, la Roquette, Conqueyrac, Fressac, Saint-Martin-de-Londres, Saint-Roman, Durfort, Corconne, Roque-Haulte.

Les villages : Pompignan, Saint-Hippolyte, Corconne, Quissac, Puechflavard, Logrian, Florian, Saint-Jean-de-Cruolon, Durfort, Manoblet, Saint-Félix-de-Pallière.

Un conseil politique, nommé par les habitants, administrait la ville, il était composé de cent membres et de quatre consuls, qui portaient dans toutes les cérémonies le chaperon municipal avec un manteau de laine aux armes de la ville. Enfin une garde bourgeoise, avec tambours et haut-bois, faisait le service de la cité.

Il y avait aussi une abbaye de Bénédictins, et un ancien monastère de l'ordre de Saint-Benoit, qui n'était encore à cette époque qu'un simple prieuré. Deux tours intérieures : la tour du Môle, réunie à la tour Barbau par un souterrain qui passait derrière l'église.

Enfin le château seigneurial qui dominait la ville.

La **cité d'Anduze**, qui faisait partie de la seigneurie de Sauve était très importante, elle gardait l'entrée des Cévennes, et était administrée par un viguier qui dépendait de celui de Sauve; ses armoiries étaient : sur *champ de gueules, à la tour donjonnée de trois donjons d'argent, celui du milieu plus élevé ; cette tour couverte de sable.*

La **cité d'Alais** était alors beaucoup moins importante, quoique fort riche ; cette seigneurie se divisait en deux co-seigneuries dont l'une appartenait au haut et puissant seigneur Raymond-Pelet et l'autre à la maison de Sauve. Alais était aussi l'une des vigueries de la dite baronnie. A côté du château s'élevait la tour Peletine et chacun des deux seigneurs avait ainsi sa résidence séparée.

Bernard d'Anduze et Pierre Bermond son fils, à la suite de nombreux et inévitables différends, prêtèrent serment en 1200, à une

charte de réconciliation avec Raymond-Pelet et les deux co-seigneurs pour éviter le retour des discordes trop communes entre les deux maisons, convinrent que le plus ancien d'entr'eux ou leurs héritiers, aurait la préséance sur l'autre dans cette ville.

Il y avait à cette époque à Alais une commanderie de Saint Antoine, une église des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, fondée en 1173, un couvent de Cordeliers. Quatre consuls et cent conseillers municipaux administraient les affaires de la cité.

Les armoiries de la ville étaient : *une aile d'argent sur champ de gueules.*

La **cité de Sommières** était, comme Alais, une co-seigneurie, avec une viguerie dépendante de celle de Sauve, ses armoiries étaient : sur *champ de gueules, un pont de cinq arches, chargé d'une croix haute à deux marches au bas accolée de deux tours, le tout d'argent et posé sur le pont en pointe sur une rivière de même.*

Note de la page 50. — Pierre Bermond accorde en 1227, datée de Ganges, une charte en faveur des ouvriers exploitant les mines d'argent et de cuivre d'Hierle, après avoir pris l'avis de ses chevaliers et de gens expérimentés.

Note de la page 57. — Lors de l'hommage-lige fait au roi par Pierre Bermond, en 1226, ce fut Hugon de Mirabel, son beau-frère, qui lui servit de témoin, et Raymond de Ginestous, seigneur de Gallargues, qui fut son connétable.

Cet hommage fait au roi avait pour conséquence de le soustraire à la suzeraineté du comte de Toulouse.

Note de la page 277. — Les troupes qui furent envoyées par le roi, pour s'emparer du château de Roque-Haulte, en 1240, étaient sous les ordres et la responsabilité du sénéchal de Beau-

caire, Oudouard de Villon, représentant de l'autorité royale dans cette partie du Languedoc.

Dès que l'armée qu'il avait fait marcher contre ce château s'en fut rendue maîtresse, les autres cités de la baronnie se rendirent ; Oudouard de Villon s'en empara au nom du roi et son autorité fut substituée à celle de Pierre Bermond, ces seigneuries ayant été réunies à la couronne de France.



FIN DU CHATEAU DE LA REYNE BLANCHE

Armoiries des quatre Comtés de la Baronnie de Sauve.

SAUVE



ANDUZE



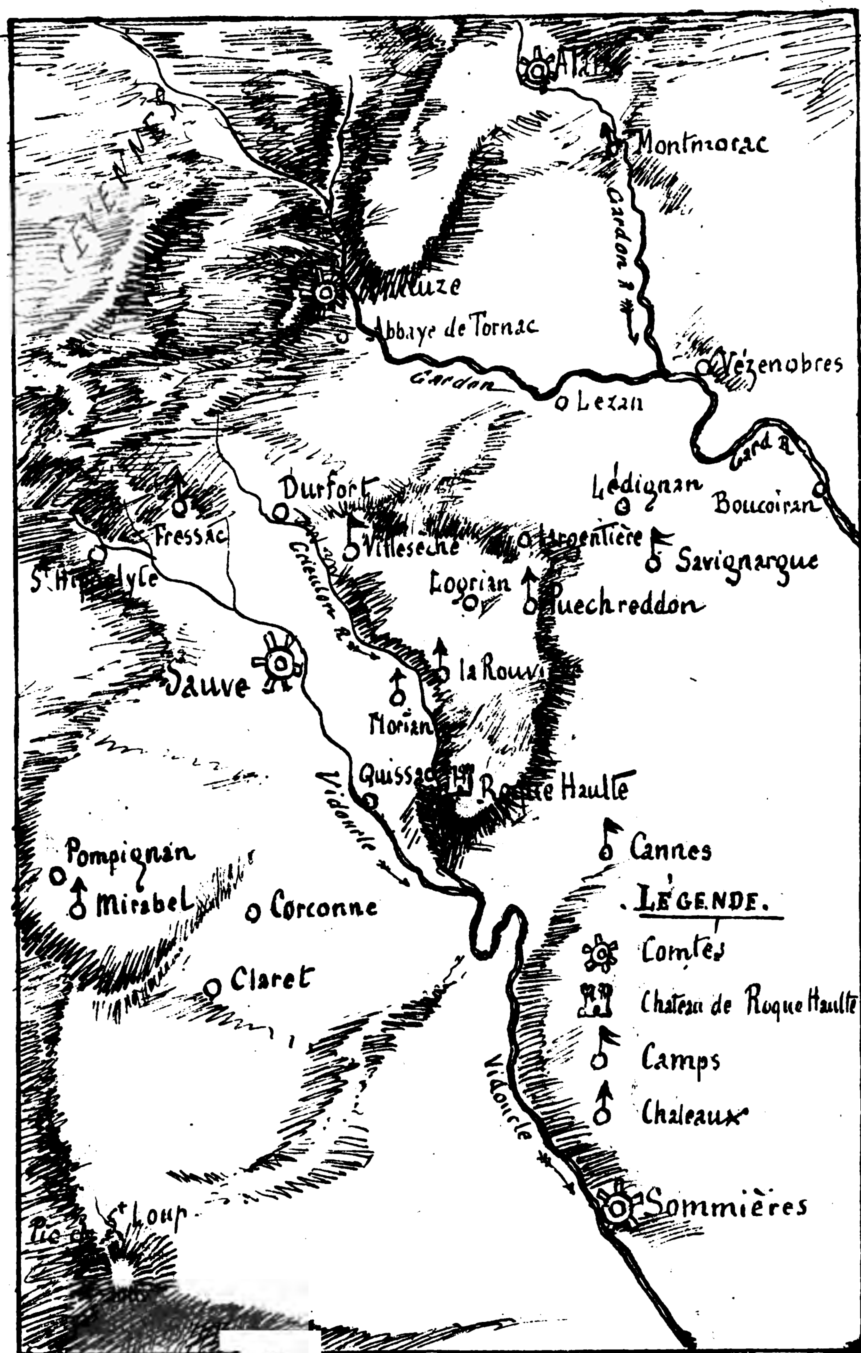
ALAIS.



SOMMIÈRES



Carte des quatre Comtés de la Baronnie de Sauve.



TABLE



Alais, Imprimerie J. MARTIN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Légendes et chroniques du Languedoc. . .	1 vol.	in-12
Essai d'agriculture et d'économie rurale. . .	1 vol.	in-8°
Agriculture méridionale	1 vol.	in-8°
Fables patoises (Dialecte d'Alais)	1 vol.	in-8°
Traduction en vers de la Camisardo, *du félibre* P. Gaussen.	1 vol.	in-8°

EN PRÉPARATION :

Mémoires d'un Candidat.



